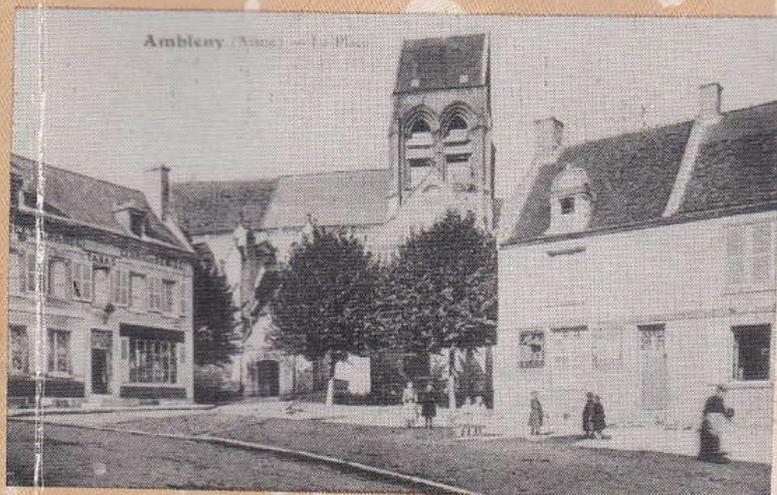


Robert ATTAL

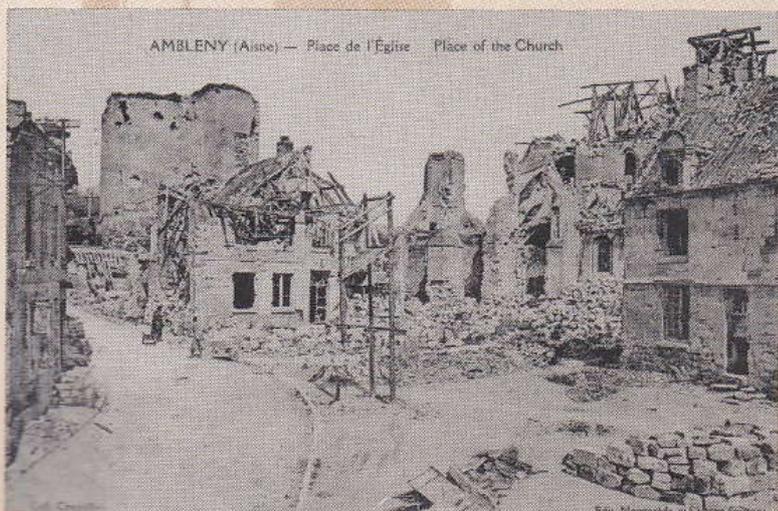
Denis ROLLAND



AMBLENY, LE TEMPS D'UNE GUERRE

Journal d'Onézime Hénin (1914-1918)

SOCIETE
ARCHEOLOGIQUE
HISTORIQUE
ET SCIENTIFIQUE
DE SOISSONS



Robert ATTAL – Denis ROLLAND

présentent

AMBLENY, le temps d'une guerre

(Journal d'ONEZIME HENIN 1914-1918)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE
DE SOISSONS

AVANT-PROPOS

Il y a une vingtaine d'années, peu de temps après la mort de son mari, Mme Hénin nous confiait le journal de son beau-père Onézime Hénin ainsi qu'un cahier de souvenirs sur Ambleny et plus d'une centaine de photographies. Tous ces clichés avaient été pris par son beau-père avant et après la guerre et, durant le conflit, par un autre habitant d'Ambleny M. Strasser, capitaine en retraite. Cet ensemble constituait un admirable reportage sur le village avant et pendant la Grande Guerre et nous ne doutions pas qu'il puisse un jour servir de base à une publication.

Dans une première partie, il nous a semblé utile de faire connaître au lecteur Onézime Hénin ainsi que sa famille et d'évoquer, grâce à son cahier de souvenirs, la vie à Ambleny avant le cataclysme.

Dans une seconde partie, le journal des années de guerre 1914-18 tenu avec rigueur par Onézime Hénin, vous est présenté très légèrement réduit, mais tel qu'il a été écrit, avec ses tournures locales et populaires, ses incorrections parfois, par rapport à la langue classique, mais également avec la force du vécu. La guerre vue par ce civil est relatée avec une minutie et une comptabilité méticuleuse qui confinent parfois à la monotonie mais, cette guerre au quotidien n'était-elle pas la banalisation de l'horreur ?

La partie documents et photographies que nous avons adjointe au texte colle le plus près à la réalité décrite par l'auteur et sert d'éclairage à l'ensemble. Tous les documents publiés ici sont entièrement inédits.

Les commentaires, de caractères typographiques différents, étaient indispensables pour replacer le témoignage forcément restreint de l'auteur dans un cadre plus général. De même les notes de bas de pages, volontairement nombreuses, permettent de compléter, d'éclairer le texte et de préciser les sources utilisées.

Enfin, en annexe au journal, il nous a paru intéressant de présenter quatre témoignages de soldats, deux Français et deux Allemands, ceux-là même qui combattaient à Ambleny en juin et juillet 1918, alors qu'Onézime Hénin avait dû quitter son cher village.

R. ATTAL et D. ROLLAND



1 – Onézime Henin et son épouse en 1914 devant leur maison.

I – ONEZIME HENIN ET SES SOUVENIRS

Le village d'Ambleny occupe une situation privilégiée, à proximité de la grande route qui mène de Soissons à Compiègne, non loin de la rivière et au débouché d'une vallée peuplée, celle du Ru-de-Retz. Son terroir est très étendu, doté de terres riches avec de l'eau en abondance. De tous temps, cette position favorable a permis au village de conserver une population relativement fournie et de maintenir un commerce actif.

Il y a près d'un siècle, Ambleny était un village important et dynamique, qui avait son journal historique grâce à son curé, l'abbé Letombe. C'est dans ce village qu'est né, a vécu, est mort ce reporter méconnu qu'a été Onézime Hénin.

Onézime Hénin naquit donc à Ambleny en 1863 dans le hameau de la Plaine. Il était le cadet d'une famille de six enfants relativement aisée dont le père était maçon. C'était en effet à cette époque un bon métier, car on construisait ou modernisait beaucoup de maisons. Parmi les ancêtres d'Onézime, on trouve des maçons à chaque génération. L'un d'eux fut célèbre du temps de la Révolution, c'était Martin Liénart, entrepreneur de Montigny-Lengrain sans doute le plus important démolisseur de châteaux et d'abbayes de la région. Tout comme ses frères aînés, Clovis et Armand, Onézime entra en apprentissage dans l'entreprise paternelle après avoir fréquenté l'école d'Ambleny jusqu'à l'âge de 14 ans.

Onézime aimait la vie, c'était un homme droit et posé, sans doute un peu rustique et probablement sans intuition. Enfermé dans ses habitudes il était plus tourné vers le passé que vers l'avenir. Ce n'était pas un intellectuel mais sa grande sensibilité faisait qu'il s'intéressait à tout.

On le verra tout au long de son journal, il était profondément religieux mais aussi très superstitieux. Il incarnait bien ce peuple de nos campagnes qui, à l'aube du ^{XX}^e siècle, conservait bien ancré en lui les vieilles croyances des temps les plus reculés.

Doué d'une grande sensibilité et d'une immense soif de savoir, Onézime ne pouvait rester insensible à l'art sous toutes ses formes. C'est sans doute dans l'exercice de son métier qu'il prit goût à la sculpture au point de s'y consacrer totalement et de devenir monumetiste. De nombreux caveaux, tombes, calvaires du village et des environs sont dus au burin d'Onézime. On lui doit aussi les autels des églises d'Ambleny et de St Bandry.

Son goût pour l'art ne s'arrêtait pas là. La musique ne le laissait pas indifférent. Il jouait de l'harmonium puis de l'orgue à l'église et fut en 1892 l'un des cofondateurs de la fanfare d'Ambleny, la Fraternelle. Il faut dire qu'Onézime avait l'oreille musicale. En 1858, les quatre cloches de l'église avaient été remplacées. Le ton qu'elles donnaient était une quarte majeure commençant au do dièse et finissant en fa dièse. On fut plus de vingt ans sans pouvoir les accorder. On y parvint enfin en 1881, grâce aux essais persévérants des sonneurs dont le principal était Onézime Hénin, il n'avait alors que 18 ans. Mais Onézime s'intéressait aussi à bien d'autres choses, comme l'architecture, l'histoire et tout ce qui touchait à la vie de son village dont il fut en quelque sorte le reporter.

Tout au long de sa vie, il semble avoir été hanté par la nécessité de laisser le souvenir de son passage. Ainsi trouve-t-on inscrit son nom sur un calvaire de Rissons et dans une tourelle du château de Pernant etc. Mais le plus surprenant est sans doute ce morceau de bois mêlé à des copeaux que l'on a retrouvé il y a quelques années dans l'épaisseur du plancher de sa maison et qui porte cette inscription « Sciures. Neige depuis 15 jours 5 mars 1905 », suivi de sa signature. Doté d'un véritable talent de journaliste, au travers de ses notes et de son journal, Onézime nous a laissé un vivant témoignage de la vie à Ambleny avant et pendant la première guerre mondiale ainsi que des descriptions des anciens calvaires, de l'église, du donjon...

Il faut dire que dans la famille Hénin, on avait du goût pour l'écriture. Son frère Armand tiendra pendant toute sa vie un registre dans lequel il inscrira ses dettes, ses créances, les travaux qu'il effectuera chez les particuliers, le nombre de pierres qu'il extraira dans la carrière St Jean...

Dès 1890, Onézime possédait un appareil photographique et fixait sur les plaques de verre, les événements marquants du village : concours de musique de 1901, mariages, enterrements... Il tirait aussi de nombreux portraits des habitants du village. En 1918, à peine revenu dans le village, il s'empressait de remplacer son appareil photographique détruit dans les bombardements et il nous a ainsi laissé d'innombrables vues des

ruines d'Ambleny et des villages environnants ainsi que de la reconstruction de l'église.

En 1884, Onézime se mariait avec Stéphanie Hécart, elle aussi fille de maçon, ce qui n'est pas surprenant car les mariages entre familles exerçant la même profession sont alors fréquents. Ils n'eurent que deux enfants dont le premier décéda au bout de quelques mois, et le second Gaston, mort en 1970, fut le père d'un héros de la résistance qui donna son nom au stade « Pierre Hénin » à Soissons.

La famille d'Onézime Hénin, avec un enfant unique, n'est pas représentative de la famille française rurale plus prolifique, mais n'en constitue pas moins un élément symbolique : la baisse de la natalité en France est sensible depuis le XIX^e siècle et s'accélère à partir de 1880 pour atteindre un seuil alarmant à la veille du conflit : le renouvellement des générations n'était plus assuré¹. On peut ainsi expliquer au plan psychologique cet attachement viscéral, à la limite maladif, d'Onézime Hénin à son fils unique, Gaston, surgenou tardif d'une famille qui s'éteint.

A part cela, la famille Hénin incarnait bien les valeurs fondamentales qui caractérisaient le peuple de nos campagnes aux environs de 1900 : travail – religion – attachement au pays. Sans aucun bien lors de son mariage, le couple Hénin, à force de travail construisit tout au long de sa vie un petit patrimoine immobilier, pour assurer ses vieux jours, à une époque où la protection sociale était inexistante. Il est vrai que le couple Hénin ne ménageait pas ses efforts. Onézime était maçon puis monumentiste mais aussi, sonneur de cloches, fossoyeur et gardien du cimetière. Son épouse dirigeait un atelier de couture et dentelle qui employait quatre ouvrières, elle assure aussi la gérance d'une épicerie des Economiques de Reims. Comme partout à la campagne à cette époque, le ménage cultivait aussi plusieurs lopins de terre. A la fin de leur vie, les Hénin étaient propriétaires de trois maisons à Ambleny, d'une autre à Soissons et de plusieurs pièces de terre, de quoi assurer une retraite paisible.

Dès le début de la guerre, Onézime Hénin réalise qu'il est le témoin d'événements qui vont changer la face du monde. C'est sans doute pour cela qu'il entreprend d'écrire son journal, mais aussi parce qu'il a

1. Dans l'Aisne la population décroît régulièrement elle aussi : 556893 en 1881, 530226 en 1911. La France est le premier pays en Europe, où est largement pratiquée la limitation des naissances dans le mariage.

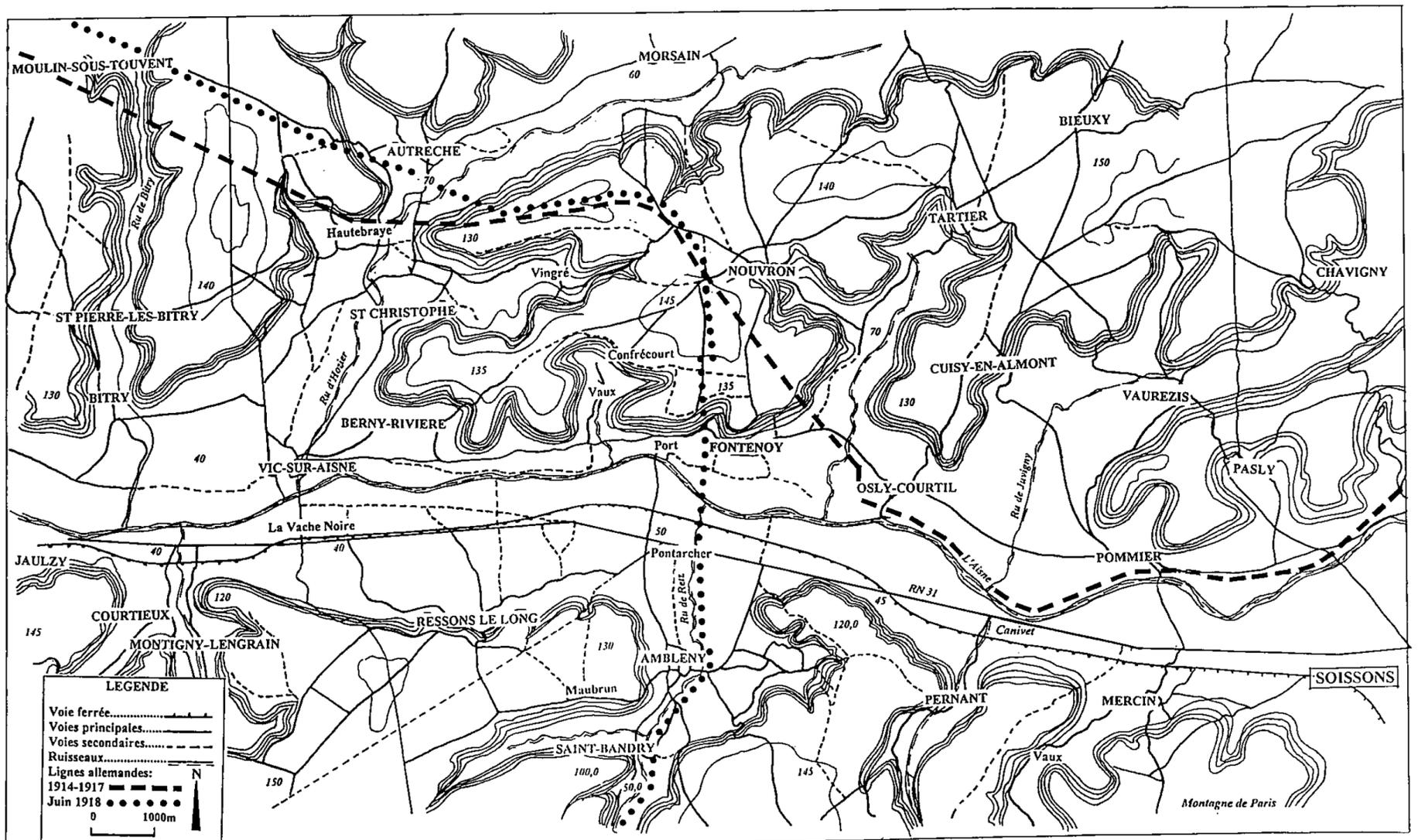
toujours été guidé par une inconsciente et impérieuse nécessité de laisser une trace de son passage sur la terre. La guerre terminée, il n'a plus rien à dire et referme son cahier. Mais il faut renseigner ces familles qui parcourent la campagne, à la recherche d'un être cher. Et puis, toutes ces tombes de soldats qui parsèment la campagne et qui attestent de la violence des combats, et du sacrifice énorme qu'a coûtée la libération de notre territoire, ne peuvent tomber dans l'oubli. Il lui apparaît donc nécessaire, ainsi d'ailleurs qu'à quelques autres personnes de bonne volonté des villages avoisinants², de repérer les tombes des soldats et d'en dresser la liste. Ce sera un travail considérable que de noter systématiquement les noms, classes, grades, dates de décès et régiments de ces soldats, car si une partie des tombes est rassemblée en cimetières comme au Pressoir, à la Bargaïne, au bout de Maubrun, à Véru, à Courtançon, aux Fosses en Haut et au Soulier, la plus grande partie est éparpillée sur le terrain. Le répertoire dressé par Onézime ne contiendra pas moins de 613 noms de soldats, la plupart tués lors des combats de juin et juillet 1918.

Onézime Hénin mourut deux ans après sa femme, en avril 1944. Il était alors devenu un notable de la contrée, si bien que son enterrement fut un événement pour le village. La cérémonie religieuse fut des plus imposantes, avec une assistance extrêmement nombreuse parmi laquelle on pouvait voir les curés des villages voisins. La musique tint une grande place dans la cérémonie, l'orgue tenu par l'abbé Doyen était accompagné par le hautbois de M. Nattes et par des chanteurs de la cathédrale de Soissons. Une touchante improvisation de l'abbé Doyen accompagna le rythme funèbre des cloches d'Ambleny pendant que le corps du défunt était conduit au cimetière. Puis, durant neuf jours consécutifs, la petite cloche de l'église sonna le glas, pour que personne n'oublie le décès d'Onézime Hénin, serviteur de l'église durant 74 années.

Onézime Hénin aura donc connu trois guerres, mais celle de 1914-1918 le marqua profondément par les événements dont il fut le témoin direct et par le bouleversement général des mentalités et de la manière de vivre qu'elle engendra.

Contrairement à d'autres régions françaises, le niveau de vie dans le Soissonnais avait considérablement augmenté au cours du XIX^e siècle.

2. M Berthier de Sauvigny à Cœuvres, M Firino à Fontenoy, Mme Colson à Laversine, Mme Blanjeot à Cutry, Mme Moufflier à Villers-Cotterêts.



2 - Ambleny et ses environs.

Les progrès de l'agriculture, l'amélioration des voies de communications notamment la liaison avec Paris par le chemin de fer en 1862, firent du Soissonnais une région riche qui attirait même les travailleurs saisonniers étrangers, essentiellement des Flamands. Mais la vie dans nos villages à la veille de la guerre restait traditionnelle et, malgré une certaine amélioration matérielle, toujours proche de celle du début du XIX^e siècle. Le cataclysme que fut la Grande Guerre apporta une transformation radicale de cette vie dans notre campagne. Les destructions provoquèrent la modernisation, la reconstruction, un afflux de main d'œuvre étrangère, Polonais et Italiens, qui se fixa dans les villages. Les tombes de soldats et les champs de bataille attirèrent de nombreux visiteurs, parents ou curieux, et plus rien ne fut jamais comme avant.

Mais comment vivait-on à Ambleny avant la Grande Guerre ? Les souvenirs laissés par Onézime Hénin nous en donnent une idée.

Un des traits caractéristiques des villages du Soissonnais, amplifié à Ambleny par sa forte population, résidait dans le nombre et la variété des métiers qui fournissaient des emplois à toute la population. La profession de maçon était sans doute la plus prospère puisqu'on se trouvait dans un pays de pierre de taille. En 1877 nous dit Onézime, il y avait à Ambleny deux maîtres maçons : Célestin Mora et son frère Clovis qui employaient respectivement 15 et 25 ouvriers. Tous deux exerçaient leur métier dans le village et dans les environs. L'hiver, les maçons allaient tirer de la pierre dans les carrières. Certains d'entre eux ne travaillaient pas le lundi, « ils faisaient la noce » en restant toute la journée à l'auberge. Les tireurs de pierres à cailloux cassaient les blocs de grès qu'on trouvait en bordure des plateaux à Hygnières, Les Fosses et Maubrun, pour empierrer les chemins.

Autre profession liée à la construction, les charpentiers. Les deux équipes préparaient leur bois en les sciant de long avant de fabriquer les charpentes. Il y avait deux ou trois menuisiers qui produisaient portes, fenêtres et meubles, également un tourneur fabriquant des chaises et un rempailleur de chaises. Les bûcherons et boquillons qui réalisaient les fagots étaient bien une douzaine. Les botteurs d'arbres ne travaillaient que l'hiver et exerçaient une autre profession le reste de l'année. Ils élaguaient les peupliers pour trois sous du pied en montant au sommet de l'arbre à l'aide de griffes. Ils fabriquaient des ramiers qu'ils vendaient à la criée le mercredi des Cendres. Les habitants en achetaient un lot ou deux pour confectionner des rames et des fagots.

Les moulins étaient nombreux sur le terroir, le ru de Retz en

alimentait sept. Le moulin Brûlé, le moulin de Foulon et le moulin Voirgnier fabriquaient de l'huile tandis que les moulins en Pré, de la Ville, Ancelin et de Pontarcher donnaient de la farine. Certains moulins employait un ouvrier qu'on appelait le chasse-manée. Il allait chez les particuliers chercher le grain et leur rapportait de la farine, car dans la plupart des familles on avait un four qu'on allumait une fois par semaine pour faire son pain mais aussi des pâtisseries : des ferlingues, des bolottes ou des tartons³. Pour la fête du village, on sortait plusieurs fournées de flans.

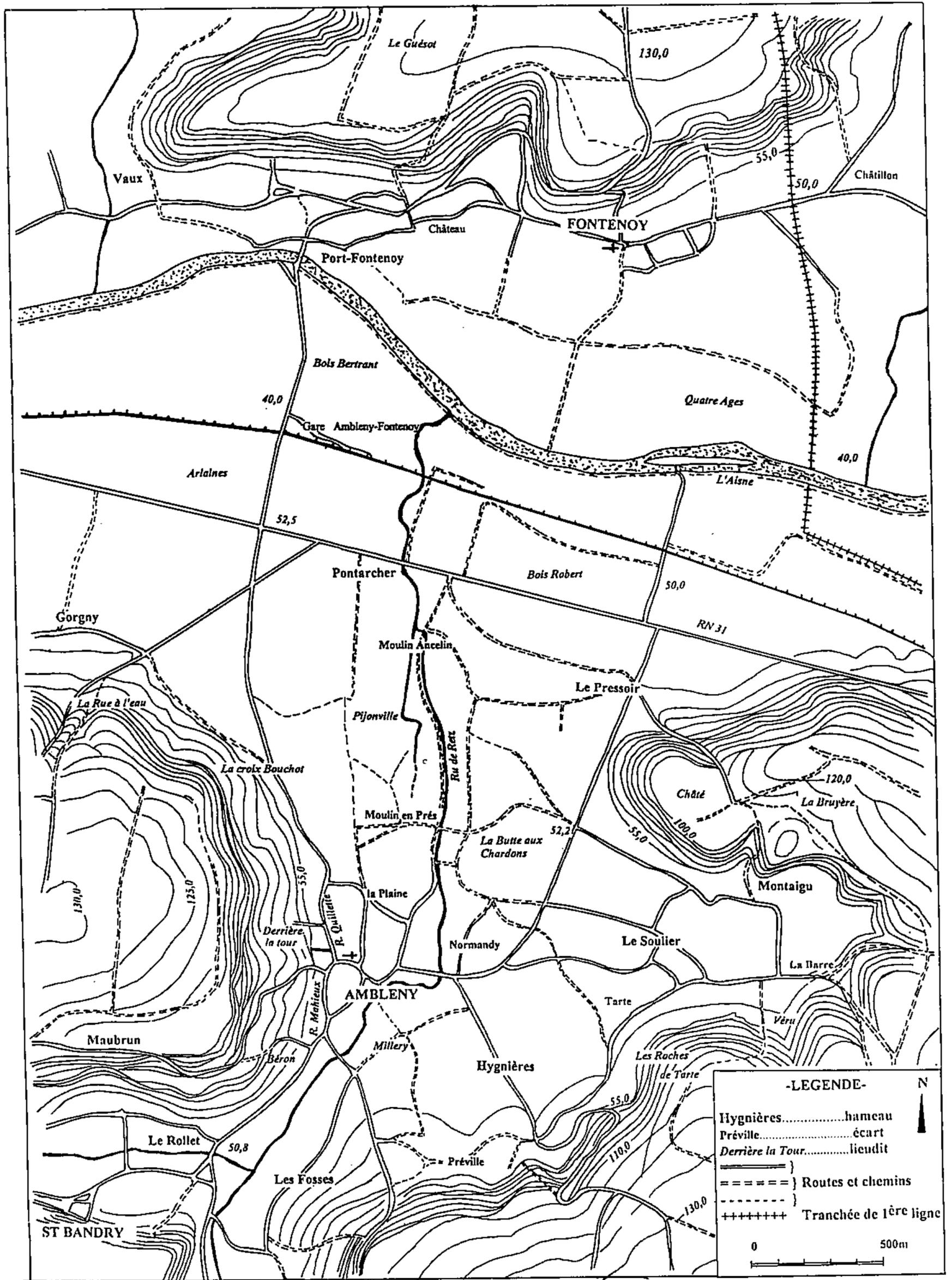
Les vigneronns ont disparu vers 1880. Les vignes étaient auparavant nombreuses au Pressoir, à la Bruyère, au Soulier, au Rollet, à Beron, etc. Leur disparition entraîna celle des tonneliers et l'on en comptait encore au moins cinq à la fin du XIX^e siècle. Il y avait aussi trois cordonniers qui fabriquaient des chaussures et un raccommodeur. Beaucoup d'autres métiers étaient représentés : maréchal, serrurier, taillandier, vannier, bourrelier, charron sans oublier les commerçants du village, aubergiste, épicier, boucher, boulanger, marchand de bois, marchand de vin et même un médecin et un notaire.

En cette fin du XIX^e siècle, les petites industries recherchant de la main d'œuvre bon marché commençaient à s'installer dans les campagnes. A Ambleny, on recensait une fabrique de peignes et brosses et un atelier fabriquant des couronnes de fleurs d'oranger pour les mariées.

Mais tous ces métiers ne donnaient qu'un revenu médiocre et il fallait améliorer l'ordinaire en cultivant un lopin de terre. Beaucoup de familles agrémentaient cet ordinaire en élevant une vache et un cochon que l'on salait après les avoir tués et dont on revendait une partie. On attrapait les grenouilles le soir aux mois de mars et avril, éclairé d'une lanterne, on passait de fossé en fossé pour les surprendre. On allait aussi aux écrevisses car le ru de Retz en regorgeait, aux escargots et aux morilles. Les femmes ramassaient des pissenlits et du cresson dans les fossés. Tout cela était consommé ou revendu sur le marché de Soissons.

Durant la mauvaise saison, on se réunissait chaque soir en famille ou entre amis pour la veillée. Les plus modestes se rassemblaient dans une cave pour avoir moins froid car le bois coûtait cher. On se chauffait simplement à l'aide d'un « pot à couver » contenant des braises. Les

3. La ferlingue était une pâte que l'on mettait au four après avoir étalé dessus de la crème. La bolotte était une pomme entière, cuite au four, enveloppée dans de la pâte.



3 - Ambleny et ses hameaux.

femmes filaient le chanvre car chaque famille avait une roize dans les marais communaux⁴.

Les fêtes familiales et populaires avaient alors une grande importance. Le jour du premier de l'an, Onézime qui était aussi sonneur de cloches, sonnait l'angélus à quatre cloches à cinq heures du matin. Les plus jeunes se rendaient chez les plus anciens présenter leurs vœux. Ils avaient l'habitude d'offrir une petite bouteille d'eau de vie de Dantzig, de cassis ou de rhum. On chauffait aussi du vin de pays dans une petite cafetière en terre que l'on accompagnait de noix. Le midi ou le soir, un grand repas réunissait toute la famille chez les plus vieux.

Au Mardi Gras, on se regroupait et les enfants allumaient de grands feux de paille sur les hauteurs. On se souhaitait également sa fête entre voisins ou en famille. La veille au soir, ceux qui allaient souhaiter la fête tiraient quelques coups de fusil à blanc en arrivant et offraient la petite bouteille d'eau de vie traditionnelle sur laquelle était accroché un bouquet de fleurs. On récitait ensuite un compliment à sa façon. Le lendemain un repas rassemblait tout le monde. Repas simple mais copieux qui était l'occasion de chansons.

La religion tenait une grande place dans la vie à la campagne. La messe dominicale était très fréquentée, mais aussi les processions qui avaient lieu une ou deux fois par an. Plusieurs Saints étaient à l'honneur dans le village et avaient leur office particulier : St Martin, patron de la paroisse, St Eloi patron des forgerons, charrons, bourreliers et cultivateurs, Ste Barbe patronne des sapeurs pompiers et Ste Cécile patronne de la musique et donc de la fanfare d'Ambleny, la Fraternelle. Les musiques municipales étaient alors très en vogue, celle d'Ambleny remportait de nombreux prix dans les concours de la région et donnait des concerts dans le village.

La première fête populaire de l'année était celle de Pontarcher, le premier dimanche après Pâques, puis lui succédaient la fête au Soulier le dimanche après la St Marc, ensuite la fête à la place Dantale le jour de l'ascension et la fête aux marronniers à la Pentecôte. La fête du village, au début de juillet, était la plus importante et durait trois jours à partir du dimanche suivant la St Martin. Petits et grands faisaient des tours de chevaux de bois. Au mois d'août, clôturaient les célébrations et festivités, la fête à Maubrun suivie en septembre de celle du Rollet.

4. La roize était une fosse creusée dans un marais et remplie d'eau dans laquelle on laissait rouir (tremper) le chanvre pour le ramollir avant de le travailler.

Le tir à l'arc était très en vogue dans tout le Soissonnais, mais aussi le tir au fusil pour lequel la municipalité avait construit un stand du côté des Fosses. On se rencontrait beaucoup au café pour jouer au billard, ou danser le dimanche soir (à l'auberge Sonnet), mais aussi pour boire car il faut se rendre à l'évidence, l'alcoolisme était la principale plaie de nos campagnes. Le village ne comportait pas moins de huit débits de boissons.

Mais la vie en milieu fermé avait aussi ses inconvénients. On se chicanait beaucoup. On saisissait pour un rien la Justice de Paix de Vic-sur-Aisne, ce qui nécessitait de nombreuses expertises sur place. Pour se rendre à l'audience du mercredi, les villageois empruntaient un chemin qui allait du village de Ressons à la route nationale et que l'on nommait la sente des plaideurs.

Cette vie traditionnelle qui se perpétuera encore quelques décennies dans beaucoup de régions françaises va basculer en l'espace de quelques semaines. A la fin de juillet 1914, dans notre campagne soissonnaise, personne ne soupçonnait l'imminence du cataclysme qui allait bouleverser complètement l'ancien mode de vie.

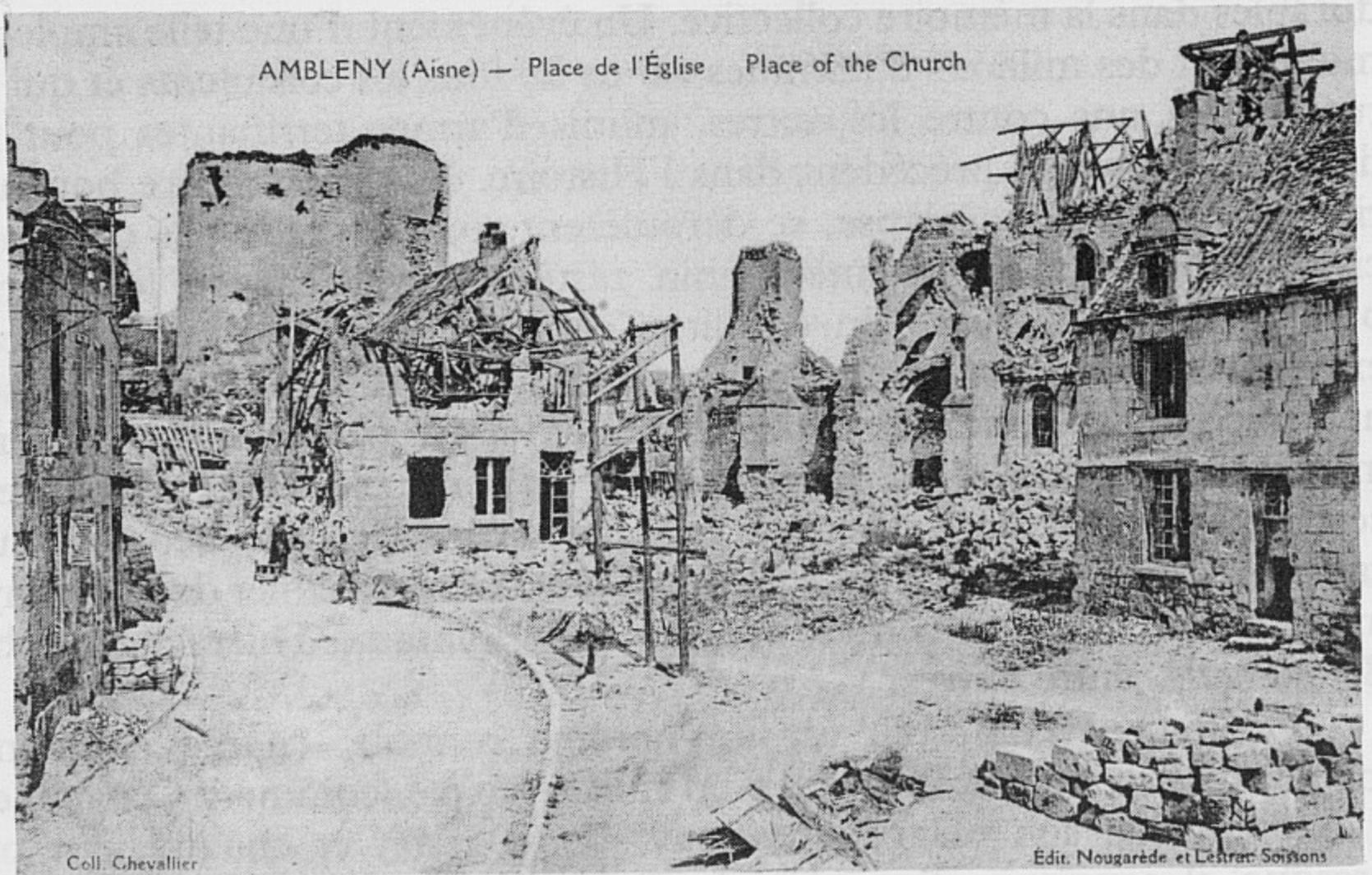
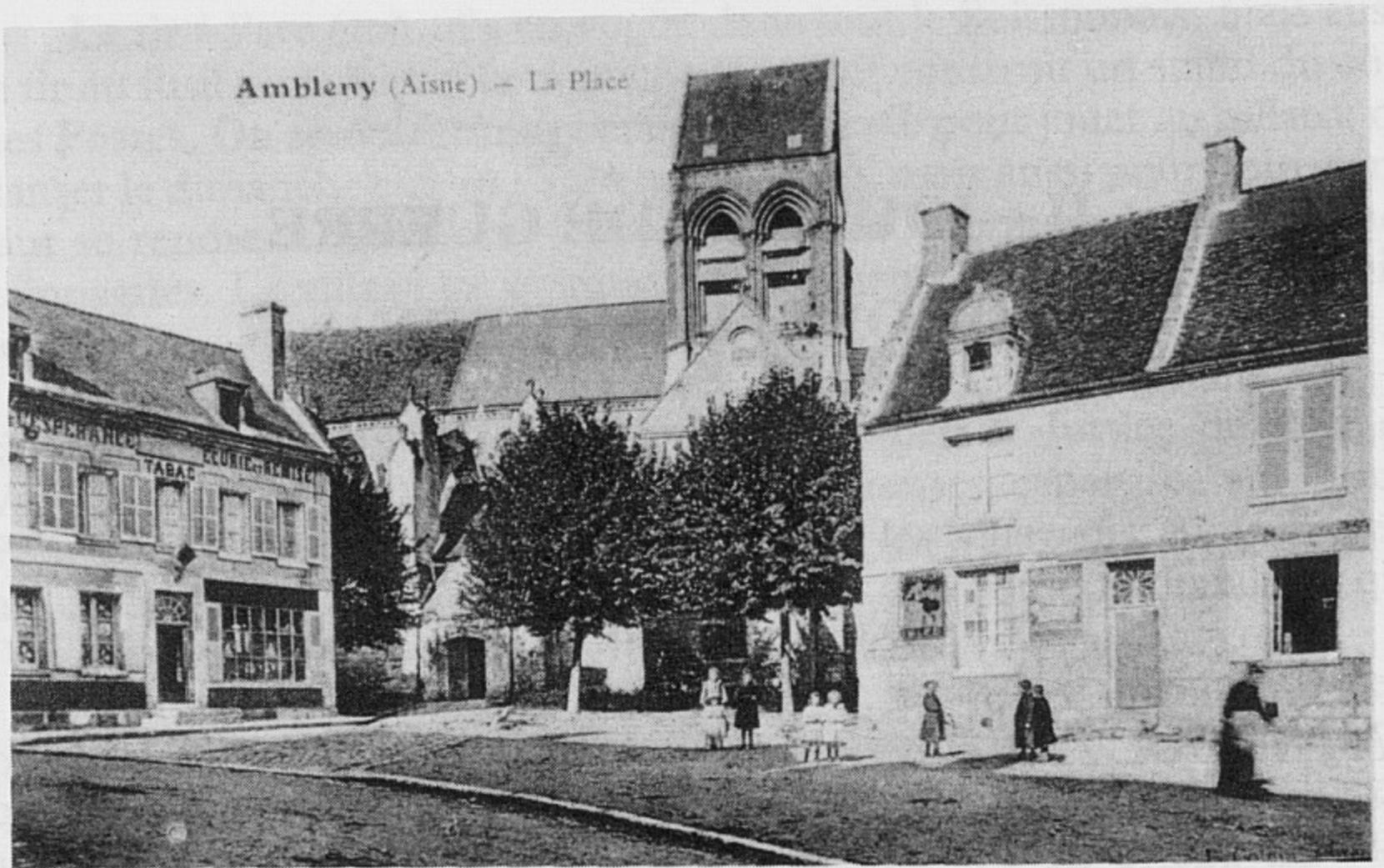
II - JOURNAL DE GUERRE D'ONÉZIME HÉNIN

INTRODUCTION.

La guerre de 1914-18 et singulièrement dans notre région, a si profondément mutilé les hommes et la terre, qu'elle a laissé des traces durables dans la mémoire collective. Un événement d'une telle ampleur, mobilisant des millions d'hommes venus de tous les continents et qui se ruèrent les uns contre les autres, munis d'armes terrifiantes pour se détruire, était sans précédent dans l'Histoire. Et cette sombre boucherie, ces temps d'apocalypse, se déroulèrent sous les yeux des quelques civils qui, comme Onézime Hénin restèrent accrochés à leur terre pendant toute la durée du conflit. Certains témoins de ces journées exceptionnelles, conscients qu'ils étaient de la nécessité d'en laisser une trace durable, consignèrent leurs mémoires. Mais c'étaient là gens instruits, ou chargés de responsabilités administratives et religieuses, comme Monseigneur Péchenard, évêque de Soissons, M. Georges Muzart, conseiller municipal de Soissons, M. le comte Berthier de Sauvigny, maire de Cœuvres ou comme ce curé de la lointaine Thiérache, l'abbé Bergaentzlé, entre autres.

Onézime Hénin, lui, est un homme humble, chargé d'aucune mission particulière et qui aurait pu fuir la guerre, comme les centaines d'habitants de son village, Ambleny. Il est resté, et chaque jour ou presque, il consigne, d'une écriture régulière et très lisible, ce qu'il a vu et entendu ce qu'il a fait surtout. Ce témoin populaire vaut de l'or. Tout ce qu'il rapporte, d'une plume concise et sobre, est recoupé par l'Histoire, mais son témoignage a la saveur du vécu.

En fait, pourquoi est-il resté mêlé aux militaires, sous les bombes ? Il



4 – Ambleny, la place de l'église en 1914 et en septembre 1918. Malgré le bombardement journalier de septembre 1914 à mars 1917, le village n'avait subi que des destructions limitées. C'est surtout en juin et juillet 1918 que la plus grande partie du village fut détruite.

n'avance lui, aucune raison héroïque. On sent plutôt un grand amour de la terre natale et la perception vague mais persistante, que le réfugié, sans grandes ressources, peut rapidement devenir un déclassé, au mieux un objet de pitié. Si l'on doit mourir, autant mourir chez soi. Par ailleurs, Onézime Hénin, reste accroché à ses modestes biens, acquis au prix d'un labeur obstiné, disséminés dans tout le terroir : un pré, une modeste maison, une terre... Réflexe de petit propriétaire sans doute, qui connaît la valeur du travail et de l'épargne, caractéristique d'un peuple dur à la peine, qui travaille de ses mains mais qui a reçu une instruction primaire solide. Enfin la piété active d'Onézime Hénin, peut paraître originale, dans une époque de relative déchristianisation en milieu populaire, à la campagne.

« La Grande Guerre » tel est le nom donné par le peuple de France, à cet épisode sanglant de son histoire, comme si le mot « grand », englobait confusément l'héroïsme et la durée. Pourquoi cette guerre au fait ? Onézime Hénin ne se posera jamais la question, du moins dans son journal.

Comme des millions de Français, auxquels le lie une solidarité instinctive, il se résigne à souffrir pour ainsi dire naturellement, sans grandiloquence, acceptant les vicissitudes d'une guerre qui ne fait qu'ajouter aux misères des guerres passées dont le village garde la mémoire. La présence de l'ennemi, ses exactions et ses destructions, suffisent à nourrir ce sentiment : la guerre nourrissait la guerre.

Les historiens s'interrogent sur les raisons d'un conflit que d'aucuns qualifieraient aujourd'hui de guerre civile européenne. L'impérialisme ? la concurrence économique ? Des crises avaient déjà éclaté à ce sujet, en 1905 et en 1911 surtout, à cause du Maroc le tout sur un fond de nationalisme cultivé jusqu'à la névrose. La guerre de 1914-18 semblait l'aboutissement d'une décennie d'affrontements et de préparatifs militaires poussés au paroxysme. Un engrenage se mettait peu à peu en place avec l'automaticité des alliances, la prééminence des états-majors militaires sur le pouvoir politique qui mena au conflit ouvert. Tout le monde s'accorde aujourd'hui à penser que si les Etats Centraux recherchaient la guerre, les Occidentaux ne la refusèrent pas. Non plus que la Russie. La résistance à la guerre menée par les socialistes s'effondra comme château de carte, l'idée de nation l'emportant sur un internationalisme ouvrier encore incertain. En France même, le peuple renouait avec une veine ancienne : la notion de défense nationale chère aux Conventionnels et aux Communards. L'assassinat de Jaurès sonna le glas de la paix. Dûment chapitrés par leurs états-majors militaires, les

dirigeants français et ces monarques désuets qui se donnaient, avec quelle urbanité du « cher cousin », alors qu'ils s'apprêtaient à en décou- dre par millions de jeunes gens interposés, pensaient tous que la guerre serait courte. Elle dura plus de quatre ans et coûta à l'Europe plus de huit millions de morts, seulement chez les militaires. La France y perdit la fine fleur de sa jeunesse et une grande partie de l'élite de la nation : avec 1 350 000 tués, officiers et soldats auxquels s'ajoutent 200 000 victimes civiles pour une population d'à peine 40 millions d'âmes, elle payait parmi les nations engagées, le tribut le plus lourd. Cette hémor- ragie à laquelle s'ajoutaient les saignées des guerres de la Révolution de l'Empire et de 1870, faillit être mortelle. Jamais semble-t-il, un peuple n'avait été aussi prodigue du sang de ses enfants.

Le 2 août, le 67^e R.I, cantonné à Soissons, part pour la Belgique acclamé par une foule enthousiaste qui l'accompagne jusqu'à la gare écrit « L'Argus soissonnais », alors que les photos qui nous restent de cette journée nous montrent plutôt des visages graves. Le 4 août, après la mobilisation générale décrétée le 10 juillet, la C.G.T. locale répand une directive nationale publiée dans « L'Argus », demandant « aux pro- létaires de France de faire leur devoir tout en restant fidèles à leurs principes syndicalistes » alors qu'à Reims éclatent des manifestations spontanées mais isolées contre le rappel des réservistes. Le sentiment qui prévaut dans le Soissonnais qui reste encore massivement agricole, c'est l'inquiétude devant la perspective des moissons non encore ren- trées et la résignation face à un événement grave dont on ne discerne pas encore la portée.

LES DÉBUTS DE LA GUERRE: JUILLET-AOUT 1914.

La stupéfaction d'Onézime Hénin peut surprendre : comment pou- vait-il être si mal informé alors qu'il était le dépositaire du journal local « L'Argus Soissonnais » ? Justement, ce quotidien n'avait pas préparé ses lecteurs au conflit, ce qui explique l'incrédulité d'Onézime Hénin à l'annonce de l'entrée en guerre de la France. Relisons les feuilles jaunies par le temps. Certes « L'Argus » annonce dramatiquement le 29 juin, l'attentat contre le prince héritier autrichien et contre son épouse, puis il fait le silence sur l'événement qui est relégué discrètement en page 2 dès le 2 juillet. Bien plus, il compatit à la douleur de la famille impériale et condamne le terrorisme serbe : c'est dire que le journal ne s'inscrit

nullement dans l'automatisme de l'alliance militaire qui lie la France à la Russie protectrice de la Serbie et qu'il n'y prépare pas ses lecteurs. Le 23 juillet, à quelques jours à peine du déclenchement du conflit, la première page du journal local est barrée par le titre suivant : « L'assassinat de Calmette : Madame Caillaux devant les assises ». La femme de l'ancien ministre Joseph Caillaux avait en effet, tué à coups de revolver le directeur du « Figaro » qui menaçait de publier certaines de ses lettres intimes. Cette affaire tient la une du quotidien jusqu'au 26 juillet alors que les dés de la guerre roulaient sur le tapis européen. Et brusquement presque sans transition, le 28 juillet on pouvait lire en première page : « Le conflit austro-serbe. L'Europe attend avec anxiété des nouvelles. On espère encore en la paix ». Ainsi s'explique la cécité de notre chroniqueur devant les orages complexes qui menaçaient l'Europe et que la lecture de son journal ne laissait guère prévoir.

La mobilisation s'effectue à Ambleny, comme dans l'ensemble du pays sans coup férir traduisant l'efficacité du plan de mobilisation de l'armée. En quelques jours le village s'est vidé de sa substance vive masculine. On notera le réalisme rural de cet habitant d'Ambleny, très éloigné de l'enthousiasme guerrier de certains citadins : il aimerait voir le conflit retardé car dit-il, il avait du blé à couper.

Dès le début de la guerre, Ambleny se trouve sur la trajectoire du trafic ferroviaire intense qui permettra à Joffre d'acheminer ses troupes sur les deux fronts qui flambent déjà : L'Alsace et la Belgique. Onézime Hénin ausculte sans y paraître le grand corps militaire qui défile sous ses yeux. Point de triomphalisme à l'instar de la presse locale et nationale mais un réalisme prudent entretenu par ses contacts quotidiens avec les humbles acteurs du drame : le simple troupière et déjà les premiers réfugiés.

On sait que les attaques à l'Est n'ont pu percer le front allemand et se sont soldées par de terribles hécatombes, baïonnettes françaises contre canons allemands, uniformes d'opérette contre tenue feldgrau. Joffre livre bataille en Belgique et il est encore battu, à Charleroi, où les régiments de zouaves perdent le tiers de leurs effectifs. Il est alors obligé de reculer en arc de cercle de Verdun à la Somme pour protéger Paris. Les Anglais qui traversent Ambleny sont les débris du corps expéditionnaire du maréchal French qui à gauche du dispositif allié battent en retraite. Soissons et Ambleny se trouvent sur la trajectoire des chenilles humaines qui convergent sur Paris au rythme de 40 km par jour. Le 31 août, la bataille est aux portes d'Ambleny : le 1^{er} septembre, deux mille Allemands envahissent le village, éléments avancés de l'armée de Von

Kluck, alors que Soissons tombe le 2, traversée sans coup férir par l'armée de Von Bülow.

Les trois-quarts des habitants fuient dans la nuit. Onézime Hénin lui, reste, alors qu'il doit savoir grâce aux récits des réfugiés du Nord et de la Belgique, combien l'occupation allemande est dure, écrasant sous un talon de fer les populations civiles. Tout près, le maire de Senlis est fusillé, à Soissons des maisons sont incendiées, un civil abattu.

Pourquoi reste-t-il, alors que les autorités civiles ont fui ? Amour de la terre natale et des modestes biens acquis au prix d'un labeur acharné, comme nous l'avons noté. Ce faisant, mêlé aux militaires, il partage leurs misères, mais reste un civil, jugeant avec bon sens et sobriété. Beaucoup de combattants, comme Roland Dorgelès, dans son roman « Les Croix de Bois », ont brossé un portrait peu sympathique des civils, à l'arrière immédiat du front. Le récit d'Onézime Hénin constitue, à l'opposé, une pièce à décharge.

Samedi 25 juillet.

Quand Gaston revient en permission de 24 heures avec un mal de gorge, il dit à sa mère qu'il venait d'entendre dire dans le train que l'on allait avoir la guerre, moi je n'étais pas là, j'étais allé faire de l'herbe en Normandie, je n'en ai rien su. Le lendemain dimanche 26, Joseph me dit en donnant son journal, « nous allons avoir la guerre », je n'ai pas relevé le mot n'en connaissant rien du tout. A midi, Ludovic Fageot me dit que l'on allait avoir la guerre mais qu'il voudrait bien que cela retarde de trois jours pour avoir 15 hectares de blé de coupés, je ne prends pas cela au sérieux, car je ne pouvais jamais croire une guerre aussi proche, mais le soir quand Gaston est parti et que sa mère est allée le reconduire jusqu'à la gare sans me rien dire, et quand elle revint elle me dit que Gaston n'était pas content de moi car je ne prenais pas fait et cause de sa situation et qu'il se rappellerait longtemps de mon insouciance. Je me suis rendu à l'évidence et me suis beaucoup contrarié, car j'avais l'intention ce dimanche-là de le tirer en portrait.

Lundi 27 juillet.

Je partis travailler au Pressoir mais là on ne voyait personne et on ne savait rien d'autre chose que l'on rappelait les permissionnaires.

Le mardi 28 juillet même chose, mais le soir en rentrant chez nous, Marie me dit qu'elle ne pouvait plus rester seule à la maison avec tous ces bruits de guerre que cela l'effrayait. Donc le mercredi nous décidons qu'elle ira à Compiègne voir Gaston. Elle part par le train de 6 heures du matin, elle

revient à 1 heure de l'après-midi après avoir vu Gaston et lui avoir donné de l'argent. Il lui dit qu'il espère que la guerre n'aura pas lieu, que cela s'arrangera. Le jeudi je vais encore travailler à Montaigu et au Pressoir, où l'on ne sait rien ou pas grand chose de la guerre, mais on en parle toujours beaucoup. Le vendredi je vais travailler à Montaigu, je finis le chantier à 10 heures mais au lieu de retourner au Pressoir je reviens à Ambleny. On m'apprend que mon voisin M. Lefèvre, maréchal, vient de recevoir sa convocation pour partir de suite, je décide d'aller à Compiègne voir Gaston, je pars avec M. Lefèvre. Je vois Gaston qui a son billet de sortie de l'infirmierie, mais on ne sait encore rien de la mobilisation et on ne sait pas encore quand le 54^e partira.

Samedi 1^{er} août.

Je ne vais pas travailler car il faut que j'aie chanter à la messe à St Bandry. Au moment de partir j'apprends que le 54^e est parti et que l'on va mobiliser, c'est en pleurant que je pars chanter le credo à St Bandry. L'après-midi à 5 heures on sonne la grosse cloche à Ambleny, c'est un triste moment à passer, tout le monde quitte son travail pour rentrer à la maison, les gens font des provisions d'épicerie, il n'y a plus ni sel ni café, nous recevons l'ordre de la maison des Etablissements économiques de Reims, dont nous sommes gérants, que l'on ne nous enverra plus de marchandises.

Dimanche 2 août.

Je vois Martin et lui dis de ne sonner qu'une cloche au dernier de la messe, je ne voulais pas chanter ou très peu, mais Monsieur le Curé voulut chanter quand même. Je m'efforce et chante la messe comme d'habitude. Aux vêpres on n'a chanté que le salut.

A six heures du soir j'apprends par Alfrédine Demont que Gaston n'est pas parti, qu'elle l'a vu à Compiègne, qu'elle lui a parlé cela me fait plaisir. Je décide d'aller n'importe comment le lundi à Compiègne. Le Lundi à 5 heures et demie du matin, je reçois une lettre de Gaston nous invitant à aller à Compiègne le voir le dimanche, je cours à la gare mais on ne prend plus de voyageurs, je vais chez M. Decoudun pour son auto, mais il va partir à Soissons, donc force est de rester à Ambleny. Lorsqu'à 10 heures du matin je quittais la porte du jardin Louvet le facteur me donne une lettre de Gaston qu'il a jetée sur la voie à la gare d'Ambleny avec prière de me l'envoyer. Cette lettre me donne un choc terrible et me donne une crise de nerfs, pendant que j'étais dans le cellier derrière la maison. Je perds la tête et veux fermer le magasin pour pleurer tout seul. Un anneau de fer se trouvait dans la lettre, c'est cela qui m'a choqué et n'osais l'ouvrir. Gaston avait passé en train la

nuit se rendant aux environs de Verdun. L'après-midi on nous dit que la guerre est déclarée, c'est faux. La guerre est déclarée par l'Allemagne à la Russie, mais nous on croit que l'on ne s'est pas encore battu. A six heures du soir M. Lebeau, instituteur, revient de Soissons avec une vingtaine d'Argus et l'on sait quelques nouvelles, mais en réalité on ne sait rien du tout, surtout pas de lettre. A quatre heures du soir je vais chercher 4 fagots aux Roches De Tarte et de là regardant le clocher Ambleny, je prie la Sainte Vierge, j'invoque Saint Martin, St Blaise, St Bandry pour qu'ils interviennent auprès de Dieu, pour qu'il conserve la vie à Gaston. En passant au cimetière je vais sur la tombe de papa le prier d'invoquer Dieu pour Gaston. J'ai promis à Dieu que si Gaston revenait nous irions ensemble le remercier sur les Roches De Tarte⁵ et au cimetière sur la tombe de papa et du petit Gaston.

Mardi 4 août.

Pas grand chose de nouveau à Ambleny. Ambleny est triste on ne voit plus d'hommes, tous sont partis et le monde qui reste est triste. Dans l'après-midi on apprend que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. Le soir nous recevons une lettre de Gaston qu'il a écrite dimanche étant à l'Hôtel de Ville de Compiègne dans laquelle il dit qu'il s'ennuie que nous n'ayons pas été le voir, c'est là le plus grand de nos regrets car nous le croyions parti.

Mercredi 5 août.

Jusqu'onze heures du matin, j'ai été triste de désespéré, je croyais que je ne reverrai plus jamais Gaston, mais à partir de onze heures jusqu'au soir j'ai eu plus d'espoir. On apprend que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne parce qu'elle a violé le territoire belge, car l'armée allemande s'avance vers la France en passant par la Belgique. Nous écrivons une deuxième lettre à Gaston sans savoir où il est, c'est dur.

Jeudi 6 août.

On n'apprend pas grand chose, que la Russie a déclaré la guerre à l'Autriche et que l'on se bat en Belgique que les Allemands se conduisent comme des sauvages, qu'ils ont violé le territoire de la Hollande qui va se mobiliser aussi. A Ambleny, plus de cent trains de soldats ont passé à la gare

5. Le lieu-dit « Les Roches De Tarte » situé en bordure du plateau, à l'est du village, est un endroit agréable d'où on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Ambleny. Ce lieu semble avoir tenu une grande place dans la vie de l'auteur. Bien sûr, il y possédait une terre, mais cela n'explique pas pourquoi il y venait souvent prier. Plusieurs de ses photographies représentent cet endroit.

se rendant en Belgique. Une vingtaine de femmes de d'enfants émigrés de Verdun sont arrivés loger à Ambleny. Nous, on a préparé dans la maison Moret 6 lits pour en recevoir d'autres. Moi, j'ai battu du blé.

Vendredi 7 août.

On se réveille par un temps triste, il pleut j'ai rêvé que j'enterrais le diable au fond d'un puits, je consulte l'horoscope qui me répond « péril ». Quoique abattu, je ne me décourage pas, je redouble de ferveur, je prie Dieu, la Sainte Vierge et les Saints, j'invoque l'Ecce Homo⁶ de notre jardin, j'invoque l'église, l'orgue en mémoire de mon père, je ne sais plus à qui me réclamer pour sauver mon Gaston. L'après-midi je finis de battre le blé, le soir on apprend par l'Argus que les Belges se battent avec dévouement et que l'Angleterre fait la guerre sur mer, encore une journée de passée. Comme tous les soirs avant de me coucher je prie Dieu dans la chambre de derrière où je monte au grenier et par la fenêtre du pignon, regardant du côté de l'Est, j'envoie ma bénédiction à mon cher Gaston.

Samedi 8 août.

On se réveille par un beau temps, après avoir prié Dieu pour Gaston je travaille. Je mets du vin en litre. A onze heures vingt on entend quatre coups de canon dans la direction de Reims, cela nous serre le cœur. On ne peut manger à midi. On ne reçoit toujours pas de nouvelles des soldats, le soir les nouvelles les plus fantaisistes nous parviennent, on dit que les Français sont à Mulhouse, qu'il y a mille Allemands de tués et quinze mille Français, qu'un bataillon de chasseurs à pied français a été détruit – quatre-vingt pour cent de morts – cela me fait frémir. J'ai prié de plus en plus pour Gaston. Je prierai davantage.

Dimanche 9 août.

Très beau temps, rien de nouveau, le matin à la messe on prie pour les soldats, à Vêpres on chante le Miserere. Après-midi j'ai eu la visite d'un cycliste estafette qui venait de Laon, Soissons, qui se rendait à Villers et Senlis. Il me dit bien des détails de la guerre, il me dit que Gaston c'est à dire le 54^e, est encore à Châlons. Cela me console encore un moment, le soir on lit « l'Argus » qui donne des bonnes nouvelles, en général des armées de la France et de la Belgique. Le Portugal a déclaré la guerre à l'Allemagne.

6. Représentation du Christ couronné d'épines et portant un roseau en guise de sceptre.

Lundi 10 août. Saint Laurent.

Journée de grande chaleur. J'ai été déchaumer le matin derrière la tour, l'après-midi arracher des pommes de terre au Soulier, où j'apprends que des lettres de soldats sont arrivées. Je reviens à Ambleny, il y en a une chez nous de Gaston, qui nous apprend que le 3 août, après 14 heures de chemin de fer, il est arrivé à Sampigny dans la Meuse, il ne nous dit pas grand chose car il vient d'y arriver. Comme nouvelles sur les journaux il n'y en a pas, c'est à croire qu'elles ne sont pas bonnes. On dit que les Français sont à Colmar, mais suivant les journaux il y aura de grandes batailles où l'on tuera beaucoup d'hommes, cela nous fait frémir et prier davantage pour Gaston.

Mardi 11 août.

La nuit n'a pas été bonne malgré la lettre reçue hier, nous croyons savoir que Gaston est aux environs de Metz et qu'il est au feu, cela nous brise d'angoisse. Le matin je vais déchaumer derrière la tour, j'entends à chaque instant les trains qui passent à la gare et les autos sur la route, je continue mon pèlerinage de prières auquel j'ajoute une station au petit frère de Gaston. A une heure nous recevons deux lettres de Gaston, une de St Maurice et l'autre de Woël, toutes deux du même jour. Il nous dit que les hostilités sont commencées, que c'est la 6^e compagnie qui est en avant, cela nous creve le cœur, nous nous en remettons à la volonté de Dieu. Il nous dit que André Parmentier de Ressons lui a donné de la soupe et du café à minuit. Je pars aussitôt à Ressons chez ses parents, leur donner des nouvelles. Ils n'en avaient pas reçues.

Mercredi 12 août.

Journée très chaude 30° à l'ombre, rien de nouveau du côté de la guerre, pas de journaux. Nous avons écrit à Gaston. Le passage des trains semble arrêté aujourd'hui.

Jeudi 13 août.

Rien de nouveau encore aujourd'hui, toujours de la chaleur, ici comme guerre ce qui choque le plus c'est le manque d'hommes et le passage des trains sans discontinuer. Quel roulement triste et sonore. On a entendu le canon dans la journée, on dit que cela vient de Belgique, car on s'attend pour demain à une grande attaque, nous croyons espérer que Gaston n'est pas de ceux-là

Vendredi 14 août.

Grande chaleur encore. Nous avons reçu une lettre de Gaston, lettre de famille de 8 pages qui est bien consolante. Elle est datée du 5 août ce qui fait

8 jours de voyage. Elle renferme 3 images de souvenirs, une à son père, une à sa mère, une à sa grand-mère. Il y a tout pour que Dieu exaucera sa prière et la nôtre, car il est vraiment fervent. Sur les journaux on sent que l'on est en train de se battre, ou que cela ne sera pas long.

Samedi 15 août.

La nuit a été mauvaise pour Marie. Les trains ont circulé toute la nuit, Marie n'en a pas dormi. La fenêtre de derrière restant entrouverte, elle fut obligée d'aller la fermer pour ne plus les entendre. J'ai été à la messe à St Bandry. A Ambleny, on n'a pas sonné d'angélus la veille ni le matin, et une cloche au dernier de la messe. Quand j'ai arrivé à l'orgue pour commencer la messe, un soldat réserviste était là presque à la place de Gaston, cela m'a fait mal, je ne pouvais chanter l'introit, j'en ai tremblé jusqu'à la fin de la messe. Monsieur le Curé a très bien prêché, il a parlé de la Vierge et des soldats, quand il a descendu de la chaire presque tout le monde pleurait. L'après-midi il a fait de l'orage, il a plu beaucoup. On a fait les vêpres tout de même. Nous n'avons pas de nouvelles de la guerre, comme les autres jours nous prions la Ste Vierge avant de nous coucher.

Dimanche 16 août.

Il y a deux jours c'était l'anniversaire de la mort de mon père. Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la mort de mon beau-père. L'un, le premier, en 1897, et le second en 1893. Voilà déjà bien du temps de passé depuis ces morts, mais quel est l'avenir ? Ce matin en ouvrant le journal, je vois que les Allemands ont jeté des bombes en aéroplane sur Woël. Je tremble pour Gaston, pas de nouvelles extraordinaires sur les journaux, quelques escarmouches, toutes aux alentours de Gaston. A la messe il y avait beaucoup de monde, on prie pour les soldats ainsi qu'à Vêpres, ah si Gaston avait été là, il aurait été fier de voir prier les paroissiens à Ambleny pour les soldats. On sent revivre la foi. Enfin voilà encore une journée de passée, pas gaie, à quand la dernière, et qu'il nous revienne.

Lundi 17 août.

Rien de nouveau aujourd'hui, pas de nouvelles de Gaston, sa mère est allée à Soissons chercher des marchandises qui sont rares et chères, moi j'ai resté à la maison et n'ai rien appris de la guerre.

Mardi 18 août.

Nous avons reçu une lettre de Gaston, qui nous apprend qu'il est dans une ferme, qu'il a couché dans un bois puis qu'il va retourner dans ses

tranchées. Elle date du 6 août cela fait plaisir, mais on se dit depuis ce temps qu'est-il devenu ? Marie est retournée à Soissons, hier elle était allée chercher du sucre et on ne lui a rien donné, on s'était trompé. On n'apprend pas grand chose de la guerre, quoique nous ayons lu quatre à cinq journaux.

Mercredi 19 août.

Ce matin nous avons encore reçu une lettre de Gaston datée du 10 août dans laquelle il nous dit qu'il ne s'est pas encore battu, qu'il n'a pas encore vu de Prussiens, qu'il a grand-faim d'en voir pour se battre pour nous. Nous aimerions mieux qu'il n'en voie jamais, au moins il ne lui arriverait rien. Dans les journaux d'aujourd'hui il n'y a rien de nouveau comme fait de guerre. J'ai gratté les allées du jardin, cela me fait du mal. Je pensais qu'elles avaient été faites la dernière fois par Gaston. Après 4 heures, j'ai rangé sa chambre, rangé ses habits. Cela me faisait du bien

Jeudi 20 août.

Nous avons écrit à Gaston pour la septième fois avec une enveloppe de la poste, soit disant qu'elle arriverait plus tôt. La dernière avait été une carte, une vue d'Ambleny. De la guerre nous ne savons pas grand chose, on nous dit toujours qu'il doit se faire une grande bataille et que les Allemands sont entrés en France par Givet qu'il y a des trains de blessés qui sont dirigés dans le midi de la France. Le soir on apprend la mort du Pape.

Vendredi 21 août.

Au matin Manliline⁷ reçoit une carte de Gaston qui est datée du 13 qui lui dit « ne t'en fais pas », mais ne dit rien autre chose. A 10 heures nous en recevons une aussi représentant le cloche de Woël, datée également du 13 nous disant « bonne santé lettre suit ». Je travaille à la maison Moret pour faire quelques petites réparations, car elle est louée à Mme Marchal, de la guerre on ne sait pas grand chose.

Samedi 22 août.

Le temps est beau on apprend par les journaux ce matin que les Allemands sont à Bruxelles et qu'ils sont en France, mais qu'en France on les repousse tandis qu'à Bruxelles ils sont 10 contre un Belge, ils sont donc plus forts. Je continue à travailler à la maison Moret. On a déménagé les 6 lits qui y étaient installés pour les émigrés car on croit qu'il n'en viendra plus.

7. Surnom donné à la belle-mère d'Onézime : Louise Hécart.

Midi, hier à cette heure il ne faisait plus clair. Je disais, on croirait être à l'éclipse de 1912. Cela me rendait triste, je pensais à ce qui pouvait bien se passer à la frontière, je croyais que le temps se mettait de la partie pour nous rendre triste, c'était vrai, c'était l'éclipse, je l'ai vue aujourd'hui sur le journal. Aujourd'hui on a entendu le canon toute l'après-midi, on dit que l'on se bat entre Hirson et Givet, nous nous demandons si Gaston est dans cette bataille. L'après-midi on apprend par les journaux que le canon que l'on entend est de Paris, que c'est des essais de nouvelles pièces, le soir rien de nouveau.

Dimanche 23 août.

On apprend le matin que la grande bataille en Belgique est commencée, ce sera long et terrible. A la sortie de la messe nous recevons une lettre de Gaston datée du 14 août. Il nous dit qu'il a reçu une lettre de nous, cela lui fait plaisir et pleurer en même temps, il nous donne l'inscription qu'il fallait mettre sur sa tombe, mais l'administration l'a rayée. Il était toujours à Woël, mais il comptait partir bientôt. Après-midi j'ai redoublé mes prières, j'ai été à la croix des Pas de St Martin, j'y ai lu l'office de St Martin (ancien) d'un bout à l'autre et quittant de là, j'ai été aux Roches De Tarte prier, dans l'espoir que Gaston nous reviendrait.

Lundi 24 août.

Nous lisons les journaux du matin, ils ne sont pas rassurants. Les Français ont eu une défaite en Lorraine et on se bat fort en Belgique. Ils disent que nous avons perdu 10.000 hommes à Nancy et 50 canons. Le soir on nous apprend que les Allemands sont entrés dans Lunéville. Il a passé aujourd'hui à la gare d'Ambleny 3 trains de blessés, nous sommes de plus en plus inquiets. Nous nous demandons si Gaston est déjà blessé, si il est dans ces trains ou si il est tué. C'est des terribles moments à passer, mais que sera l'avenir ?

Mardi 25 août.

Plus de nouvelles de Gaston. On apprend par les journaux que la grande bataille est commencée de Metz à la Belgique, mais on ne sait rien de ce qui se passe. On sait qu'il y a beaucoup de blessés et tués. A Ambleny il passe trois à quatre trains de blessés par jour. Oh, quelle inquiétude ! Quand donc ces malheureux jours seront-ils passés ? Aujourd'hui j'ai déménagé Mme Marchal mais il a fait un orage à partir de 4 heures. Il y aura demain l'enterrement de Mme Bricout et à St Bandry celui de Mlle Sauteret, il faut que j'aie aujourd'hui faire la fosse à St Bandry et sonner l'angélus.

Mercredi 26 août.

Le matin je continue à déménager Mme Marchal, j'apprends que la postière a été réveillée cette nuit et qu'il faut qu'elle règle ses comptes, paye ses employés et enlève son reste d'argent et de timbres de toutes sortes. Cela va mal à la frontière. Les Allemands vont venir en France. On lit dans les journaux que la grande bataille va toujours, que la quantité de blessés et de morts est énorme, les nouvelles ne sont pas bonnes en général. Où est Gaston maintenant ? Cela est terrible, surtout quand on va se coucher dans un lit à l'abri, mais lui où est-il couché, par terre ? à la pluie ? car il pleut depuis hier. J'ai été sonner l'angélus à St Bandry, j'ai sonné bien fort la cloche pour que Gaston l'entende, mais non, non rien bien entendu.

Jeudi 27 août.

Je suis parti du matin à St Bandry, c'est le jour de l'enterrement. Nous avons appris que le 6^e corps s'était battu, donc le 54^e a donné. Qu'est devenu Gaston, où est-il, pas de nouvelles. On dit que les Allemands sont dans le département de l'Aisne. Enfin, il faut attendre. L'enterrement de St Bandry est fait. C'est triste une fille de 19 ans, encore son père a eu la consolation de la voir mourir, de lui donner des soins et enfin d'avoir son corps au cimetière. Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement, il a plu et tonné tout le temps que nous avons rebouché la fosse.

Vendredi 28 août.

Nous avons reçu une lettre de Gaston datée du 18 août, de St Maurice, il nous dit qu'il n'est pas aussi bien qu'à Woël, car ils sont bien plus nombreux, il nous dit qu'il a vu bombarder Mars-La-Tour et qu'avec de l'argent on ne peut rien avoir. C'est dur, et dire que nous, nous ne pouvons rien faire pour lui. Nous lui écrivons de suite et lui envoyons du papier car il ne peut plus en avoir. Nous n'avons pas cacheté la lettre pour qu'elle lui arrive plus tôt. En fait de guerre on ne sait rien de bien beau, les Allemands arrivant de plus en plus près.

Samedi 29 août.

Je vais arracher des pommes de terre au Soulier, à dix heures du matin on entend le canon venant du côté Nord, probablement de St Quentin ou de Guise. On apprend que Longwy est pris par les Allemands. A Ambleny, il a passé des émigrés venant de Guise allant à Villers-Cotterêts. Ils sont en voiture de toutes les façons. A quatre heures, il a passé six avions allant de Soissons à Compiègne, on sent que la guerre approche. A Soissons, il y a déjà du monde de parti.

Dimanche 30 août.

Pas de nouvelles de Gaston, pas de lettre de venue de la poste, ni de journal. A dix heures du matin, les Anglais arrivent à Ambleny, ils se campent dans les côtes du Rollet, des mauvaises nouvelles nous arrivent de Guise : l'armée française n'a pu empêcher les Allemand d'entrer en France. On nous dit qu'ils sont aux environs de La Fère. Il passe toujours des émigrés du Nord, où vont-ils ? Ils ne le savent pas, dans une journée ou deux ce sera certainement notre tour, il faudra nous sauver aussi et tout abandonner. Tous les hommes qui gardaient la voie de chemin de fer ont été renvoyés après-midi cela va très mal. Enfin je vais encore prier pour Gaston de qui nous n'avons plus de nouvelles.

Lundi 31 août.

Après avoir passé une partie de la nuit à ranger ce que nous voulions cacher en cas d'incendie et en cas d'invasion des Allemands, nous nous couchons et dormons très mal. Le matin nous travaillons de nouveau à cacher ce que nous voudrions qu'il nous reste. Les Anglais arrivent toujours à Ambleny, mais cette fois de la route de Soissons. Si Gaston les voyait il serait fier que la maison où il est venu au monde en ait hébergé autant, quoique tous n'étaient pas honnêtes. Il y avait parmi ces Anglais le fameux boxeur anglais Charpentier⁸. il est bien resté chez nous deux heures. Aujourd'hui lundi nous cachons ce que nous voulons préserver du pillage, ou des flammes. Ah si Gaston voyait sa mère ranger et cacher tout ce qui lui appartient et pleurer en embrassant article par article, oh que cela est pénible et toi mon cher Gaston où es-tu ? nous n'en savons rien, plus de nouvelles, plus de journaux. Oh affreux moments pour lui et pour nous. Le 31 août, les Allemands étaient à Nouvron-Vingré, j'ai caché toute la journée. C'est le 31 que l'on fit sauter les ponts de Soissons, Pont Neuf, Pasly, Pommiers à 7 heures du soir, Port à 10 heures 30 du soir, et une deuxième fois à 1 heure 30. C'est également là que les uhlands venant de Fontenoy furent attaqués par les Anglais sur le pont de Port. Il y fut tué plusieurs chevaux et deux Allemands. On entendait le canon de la direction de Compiègne, cela donne la peur aux trois-quarts des habitants d'Ambleny qui se sauvent dans la nuit du 31 au 1^{er} septembre. Que c'était triste de voir partir tous ces gens là à deux heures du matin avec chevaux et voitures et un peu de mobilier. Ils montaient la montagne Hygnières. Où ont-ils été ? je n'en sais rien.

8. Il s'agit en fait du champion français Carpentier, qui était détaché dans l'armée anglaise.

1^{er} SEPTEMBRE-23 SEPTEMBRE 1914.

Les Allemands qui traversent Ambleny se ruant sur Paris tout proche, participeront à la bataille de la Marne que Joffre et Gallieni livreront et gagneront : Onézime Hénin en entend les échos avec un bruit de canonnade venant de l'Ouest qui culminera le 10 septembre. Pour la compréhension du récit d'Onézime Hénin nous rappellerons les grandes lignes, de cette gigantesque bataille qui se déroula du 6 au 10 septembre.

Le 5, les troupes allemandes sont en vue de Paris quitté par le gouvernement. Le général Gallieni organise la défense de la capitale, alors que les armées alliées s'arc-boutent sur la Marne. La deuxième armée de Von Bülow devait marcher sur Paris, alors que la première armée de Von Kluck resterait en retrait, en flanc-garde pour protéger le flanc droit de Von Bülow. Or ce dernier a un jour de retard sur Von Kluck – nous l'avons constaté sur le terrain localement – et entreprend un mouvement tournant vers le sud-est afin de prendre à revers les Français. Ce faisant, il s'écarte de la deuxième armée et offre son flanc droit à la VI^e armée de Maunoury ramenée de l'Est vers Paris par le polytechnicien Joffre qui utilise à merveille les voies ferrées. Des aviateurs alertent Gallieni de ce changement inespéré de cap. Il convainc Joffre de s'engouffrer dans la faille pour couper les armées allemandes : après d'âpres combats ces dernières sont battues et traversent précipitamment l'Aisne. Ce sont ces soldats qu'Onézime Hénin voit passer à Ambleny et se diriger vers la rivière. Ils s'établissent sur les plateaux escarpés de la rive droite où les Français essaieront vainement de les déloger. Von Kluck s'est replié sur Cœuvres. Le maire de la commune, Berthier de Sauvigny⁹ l'observe au milieu de son état-major : il ne semble nullement accablé par les conséquences de sa faute stratégique. Au contraire, d'une assurance hautaine du moins en apparence, il prépare le repli de son armée sur la rive droite de L'Aisne. Nous sommes renseignés sur les furieuses batailles qui ont ensanglanté les bords naguère paisibles de la rivière, par le témoignage d'un écrivain, Emile Clermont, engagé en première ligne et qui tombera en 1916¹⁰. Onézime Hénin n'en verra que des épisodes désordonnés et lointains. Le 238^e R.I auquel appartient Emile Clermont, traverse Ambleny sur les pas des Allemands, le 12 septembre. Il passe L'Aisne sur un pont de

9. Pages d'histoire locale, Berthier de Sauvigny, Soissons 1921.

10. Le passage de l'Aisne, Emile Clermont, Grasset, Paris 1921.

bateaux car le pont de Port Fontenoy a été détruit par les Français le 1^{er} septembre pour ralentir l'avance allemande. Le régiment réussit à prendre pied, à mi-pente et se fortifie dans le château de Fontenoy, appartenant à M. Firino¹¹. Il y est violemment bombardé depuis Nouvron; mais il arrive à déboucher sur le plateau, après de furieuses charges à la baïonnette. A la faveur d'une relève mal préparée, les Français sont rejetés dans la vallée. Ils s'accrochent alors et reprennent la ferme de Confrécourt. Appuyés par l'artillerie qui tire depuis les hauts d'Ambleny au moyen de 75, ils reprennent le plateau jonché de cadavres. La bataille aura duré 8 jours du 12 au 20. Désormais le front se fige dans notre région, les Allemands occupant les plateaux escarpés au nord de l'Aisne, les Français se fortifiant dans la vallée et s'étant aménagé un glacis sur la rive droite de la rivière.

En même temps que le 238^e R.I, d'autres régiments, le 305^e R.I., le 321^e R.I., articulés dans la 126^e demi-brigade commandée par le lieutenant-colonel Andlauer, un colonial impitoyable, essaient de s'emparer des plateaux nord de L'Aisne. Ces furieuses batailles de septembre, puis de novembre obéissent au même scénario : les soldats s'élancent des minces tranchées creusées dans une terre détrempée et sont fauchés par la mitraille allemande. Un peu de répit et, c'est quelques heures plus tard, des hommes qui tentent de s'approcher des tranchées adverses et qui tombent par pans entiers. Les journaux de marche de ces régiments, dans leur laconisme militaire, répètent tous la tragique réalité : « le 305^e R.I ne peut déboucher car les sections sont anéanties au fur et à mesure qu'elles essaient de franchir le parapet ». « Une faible partie des compagnies qui doivent donner l'assaut parviennent à progresser car les autres sont détruites par le feu ennemi. » lit-on dans le journal de marche du 321^e R.I les 9 et 11 novembre. Là encore comme pour le 238^e R.I, les pertes sont effroyables, le 305^e R.I, du 12 septembre au 20 janvier par exemple, ayant perdu 1436 hommes sur 2000.

La 63^e Division qui tient la région d'Ambleny a été sévèrement éprouvée par les combats de septembre et de novembre. Ses pertes

11. Roger Firino, conseiller général du canton de Vic-sur-Aisne, ancien député de l'Aisne, mort en 1928. Une lettre conservée au château de Fontenoy, écrite par un combattant de septembre 1914, raconte comment M Firino empêcha les Allemands de reprendre Fontenoy le 13 septembre. Ce soldat du 298^e écrivait : « ...c'est donc à l'attaque du soir, sur votre commandement, avec un simple sergent, que nous avons repoussé l'ennemi. Je n'oublierai jamais que c'est vous, de votre tour, qui nous serviez de guide pour repousser les Allemands. Sans vous, moi et mes camarades survivants, dormirions peut-être leur dernier sommeil avec leurs camarades qui sont tombés près du château. »

sont impressionnantes mais réparties d'une manière inégale : à eux seuls les régiments d'infanterie de la Division supportent 97% des morts, blessés et disparus. Le déplorable état sanitaire de la Division se traduit par le nombre impressionnant de malades évacués pour diarrhées, maladies contagieuses, état fébrile et qui croît avec l'arrivée de l'hiver : 331 en octobre, 508 en novembre, 520 en décembre, 778 en janvier¹² (fig. 5). Les hommes, mal nourris, le plus souvent immobiles dans leurs tranchées boueuses exposés aux rudes conditions climatiques de L'Aisne, supportaient difficilement, dans les débuts de la guerre-troglo-dyte, ces changements drastiques dans leur existence.

On s'explique mal aujourd'hui une pareille obstination dans la boucherie. Le général Joffre considérant que l'ennemi occupait une portion du territoire national, estimait que le commandement sur le terrain ne devait tolérer aucun recul et « grignoter » l'adversaire. Ce faisant, la symbolique de la terre l'emportait sur celle de l'homme, ce qui risquait de faire fondre l'armée française par un égouttement fatal.

En même temps que se déroulait cette sanglante bataille de Fontenoy, un combat aussi âpre, dont Onézime Hénin percevait les échos venus de Soissons, opposait la 45^e division coloniale du général Ditte, aux Allemands solidement retranchés sur les plateaux aux pentes rudes dominant Crouy et Vauxrot. Les tabors marocains et les zouaves essaieront vainement de déboucher sur le Chemin des Dames, aux lignes dures, aux ravins mortellement verticaux. Le futur maréchal Juin y sera gravement blessé. Alors, sous la pluie, dans la boue, les combattants épuisés s'enterrent. Le front se stabilise des Vosges à Soissons, mais à l'ouest de cette ville c'est le vide, jusqu'à la mer. Chacun des adversaires va essayer de tourner l'autre en une série de batailles féroces sur la Somme, en Artois et dans les Flandres, de la mi-septembre à la mi-novembre. La guerre devient statique et les hommes renouent avec les habitudes préhistoriques : ils fouissent les sables des Flandres, la craie de Champagne, les argiles de l'Argonne, pour y trouver un abri précaire contre le froid et les bombes.

L'artillerie a joué un rôle considérable dans les premières batailles et son emprise sur le sort de la guerre deviendra prépondérant. Onézime Hénin l'a bien compris depuis son perchoir d'Ambleny pendant la bataille de l'Aisne. Plus de la moitié des pertes en vies humaines, écrira le général Barret, commandant le 14^e corps d'armée, est due à l'artillerie

12. Service historique de l'armée de terre, 22 N 382, état des pertes de la 63^e D.I.

lourde allemande. Or, dans ce domaine les Français sont surclassés par le nombre et par la qualité. Seul le 75 a prouvé sa mortelle efficacité mais il a été fait une telle débauche d'obus pendant la bataille de la Marne, que fin septembre il ne reste en moyenne que 7 obus par pièce. Tout juste si les usines du Creusot commencent à livrer les premiers canons de 105 : seulement 3 batteries sont en action en septembre sur le front et Onézime Hénin décidément bien informé, note l'installation d'une de ces batteries à Ambleny. L'artillerie qui s'est installée sur les hauts du

Tableau des pertes, malades & éclopes du 1^{er} au 31 octobre 1914

	Corps de Troupe	Blessés	Évés	Tués	Malades de maladies incurables	Combatture ou embarras fatigues fibrile	Diarrhée	Maladies Contagieuses	Éclopes / Invalides	DATES.	HISTORIQUE DES FAITS
<p>En ce qui concerne, plus spécialement les combats du 3, 8 et 30. Plus les obus ont frôlé l'ennemi et 3 jours d'ennemi.</p>	238 ^e d'Al.	127	21	.	143	.	24	.	8		
	216 ^e ..	79	55	.	63	14	4	.	19		
	298 ^e ..	250	45	45	..	37	6	.	52		
	292 ^e ..	194	24	136	12	8	1	1	24		
	305 ^e ..	104	41	11	53	29	.	.	64		
	321 ^e ..	105	28	4	25	24	1	.	2		
	14 ^e Dragons	"	.	.	7	1	2	.	1		
	16 ^e Artillerie	8	1	.	6	5	1	.	.		
	36 ^e ..	5	.	.	12	.	.	.	5		
	53 ^e	1		
	C ^o d'Art. du Génie	19	3	.	5	1	.	.	14		
	C ^o Equip. de Tent	.	.	.	4		
	Broncoadiers	3		
	C ^o Jacc du Génie	.	1		
		<u>894</u>	<u>288</u>	<u>196</u>	<u>331</u>	<u>119</u>	<u>39</u>	<u>1</u>	<u>189</u>		

Chiffres compris dans le total de 331 malades.

5 - Tableau des pertes de la 63^e division au cours du mois d'octobre 1914. On remarque que les régiments d'infanterie sont les plus touchés contrairement aux régiments d'artillerie et de dragons. A noter aussi l'importance du nombre des évacués pour maladie qui est en contradiction avec les rapports de la prévôté qui font continuellement état d'une situation sanitaire satisfaisante.

village balaie la vallée de l'Aisne et les plateaux de la rive droite. Son importance est décisive. Sans elle, toute attaque est vaine. Onézime Hénin mentionne le nombre considérable de chevaux abreuvés et nourris dans le village. Une batterie nécessitait pour ses déplacements de 70 à 80 chevaux, ce qui impliquait des réquisitions massives d'avoine. L'artillerie exigera donc autant de l'industrie que de l'agriculture et servira de moteur à l'industrie de guerre. Enfin, au service de l'artilleur-roi, l'aviateur, l'aérostier, l'observateur parfois juché dans un clocher, ce qui explique l'acharnement des canons à détruire les églises.

Mardi 1^{er} septembre.

Les Allemands arrivent à Ambleny, où ils logent au moins à deux mille. Le premier Allemand entre chez nous demander du pain, on lui en donne un petit. Ils achètent de la marchandise qu'il payent avec de la monnaie allemande, mais dans la soirée il n'y a plus d'électricité, nous n'en sommes plus maîtres, ils volent autant qu'ils achètent, il payent le prix qu'ils veulent. C'est une terrible journée pour nous, cela nous déchire le cœur de penser qu'il faut donner tout ce que l'on a à ceux qui en veulent à la vie de Gaston. Dans Ambleny partout où il n'y avait personne dans les maisons, ils ont fait des dégâts, enfoncé les portes, tué les poules, canards, vidé les caves. Nous, ils ont enfoncé la porte de la cave à la maison Louvet, mais n'ont pas entré dans la maison. Le soir on voyait une forte lueur dans la direction de Pommiers, c'était sans doute un incendie, nous avons été coucher très fatigués et avons assez bien dormi, mais vers trois heures du matin, on entendait deux coups de canon, c'était une alerte et les Allemands partirent aussitôt.

Mercredi 2 septembre.

Le peu de monde qui restait à Ambleny, en restait-il deux cents ? se racontent les orgies que les Allemands ont faites dans les maisons où il n'y avait personne. Une vingtaine de uhlands arrivent à Ambleny vers 11 heures du matin, ils viennent chez le maréchal et viennent chez nous, achètent des marchandises. Là ils ne sont pas nombreux et pas méchants. Il passe beaucoup d'artillerie dans la rue Mahieu, il passe des avions allemands et aussi des autos sur la grande route nationale. Hier il est passé un aéro français vers 5 heures du soir. Les Allemands ont tiré dessus, je ne sais si ils l'ont atteint, c'était au fusil. L'incendie que nous avons vu est, paraît-il, l'usine de Beauchamp de Soissons. En fait, c'est la verrerie de Vauxrot qui a été incendiée. Mais c'est-il certain ? On dit que deux jeunes gens de cette usine auraient tiré sur les Allemands, c'est pourquoi on aurait mis le feu à

l'usine. On dit aussi que c'était la ferme de Montgarny¹³ qui brûlait, le feu aurait été mis par un obus. De Maubrun, on voit des incendies tous les jours.

Jeudi 3 septembre.

On n'a pas eu d'Allemands à loger cette nuit. Ils ont logé à Fontenoy, c'était de l'artillerie. Il en a passé toute la journée depuis le matin jusqu'au soir dans la rue de la Tour. Pour nous, nous n'en avons pas encore vu à 5 heures du soir, mais que c'est triste, toujours dans les transes, toujours sur le qui-vive et le pire de tout, pas de nouvelles de Gaston, plus de lettre plus de journal. Où est-il ? qu'est-il devenu ? oh que c'est terrible. Les émigrés d'Ambleny commencent à rentrer. Aujourd'hui le maire est revenu, Henriquet, Bavard, Vincent, Hélène Hénin. On croit que les Allemands en une nuit ont fait pour trente mille francs de dégâts à Ambleny. Aujourd'hui ils réquisitionnent encore en passant, ils ont pris beaucoup de literie, du linge et un peu de tout. M. Danré a beaucoup souffert comme pillage, enfin il est neuf heures du soir, on n'entend plus rien, on va encore aller se coucher avec la peur d'être réveillés non pas par une attaque, car nous l'avons échappé belle, mais par le passage des troupes. Bonsoir Gaston.

Vendredi 4 septembre.

Toujours du beau temps, de la chaleur. Rien de nouveau à cinq heures du soir. On nous dit toujours que nous allons avoir des Allemands à loger, mais nous n'en voyons pas encore, il paraît que la grosse artillerie de siège est toujours au château de Fontenoy, qu'ils sont en train de faire un pont pour passer la rivière, on vient de nous dire qu'il venait de se tirer des coups de fusils dans la direction de Port, ce serait donc une patrouille amie qui aurait attaqué les Allemands à leur pont. Nous saurons cela plus tard. On nous dit aussi qu'un chef allemand a dit que le 67^e et le 54^e étaient complètement anéantis. Il était midi quand on nous dit cela, ça nous empêche de manger. A quatre heures Alfrédine Demont nous fait dire qu'un blessé revenu de Compiègne avait dit que le 54^e ne s'était pas encore beaucoup battu et qu'il n'y avait encore qu'une dizaine de tués, tout cela nous épouvante en pensant à Gaston. Enfin plus moyen d'avoir des nouvelles avant la fin de la guerre. Nous n'avons qu'à attendre et prier Dieu pour qu'il le protège. On n'entend plus ce roulement lugubre des trains qui transportaient les soldats à la frontière, car il ne passe plus de train du tout, mais on entend ce piétinement de chevaux qui mènent de l'artillerie allemande qui n'arrête pas depuis trois

13. Ferme située à 8 km au nord-est de Soissons, sur la commune de Terny-Sorny.

jours sur la route de la Tour et sur la route du Chat Embarrassé et sur la route Nationale.

Samedi 5 septembre.

Le calme épouvantable (oui on peut dire le mot), car on ne voyait plus personne à Ambleny, on n'entendait plus que des chiens abandonnés faire des aboiements affreux. Après le calme, commence à revenir un peu la vie, car hier au soir, comme je me couchais j'ai entendu des émigrés qui revenaient, j'ai regardé et c'était ma mère que mon frère Armand ramenait, sur une brouette, sur un matelas. Il était avec Gustine, Juliette et Clovis. Ils revenaient de Château-Thierry, ils avaient vu la guerre en plein, mon frère me dit qu'il était parti quatre jours mais qu'il lui faudrait bien quatre jours pour me raconter ce qu'il avait vu et souffert. Aujourd'hui sont rentrés Sonnet, Defente, Crépin, Déhus. Ambleny va se repeupler. Les coups de fusils que l'on a entendus hier visaient un aéro français qui était venu planer au-dessus du pont. Vers une heure et demie de l'après-midi, on entendit une canonnade épouvantable venant de la direction de Crépy-en-Valois ou à peu près. Cela faisait frémir, il y avait assurément plus de trois cents canons qui crachaient ensemble.

Dimanche 6 septembre.

Dès le matin on entend le canon dans la même direction qu'hier, on l'entend mieux, il fait moins de vent. Je vais sonner le premier coup de la messe car Martin est émigré et nous allons à la messe Marie et moi, c'est une messe basse, il n'y a pas d'enfant de chœur, c'est moi qui répond la messe. Après la messe on entend encore la rage du canon, on dit que les Allemands reviennent sur la route du Chat Embarrassé, c'est qu'ils seraient repoussés, cela deviendrait dangereux pour nous. Tantôt on nous dit que la grosse artillerie de Port est passée sur leur pont et qu'ils sont partis sur la route de Compiègne, tantôt on dit qu'ils n'ont pas pu passer, que leur pont est fendu, on ne sait pas la vérité. Les Allemands sont venus camper à La Plaine, en face la maison Armand Vaillant, ils ne sont pas nombreux, cinquante à peine, on n'en voit presque pas chez nous. Le soir ils font du bruit chez M. Sonnet. Mme Sonnet a voulu les mettre à la porte, elle a été bousculée et frappée.

Lundi 7 septembre.

Nous sommes réveillés le matin à cinq heures par un bruit de voitures, ce sont les Allemands qui passent dans la rue des Marronniers, ils vont sur Cœuvres, c'est du génie, ils ont des barques et tout un matériel de troupes.

A huit heures on nous dit qu'ils reviennent de Cœuvres, ce doit être du ravitaillement, on entend encore le canon dans la direction de Cœuvres, mais moins fort qu'hier et plus dans la direction de St Bandry. On ne sait absolument rien, on voit revenir des émigrés qui ont bien souffert et qui ont la terreur. Nous nous demandons où est Gaston pendant ce temps là, que fait-il, est-il malade, a-t-il encore de l'argent, que de craintes.

Mardi 8 septembre. Nativité.

Que la Sainte Vierge préserve Gaston. C'est aussi assurément la mort de beaucoup de soldats car depuis le matin on entend une canonnade épouvantable, toujours dans la direction de Cœuvres (cela venait de Brégi), le vent vient de l'Ouest. On entend le canon plus fort que d'habitude, cela fait trembler, on dit qu'il en revient dans la direction de Pernant, par Soissons, venant dans la direction de Villers-Cotterêts, qu'ils retournent à Berlin qui doit être pris par les Russes, on dit aussi qu'il repasse beaucoup de blessés par Vic, mais de tout cela rien de certain. Pour le moment à Ambleny, on ne voit plus un Allemand. Vers le midi la canonnade a presque cessé, c'est sans doute un armistice pour enterrer les morts. Vers trois ou quatre heures cela recommence. Moi, aujourd'hui j'ai été arracher le reste des pommes de terre à Pijonville, après-midi je ramasse un peu de pommes pour faire du cidre. En ramassant les belles pomona, je pense à Gaston, je me dis que s'il était là il en mangerait bien, car elles sont belles et bonnes et je vais faire du cidre avec. Lui qui, il y a deux ans, en a ramassé de si petites sous le gros pommier, il serait heureux de ramasser celles-ci. Mais où est-il ? toujours la même chose, sait-il que nous sommes allemands ?

Mercredi 9 septembre.

J'ai fait du cidre. Toujours du beau temps. Dans l'avant midi on entend encore le canon, mais des coups plus forts et plus sourds, mais on ne sait toujours rien. On vient de nous dire qu'il n'y a jamais eu de grosse artillerie à Fontenoy. Dans l'après-midi on entend du fusil du côté de la forêt, on dit que les Allemands reviennent, qu'ils sont repoussés, il passe beaucoup d'aéros qui vont descendre au-dessus de Cœuvres, au bord de la forêt, là on nous dit que le soir ils ont été brûlés par les Français, des dragons¹⁴. On voit un incendie du côté de St-Pierre-Aigle, on ne sait pas ce que c'est.

14. Onézime Hénin fait allusion ici au célèbre fait d'arme de l'escadron du 16^e dragon, commandé par le lieutenant De Gironde, qui dans la nuit du 8 au 9 septembre, attaqua un groupe d'avions allemands stationnés à proximité de la ferme de Pouy.

Jeudi 10 septembre. Jour terrible.

L'on ne prévoyait rien, quand vers dix heures du matin on entend dire que l'on allait avoir des Allemands. En effet vers onze heures, il arrive de l'infanterie venant de Cœuvres, allant sur Fontenoy, mais ils se trompent de chemin, ils viennent passer par la maison au lieu de suivre la route au-dessus de la tour, ils prennent M. Buret, charron, pour les conduire. Ils vont passer par Le Pressoir et Pontarcher pour retourner au pont de Port pour se diriger sur Tartiers, en passant chez nous, pendant une heure et demie ce fut un véritable pillage, de la cave au grenier tout fut visité. Ils demandaient toujours tabac, cigares, cigarettes, «chocolatte», «broute». Et après, toute l'après-midi il en est passé et logé à Ambleny, leur camp était pour l'infanterie à la rue Quillette et pour l'artillerie qui arrive à huit heures du soir, c'était Les Fosses. On avait entendu la fusillade le soir sur Cœuvres. Manliline coucha à notre maison de commerce et moi aussi et Marie alla coucher à la maison du Pont de la Ville avec Mme Marchal. On coucha tout habillé et on ne dormit pas beaucoup.

Vendredi 11 septembre.

Nous sommes réveillés à quatre heures du matin, c'était l'artillerie des Fosses qui passait et qui remontait la montagne des Fosses ou plus loin. Toute la journée, il passa des Allemands qui chaque fois nous pillaient. Oh quelle terrible journée pour nous, deux fois ils visitèrent tout de la cave au grenier, ils prirent tout ce qui leur plaisait. A partir de quatre heures jusqu'à sept heures et demie le canon tonne sur Les Fosses, Pommiers et Cœuvres, cela commence à être inquiétant. Le soir, l'artillerie, qui était montée le matin est redescendue se loger aux Fosses en Bas, plus ou moins cinquante à soixante voitures automobiles de toutes sortes chargées de munitions arrivent à neuf heures et demie. Ce soir je reste seul à la maison de commerce qui se trouve proche et derrière le Moulin de la Ville. Marie et sa mère sont allées coucher à l'autre maison distante d'environ cent mètres, car après quatre heures les Allemands sont allés la visiter de fond en comble mais n'ont pas dû prendre grand chose. A minuit je suis réveillé car ils faisaient beaucoup de bruit au moulin; je suis allée retrouver ma femme à l'autre maison, j'aurais bien pu me faire tuer car il y en avait bien trois cents dans le moulin, j'ai rencontré les factionnaires et l'officier en face la grande porte, je leur ai dit «bonjour», ils m'ont répondu «bonjour».

Samedi 12 septembre.

Arrivée des Français. Commencement du bombardement à Ambleny. Comme je l'ai dit plus haut, après avoir couché seul jusqu'à minuit à la

maison de commerce je retourne coucher à l'autre maison car j'entends la fusillade au loin dans la direction de Cœuvres et comme le canon avait déjà tonné la veille au soir il est à craindre un bombardement. C'est ce qui est arrivé vers les huit heures du matin, les soldats français sont arrivés poursuivant les Boches et l'artillerie est venue se camper sur Les Fosses et sur Maubrun et jusqu'à sept heures du soir ils bombardent du côté de Fontenoy, ils tirent au moins deux mille coups de canon, cela n'arrêtait pas. Le soir ils ont fait un pont à Port car les Allemands avaient fondu¹⁵ le leur (fig. 8). Le soir Ambleny était plein de troupes françaises de toutes les armes, au soir il y avait deux incendies, un que je crois être la ferme de Confrécourt¹⁶ et l'autre, très fort, du côté de Soissons dans la direction de Vauxrot.

Dimanche 13 septembre.

Après une nuit de vent et de pluie, épouvantable tempête pendant laquelle il a passé des troupes françaises toute la nuit, le bombardement a recommencé dans la matinée. L'après-midi il était très fort, les Allemands ne reculaient plus beaucoup, vers les six heures c'est épouvantable, de dessus Maubrun, cela n'arrête pas, on entend du canon partout, dans toutes les directions.

Les Allemands tirent avec des obusiers et les obus viennent éclater à 500 mètres de chez nous. Il y eut un soldat tué et un blessé à Pontarcher. Il y a toujours des incendies, il y en avait quatre l'après-midi. Je crois que la halle de M. Firino, au-dessus de Fontenoy, est en feu. On voyait le feu de chez nous. Nous avons chez nous l'Etat-Major intendant depuis le matin, c'est eux qui nous ont nourris aujourd'hui, on a fait la cuisine pour eux chez nous. A cinq et six heures du soir le canon de Maubrun fait rage ainsi qu'à Hygnières et de même sur Fontenoy. En haut de Port, il y a une fusillade où les Français ont perdu beaucoup de monde ainsi que les Allemands, des soldats français ont été tués et blessés à Pontarcher par les obus Allemands, un obus est venu jusqu'au Moulin En Pré sans faire de mal. Nous allions nous coucher à dix heures quand une dizaine d'hommes arrivent chez nous pour faire du café et à manger. C'est eux qui avaient été atteints à Pontarcher, l'adjudant était blessé il coucha dans un lit dans la chambre et les hommes sur le foin dans le bâtiment, il était minuit.

15. Expression locale signifiant écroulé, démoli.

16. C'était en effet la grange de la ferme qui brûlait. La prise de cette ancienne ferme fortifiée de l'abbaye de St Médard permit aux Français d'organiser leur ligne de défense en avant de la ferme et de se maintenir là pendant plus de deux ans.

Lundi 14 septembre.

Le canon fait rage toute la journée, de Maubrun et des Fosses, pour déloger les Allemands de la crête de Fontenoy. Ils sont dans des tranchées, c'est très difficile. Du renfort d'artillerie arrive, c'est un va-et-vient de troupes continu dans Ambleny, il y a plus de trois cents blessés dans l'église d'Ambleny. Marie y est allée porter de la soupe comme tout le monde de la rue du Pont Cheminet, elle revient en pleurant elle dit que c'est épouvantable, il y en a plein les bancs et plein à terre. L'église de Fontenoy a été fondue aujourd'hui, le clocher est entièrement démoli. Le soir toujours la même chose, trois incendies sur Vic, Morsain et Fontenoy. Tous les militaires qui viennent chez nous, nous disent tous la même chose que l'infanterie est décimée, cela nous épouvante pour Gaston qui, d'après ce que l'on peut nous dire, aurait été au feu le 23 août. Cela nous fera mourir de chagrin et pas de nouvelles.

Mardi 15 septembre.

A deux heures du matin, il y a une attaque de nuit du côté de Vic-sur-Aisne qui dure une heure, c'est effrayant, ce n'est guère que de l'infanterie il n'y a pas beaucoup de canon. A sept heures du matin la canonnade recommence au-dessus de Fontenoy et toute la ligne était prête à passer le pont de Fontenoy mais il n'y a pas moyen, il y revient des blessés et il y a des tués. Il n'y a pas moyen de déloger les Allemands de dessus de l'écluse, les canons tonnent d'Hygnières toute l'après-midi. Les obus Allemands viennent éclater dans Hygnières, Tarte, Le Soulier et La Barre, où la maison d'Alfred Montigny est démolie, le mobilier est déchiqueté par un obus, les murs de Mélin-Desjardins sont abîmés, M. Lambin a reçu sept obus dans son jardin, il a ramassé plein un panier d'éclats. Cela commence à devenir inquiétant pour nous, nous sommes allés un moment dans la cave du Pont de la Ville, quand tout eut cessé nous sommes rentrés chez nous mais pas moyen de dormir, c'est un passage de troupes sans discontinuer. Le soir, quatre incendies étaient visibles depuis Vic jusqu'à Soissons, du côté de Margival, on voyait éclater les obus toute la nuit.

Mercredi 16 septembre.

La canonnade recommence le matin, mais un peu plus loin du côté de Nouvron, les batteries sur Maubrun et Les Fosses ne marchant plus, mais à dix heures et demie les obus arrivent encore sur Le Soulier. On amène toujours des blessés dans l'église, mais moins, environ soixante. Chez nous on fait toujours la soupe deux fois le jour. Le canon tonne de Nouvron et Tartiers toute l'après-midi toujours en tirant sur Le Soulier, Tarte et Montaigu. On commence à enterrer des soldats dans le cimetière d'Ambleny. On voit les obus

arriver dans Fontenoy où il y a encore un incendie à la ferme de M. Firino, le soir on voit encore sur le nord, quatre incendies.

Jeudi 17 septembre.

Nous sommes réveillés à minuit par une fusillade qui paraît être au-dessus de Port, mais sans canon, elle est très vive. Cela commence à quatre heures du matin cela paraît être plus près, tout à fait au-dessus de Port et à cinq heures le canon recommence à tonner de tous côtés. Il y a des batteries sur Châté dans la direction de la carrière Harpent, il pleut à torrent et il fait beaucoup de vent, l'après-midi on entend du côté de Vic les grosses pièces de 155 qui tirent, je crois dans la direction de Vassens ou Autrêches, ceux de Châté tirent par moment une vingtaine de coups à la minute, le soir tout est calme, on ne voit pas d'incendie. On nous dit ici à Ambleny que la poste va remarcher dans un huitaine de jours, nous nous ennuyons beaucoup, pas de nouvelles de Gaston. Marie Charpentier, nous l'avons vue à Paris, est venue nous donner des nouvelles d'Henri Lemoine, il était en bonne santé. Comme elle va retourner à Paris, elle nous promet d'en demander de Gaston et de nous les faire parvenir, enfin espérons et prions. Les blessés dans l'église d'Ambleny ne sont plus nombreux, il n'y en a plus que sept. A huit heures du soir la fusillade se fait entendre dans la direction de Nouvron et Tartiers, suivie d'une autre plus à gauche, c'était une attaque d'infanterie. Le canon se met à gronder cela dure à peu près une demi-heure et finit par un petit incendie. J'apprends que la ferme de M. Boisseau à Pernant est brûlée d'hier et que trois meules à M. Etienne ont été également brûlées, que plusieurs maisons dans Pernant ont été atteintes par les obus.

Dimanche 20 septembre. Grande bataille de Fontenoy¹⁷

Nous sommes réveillés à quatre heures du matin par une fusillade et une canonnade épouvantables au-dessus de Port. On voit aussi les obus éclater au-dessus de Vic. Il en vient une quantité sur la batterie de Montaigu. J'ai déjà écrit dans ces mémoires « jour terrible », mais je crois qu'aujourd'hui fut encore plus terrible en qualité de mitraille, cela n'a pas arrêté jusqu'au soir autant le fusil que le canon. A Montaigu, il y eut au moins cinquante tués ou blessés et quinze chevaux. Les soldats étaient au pied de la butte de Montaigu et dans le fond de Dardely. Ils étaient bien à l'abri, mais il paraît que leur situation était dénoncée à l'ennemi par un ouvrier électricien qui

17. L'ouvrage d'Emile Clermont, « Le passage de l'Aisne » décrit en détail cette journée ainsi que les précédentes.

demeurait dans le moulin de Pontarcher, il a été arrêté ce matin et mis en prison pour 5 ans. Quant à Bondoux de Fontenoy, il recevait des Allemands chez lui, il y en avait deux quand une patrouille française est arrivée et a tiré dessus. Bondoux a été tué et enterré dans son jardin et sa femme a été blessée, cela par des dragons qui logeaient à Ambleny. Le soir on nous dit aussi que M. et Mme Becet ont été emmenés par la gendarmerie on ne sait pas pourquoi. On nous dit aussi que le plan des carrières de Tartiers où sont logés les Allemands leur aurait été fourni par M. (nom barré illisible) et qu'il aurait été fusillé. Moi je n'y crois pas car à Tartiers les carrières ne sont pas profondes et alors il n'y a pas de plan. Dans l'après-midi il est arrivé trois obus sur Ambleny, mais je crois qu'ils n'ont pas fait de dégâts car on n'en entend pas parler. Il arrive toujours quelques blessés à l'église. Le soir il arrive de Villers-Cotterêts du renfort de troupes, ce n'est que le soir que la fusillade s'arrête elle a marché sans une minute d'arrêt depuis le matin, le canon s'arrête aussi. On nous dit qu'il faut ouvrir les fenêtres car on va faire marcher les gros canons pour déloger les Allemands, mais il n'en fut rien.

Lundi 21 septembre.

La nuit s'est passée à peu près calme, passage de troupes toute la nuit, quelques coups de fusil à Fontenoy. Il n'y a pas eu d'incendie le soir comme d'habitude, le matin le canon de Châté tonne un peu, mais je crois que les Allemands n'y répondent pas, du moins à l'heure actuelle. J'ai parlé trop tôt, à 7 heures, c'est une véritable pluie d'obus sur Montaigu et Châté, très fort jusqu'à midi. L'après-midi le canon tonne encore mais moins fort. On me dit qu'un obus est venu tomber à La Plaine auprès de la maison de Lamotte. C'est au bruit du canon que je fais une porte de cave qui sera la cagna plus tard. On n'a pas de nouvelle de M. et Mme Becet. Le soir incendie sur Fontenoy d'une ou deux meules, la nuit un incendie sur Pommiers.

Mardi 22 septembre.

Il y a eu un peu de fusillade toute la nuit à Fontenoy. Le matin le canon recommence avec le jour, toujours un grand passage de troupes toute la nuit, aller et venir, c'est le ravitaillement. Il y a de l'artillerie à Châté, Tarte, Hygnières et à Maubrun, tous ont tiré. D'après les rapports, la bataille de Fontenoy de dimanche a été une forte bataille. L'infanterie a tiré pendant huit heures sans arrêt, il paraît qu'il y a beaucoup de morts des deux côtés, surtout du côté allemand. Ils voulaient revenir passer la rivière, ils s'avancèrent en lignes serrées par quatre. Une batterie d'artillerie postée en haut de la côte de rivière les fauchait, il n'en serait pas resté, mais cette batterie dans l'après-midi a dû abandonner ses pièces pendant une heure et les a reprises

après. Les canons de dessus Maubrun sont les derniers canons fabriqués par le Creusot, c'est un nouveau modèle du 105. Ils tirent vite, ils doivent faire du mal aux Allemands. A une heure de l'après-midi, voyant que les obus ne tombaient pas trop sur Ambleny je décide d'aller cueillir des haricots à Pijonville. Il y avait à peine vingt minutes que j'y étais, qu'un obus arrive à La Plaine. Je reviens bien vite, quelques instants après j'apprends que Marthe Vaillant a été blessée, étant dans sa maison, au bras droit par un shrapnell¹⁸. Il n'est tombé que cet obus là sur Ambleny, quoiqu'il en soit tombé beaucoup sur Montaigu et Châté. On dit que les Allemands bombardent Soissons. On dit aussi que la Cathédrale de Reims est brûlée et démolie. Les Allemands viennent entièrement sauvages. Je crains pour Ambleny avant qu'ils ne quittent Fontenoy, pourtant nous en avons grand faim pour avoir des nouvelles de Gaston. C'est toujours cela qui nous inquiète le plus, le soir tout est calme, à part un petit incendie dans la direction de Morsain.

Mardi 23 septembre.

Toute la nuit il y a eu des escarmouches entre infanteries. Le matin quelques coups de canon sont tirés de Maubrun, mais il fait un tel brouillard que cela ne continue pas. Le brouillard se dissipe vers dix heures, aussitôt le canon tonne tout le long de la ligne de Vic à Fontenoy, surtout sur Pommiers. On dit que deux compagnies d'Allemands ont traversé le pont de Pommiers, c'est sans doute pour cela que le canon a tant tiré de ce côté. M. et Mme Becet sont revenus. A midi le canon tonne encore beaucoup sur Fontenoy, on croirait qu'ils tirent encore de Maubrun et de Montaigu. Après-midi, j'ai essayé d'aller cueillir des pommes au Soulier, mais le canon se met à tirer avec violence sur Montaigu, j'ai eu peur de la riposte et je suis revenu. Alors j'ai cueilli des poires dans le jardin, le canon de Maubrun tonnait mais les Allemands ne répondaient pas.

18. Le shrapnell était un obus contenant des balles. Par extension, on appelait aussi shrapnells les balles et éclats envoyés par ces obus.

24 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 1914.

A partir du 24 septembre, le front se stabilise, l'artillerie continuant de tonner régulièrement, de part et d'autre de l'Aisne. Ambleny, situé sur l'arrière immédiat du front, est engorgé de troupes qui se rendent au feu ou qui en reviennent, la rotation des unités d'infanterie prenant un tour rapide à cause des pertes considérables qu'Onézime Hénin note avec précision. La cohabitation entre civils et militaires est parfois difficile. Les premiers, qui, comme notre chroniqueur, sont restés sur place malgré les dangers, s'accrochent à leurs biens comme à autant de points de repère dans une vie durement remplie, comme à autant de garanties contre l'adversité et la vieillesse. C'est dire avec quelle hostilité ils voient leurs biens pillés. Les soldats qui ont vu la mort de près considèrent la vie matérielle avec détachement : la violence qui nourrit leur quotidien n'établit pas de frontière entre la bataille et le pillage, et puis s'ils acceptent de donner leur vie, les autres peuvent donner leur vache ou leur cochon. Un combattant écrivait en 1914 : « à nul ne venait la pensée du malheur terrible de ces gens dont on pillait la demeure. Nous n'étions pas méchants cependant, mais notre vie violente nous obligeait à profiter largement des aubaines qui se présentaient¹⁹. »

Cet emmêlement des civils et des militaires à l'arrière des lignes donnait forcément lieu à des indiscretions, à des fuites, rarement à un espionnage organisé. L'imagination avivée par la présence d'un ennemi si proche, l'impossibilité de circonscrire le danger et de se prémunir contre les tirs ennemis alimentaient la suspicion envers les civils²⁰. Dans une région, comme le Soissonnais où les colombiers festonnaient la campagne, le moindre pigeon volant vers les lignes apparaissait comme l'indice d'une trahison. En réalité, comme le constate Onézime Hénin avec son esprit critique et son bon sens, l'espionnage se réduisait à peu de chose : certains motivés par la peur ou par l'attrait d'un misérable gain, ou encore par des amours passagères pouvaient se laisser aller²¹. Les cours martiales ne badinaient pas, c'était l'exécution immédiate.

La guerre-habitude s'installe avec son cortège de morts et de destructions, Onézime Hénin la vit au quotidien, travaillant au milieu des bombardements avec un courage tranquille. On ne note chez lui, à l'opposé des journalistes de la grande presse, nul triomphalisme, aucun

19. « L'agonie du mont Renaud », G. Gaudy, Plon.

20. « Les croix de bois », R. Dorgelès, Plon.

21. « Soissons et ses environs pendant la guerre de 1914-18 », R. Attal, C.D.D.P, Laon.

clinquant patriotique, au contraire, il prévoit déjà à l'automne 1914, bien avant les augures militaires, que la guerre sera longue et meurtrière. Au détour, une remarque d'homme du peuple, habitué à économiser : un obus coûte 95 francs ! et Dieu sait l'usage immodéré qu'on en faisait !

La piété d'Onézime Hénin est confortée par la remontée de la pratique religieuse suscitée par le voisinage constant avec la mort violente. Les nombreux prêtres-soldats qu'il rencontre, contribueront par leur partage des misères du troupier à faire régresser l'anticléricalisme assez répandu avant la guerre.

Les refus d'obéissance, les mutilations volontaires que nous confie à mi-voix notre chroniqueur et qui sont toutes recoupées par l'histoire officielle²² devaient-être assez nombreuses pendant les débuts de la guerre mais relativement moins connues que les mutineries de 1917. Les causes ? les grandes moissons rouges de l'été 1914, l'artillerie allemande, fauchant à grands pans, les fantassins français en pantalon d'opérette. En Alsace, les pertes furent telles qu'elles provoquèrent la débandade des 15^e et 16^e corps composés de Méridionaux, d'où un préjugé tenace à leur encontre que reprend, semble-t-il, discrètement Onézime Hénin.

En réalité, les refus de combattre et les mutilations volontaires que rapporte Onézime Hénin touche la 63^e D.I composée de régiments d'Auvergne. Ainsi le Conseil de Guerre siégeant à Ambleny le 10 octobre 1914, condamnait deux territoriaux du 238^e R.I appartenant à la 63^e D.I « à la peine de mort pour avoir déserté leur poste devant l'ennemi ». Quatre jours après, la sentence était exécutée et Onézime Hénin, discret comme à son habitude dans l'expression de ses sentiments, en souligne cependant l'horreur. L'un des deux soldats exécutés, un caporal de 24 ans, était ouvrier caoutchoutier à Clermont Ferrand, un bastion du syndicalisme. Faut-il voir en lui, un type de révolté nourri de pacifisme ? Cette hantise de la propagande socialiste opposée à la guerre ne cessera d'alimenter la suspicion de l'Etat-Major.

Le soldat français de 1914 n'était dans l'ensemble ni un mercenaire ni un soudard. Levé pour une cause nationale, il restait sous l'uniforme, un homme raisonnable et critique, dans le droit fil de la tradition française. Ces grandes marées de morts stériles de l'automne 14, provoquèrent en lui, un refus horrifié de l'absurde, un refus instinctif. « Les

22. « La Grande Guerre », P. Miquel, Fayard, 1983.

abandons de postes en présence de l'ennemi», accusation terrible qui entraînait une comparution devant le Conseil de Guerre, furent relativement fréquentes dans le VII^e corps d'armée, commandé par le général De Villaret qui occupait le front de Autrêches à Osly-Courtil. Pour les seules séances du Conseil de Guerre des 21, 23, 24 septembre de la 14^e division d'infanterie, 39 militaires étaient poursuivis pour «abandon de poste ou mutilation volontaire». La mansuétude de ces conseils, composés de combattants éprouvés par le feu et qui jugent des camarades de combat malheureux est frappante : 21 prévenus, plus de la moitié donc sont acquittés, 8 autres écopent de peines symboliques, 8 autres enfin sont renvoyés après que le Conseil de Guerre se soit déclaré incompétent. Seuls 2 soldats sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Les Conseils de Guerre de la 63^e division qui combat près d'Ambleny ne sont guère plus répressifs.

Le haut commandement et en particulier, le général De Villaret, commandant le VII^e Corps donnèrent alors aux Conseils de Guerre des consignes de fermeté draconienne : par une justice expéditive – les exécutions devaient être effectuées dans les 24 heures succédant à la condamnation – par des exemples parfois, on devait enrayer la crise qui affectait certaines unités. Cette justice fut parfois entachée de crimes. Ainsi le 27 novembre 1914, le 298^e d'infanterie tenait des positions en avant du village de Vingré. En première ligne, à quelques mètres des tranchées allemandes, des sentinelles veillent. Soudain comme la nuit tombe, des cris retentissent «voilà les Boches». Les hommes se replient sur l'ordre de leur lieutenant, puis, le moment de panique passé, rejoignent leur tranchée. C'est tout. Le 3 décembre, la Cour Martiale jugeait 20 prévenus «pour abandon de poste en présence de l'ennemi». Le lieutenant ayant été disculpé, six d'entre eux, étaient condamnés à mort et passés par les armes, le 5. Ils entrèrent dans l'Histoire sous le nom «des fusillés de Vingré». Aujourd'hui une inscription dans le village rappelle leur martyre. Le 6 février 1915, le soldat Bersot, cantonnait à Fontenoy, avec le 60^e d'infanterie après avoir participé à la bataille de Crouy. Il tremble de froid dans son pantalon blanc de coutil, troué comme un fromage de gruyère. Depuis des semaines il réclame en vain un pantalon en bon état. Le 12 février, on accède enfin à sa demande, mais le pantalon qu'on lui donne vient d'être prélevé sur un mort et il est souillé de sang et de boue. Bersot le refuse. Son chef le menace de «refus d'obéissance en présence de l'ennemi». Il croit à une plaisanterie. Traduit devant une Cour Martiale, il est condamné à mort le 13 février et exécuté le lendemain, pour l'exem-

ple. Enfin, Leymarie du 305° R.I que connaît fort bien Onézime Hénin, est accusé de mutilation volontaire alors qu'il fut blessé à la main droite par une balle ennemie. Le médecin-major qui l'examine décide du contraire. Condamné à mort le 12 novembre, il est exécuté le lendemain.

7° Corps d'Armée

 Etat-Major
 1er Bureau

 N° : 2070/4 -

*Suicide
 Contre
 le
 7° Corps*
249

Au Q.G., le 15 février 1915

SOUS-INTENDANCE
 du TROUPEAU de P'TAIL
 du Corps d'Armée
23a
 Entrecote
 N°

NOTE DE SERVICE

Justice Militaire -

Quelques rares soldats indignes ont tenté de se suicider, soit pour se soustraire au châtement légal, qu'ils méritaient, soit pour tout autre motif.

Les uns sont morts, victimes de leur lâcheté ;

Les autres se sont seulement blessés. Quand ils seront guéris, ces derniers, véritables mutilés volontaires, seront l'objet d'une instruction devant le Conseil de Guerre, soit pour refus d'obéissance, soit pour abandon de poste, soit pour l'ensemble de ces deux crimes.

Le Général de Villaret Commandant le 7° C.A.
 Signé : de Villaret.

7° Corps d'Armée .

 Direction de l'Intendance .

Notifié aux Sous-Intendants Militaires du
 7° Corps d'Armée .

N° : 1535

Au Q.G. du 7° Corps, le 19 février 1915
 Intendant Militaire Directeur :



COLLET

6 - Si l'on en croit ce document, les suicides ont été suffisamment nombreux pour devoir faire l'objet d'une note de service, signée du général De Villaret, adressée à toutes les unités du 7° C.A. Selon cette instruction, le suicide manqué devait être considéré comme une mutilation volontaire et entraîner la comparution devant le conseil de guerre. Aucune faiblesse n'était donc permis à ces soldats qui, mobilisés depuis peu, devaient accepter sans faiblir le sacrifice inutile et journalier de nombreuses vies humaines.

Tous ces soldats furent réhabilités après la guerre à la suite de campagnes de la Ligue des Droits de l'Homme.

Si l'on prend en compte les soldats passés par les armes dans la VI^e Armée dont fait partie le VII^e Corps qui nous intéresse, on constate que de septembre 14 à février 15, leur nombre est relativement restreint 25, sur des centaines de milliers de combattants (fig. 7). Cependant près d'un tiers des soldats exécutés²³ et dont nous avons étudié les cas, a été réhabilité, ce qui laisserait supposer une justice parfois expéditive. Enfin, près d'un tiers encore des fusillés appartenait à des régiments de tirailleurs musulmans, dont on connaît la rigidité de l'encadrement et qui semblent proportionnellement, sureprésentés.

La vie des civils à Ambleny reste difficile car le village est régulièrement bombardé, les Allemands cherchant à atteindre les batteries françaises disséminées sur le terroir. La vie administrative reprend, le préfet Leullier, arrivé de Soissons le 14 novembre, procède à des distributions de sucre et de charbon, et fait enfin régler les allocations dues aux parents des soldats mobilisés. Le maire de Cœuvres²⁴ nous apprend que l'armée verse en outre de grasses indemnités aux civils pour le cantonnement des troupes en particulier. Les gens du peuple habituellement pliés sous la dure loi de la nécessité respirent un peu, disposent de numéraire, bénéficient également de vêtements et de vivres, comme ceux distribués par Guillaume Hanoteaux dans la région, en novembre à l'entrée de l'hiver. Malgré la dureté des temps, leur situation, est infiniment plus enviable, que celle des malheureux habitants de la rive droite de l'Aisne, affamés et asservis sous la tutelle allemande²⁵.

Onézime Hénin tout occupé par ses différentes missions n'oublie pas qu'il est commerçant : la clientèle potentielle est énorme et malgré les risques, Marie, sa femme, ombre muette mais semble-t-il très active se rend régulièrement à Villers-Cotterêts pour se ravitailler. Onézime Hénin vend surtout du vin, « le pinard », compagnon du poilu, qui imbibe pratiquement toute l'armée devenant progressivement une habitude alimentaire et un soutien psychologique²⁶. Enfin, avant de

23. « Service Historique de L'Armée de terre », 19N991.

24. « Page d'histoire locale », Berthier de Sauvigny, Soissons, 1934.

25. « Un goût de pierre à fusil », B. Quillet, Presse de la Renaissance, 1980.

26. De nombreux habitants du village trouvèrent dans la vente du vin une source de revenu non négligeable. Ils allaient à Villers-Cotterêts acheter un gros tonneau de 200 l qu'ils payaient 12 sous le litre et qu'ils revendaient 13 sous en une seule journée. Cela leur rapportait 5 frs alors que le salaire d'un ouvrier était de 3,50 frs par jour.

6^e Armée
 Etat-Major
 1^{er} Bureau
 18399

Liste des militaires de la 6^e Armée condamnés
 à mort et exécutés depuis le début de la guerre
 pour abandon de poste et fautes graves contre
 la discipline.

Noms	Grades	Régiment	Motif de la condamnation
Abbadie, Edouard	soldat	246 ^e d'Inf ^{ie}	abandon de poste en présence de l'ennemi et vol.
Brosse, Alphonse	sergent	238 ^e d'Inf ^{ie}	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Boursault, Jean	soldat		
Floch, Henri, Paul	caporal		
Petelet, Claude	soldat		
Gay, Pierre	1 ^{er}	298 ^e d'Inf ^{ie}	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Guinaud, Jean	1 ^{er}		
Blanchard, Jean	1 ^{er}		
Durantet, François	1 ^{er}		
Leymarie, Sinaud	soldat	305 ^e d'Inf ^{ie}	abandon de poste en présence de l'ennemi par suite de mutilation volontaire.
Grataloux, Jean	1 ^{er}	238 ^e d'Inf ^{ie}	
Suiraud, Emile-Suis	1 ^{er}	42 ^e d'Inf ^{ie}	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Jolbert, Henri, Joseph	1 ^{er}		
Lehipaux, Jules	1 ^{er}	42 ^e - 1 ^{er}	voies de fait envers un supérieur à l'occasion du service.
Bersot, Lucien	1 ^{er}	60 ^e - 1 ^{er}	refus d'obéissance en présence de l'ennemi.
Ben Said, Haoussim	1 ^{er}	2 ^e Escadrons	abandon de poste en présence de l'ennemi par mutilation volontaire
Eakar Abd Kadj	1 ^{er}	1 ^{er} - 1 ^{er}	
Eladef Mohamed	1 ^{er}	1 ^{er} R ^e mixte de 2 ^e et 1 ^{er}	
Kinane Daoudji Mohamed	1 ^{er}	2 ^e Escadrons	abandon de poste en présence de l'ennemi
Berrafia Bey Abd El Kader	1 ^{er}	1 ^{er}	
Amar Ben Zineb	1 ^{er}	1 ^{er}	
Bellal Mohamed	1 ^{er}	1 ^{er}	
Reille	1 ^{er}	98 ^e Inf ^{ie}	abandon de poste devant l'ennemi (sous le feu)
Colonna-Bozzi	sergent	1 ^{er} B ^{ataillon} du 7 ^e Escadron	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Trigent, Fernand	soldat	318 ^e d'Inf ^{ie}	

7 - Liste des condamnés à mort de la VI^e armée. Ce document couvre la période septembre 1914 à février 1915. On retrouve dans cette liste les condamnés à mort réhabilités après la guerre: les fusillés de Vingré (298^e R.I., abandon de poste), Leymarie (305^e R.I., mutilation), Bersot (60^e R.I., affaire du pantalon). Sur 25 condamnations 15 concernent le secteur de Fontenoy.

clure cette année 1914 si fertile en événements dramatiques, un trait psychologique qui éclaire l'homme Hénin : cloué à son comptoir, il déplore, le 17 novembre, de n'avoir pu fureter dans le village, à l'écoute des autres, curieux de tout, critique et peintre tout à la fois.

Si Noël n'interrompt pas les fusillades et bombardements quotidiens, Onézime Hénin note cependant que, à cette occasion « Les Allemands chantent et font de la musique à Osly », alors qu'à Ambleny une messe de jour est célébrée. Le pape Benoît XV, bouleversé par ces sombres tueries qui dressaient par millions, des chrétiens contre d'autres chrétiens, essaya d'imposer une trêve pour Noël, puis en décembre 1915 une négociation. En vain, les Eglises nationales n'étant pas les dernières à considérer la lutte de leur pays comme une cause sacrée ayant reçu la caution de Dieu.

Ces chants, nés d'une foi commune, qu'on entend de l'autre côté de l'eau donnèrent lieu à des scènes de fraternisations sur le front de l'Aisne, avec parfois échange de boissons, de cigarettes... Mais ce sont surtout les souffrances et les sacrifices endurés de la même manière de part et d'autre des tranchées qui provoquèrent des trêves tacites et des échanges humains. Ces faits consignés dans de nombreux carnets de route de soldats anglais et allemands sont plus rarement évoqués par les Français, conscients que les Allemands occupaient une partie du sol national²⁷.

L'Evêque de Soissons, resté dans la ville épiscopale malgré les bombardements les évoque lui, pour les condamner au nom d'un patriotisme sourcilleux qui tranche avec les exhortations conciliatrices du Souverain Pontife : « Il se trouve dans certains de nos régiments de réserve écrivait Mgr Péchenard, à la veille de Noël, des gens peu doués d'esprit patriotique qui fraternisent avec l'ennemi. Ils boivent, ils jouent avec les soldats des tranchées voisines. Ils n'en font pas mystère, tout le monde le sait en ville²⁸. »

Jeudi 24 septembre.

A minuit arrive un régiment d'infanterie, le 18^e pour se loger à Ambleny. Ils tapent chez nous, on couche deux chefs et trois ordonnances, mais pendant ce temps des autres vont fracturer notre autre maison. Ils y font toutes les malédictions possibles, jusqu'à faire leurs ordures dans la maison. Ils partent

27. « Le Feu », H. Barbusse, Flammarion. *La Grande Guerre, Les Croix de Bois*. Ouv. cité.

28. « Le martyr de Soissons », Mgr Pechenard, Gabriel Beauchêne, 1918.

le matin à Maubrun, ils reviennent le soir à Ambleny, mais pas dans notre quartier. Les grosses pièces de Maubrun tirent beaucoup. On nous dit qu'ils font du mal aux Allemands. Nous avons un cuisinier pour quatre chefs à la maison, ils viennent manger mais ne couchent pas. Marie va coucher à l'autre maison avec Mme François. Comme dégâts, les Français ont brisé les deux portes des caves que je venais de réparer, ils ont pris les fruits que je venais de cueillir, ils ont mis toute la maison au pillage, mais je crois que l'orgue a encore été épargné cette fois, ainsi que la bannière de la musique²⁹, mais celle de la mutuelle a été retournée. Enfin espérons que cela va bientôt finir.

Vendredi 25 septembre.

Le canon tonne toute la nuit, mais pas de chez nous. Le canon de Maubrun tire le matin celui de Châté n'a commencé qu'à onze heures mais pas beaucoup, cela n'empêche pas qu'ils reçoivent une belle pluie d'obus. Les ouvriers d'Ambleny, requis pour enterrer les chevaux sont obligés de revenir. Il y a eu une trentaine de chevaux tués, il faut les enterrer. Le canon de Maubrun recommence. On dit qu'il y a beaucoup de canons à Maubrun. On dit aussi qu'il va y avoir une forte attaque sur toute la ligne, la bataille serait de Compiègne à Soissons le long de la rivière. Les troupes d'Ambleny ont pour mission d'empêcher de repasser la rivière. C'est pourquoi on fortifie la côte de Maubrun et Châté. On dit aussi que les pièces de 115 vont lancer des obus Turpin dans l'entrée des carrières où sont les Allemands pour les asphyxier tous, mais cela est-il vrai ? moi je n'y crois pas, les obus Turpin n'ont peut être jamais existé³⁰, pas plus que les Allemands dans les carrières. On fait des tranchées sur la butte à l'Auche Adam, à voir cela, on s'attend à une surprise des Allemands. On dit qu'une forte patrouille de uhlans a essayé de passer le pont de Port cette nuit. Le canon les a balayés. C'est pourquoi, le canon a tonné toute la nuit, il paraît que pas un seul n'est retourné à son camp. On les dit fort nombreux. Le soir Marie va encore coucher à l'autre maison avec Mme François. Je reste seul au magasin, je vais faire par la pensée, ma prière pour Gaston à toutes les croix d'Ambleny et je vais coucher.

29. Les biens les plus précieux de l'auteur étaient cet ancien orgue de l'église d'Ambleny, racheté par ses parents en 1884, et la bannière de la fanfare dont il était le porteur.

30. On appelait obus Turpin les obus chargés en mélinite selon le procédé préconisé par Eugène Turpin en 1885.



8 – En haut : Pour traverser la rivière à Port-Fontenoy on a remplacé le pont détruit par les Allemands par un pont de bateaux, construit par le génie, qu'il n'est pas aisé de franchir. C'est sur cet ouvrage que la 63^e division traversera l'Aisne le 11 septembre. Plus tard une passerelle sur pilotis prendra sa place. En bas : A Vic-sur-Aisne on passe la rivière sur un pont plus solide, construit à l'aide de péniches.

Samedi 26 septembre.

Après une nuit assez calme, le bombardement reprend avec le jour, mais pas bien fort avant dix heures, quelques obus arrivent encore à Montaigu, mais sur Maubrun un peu. Le matin nous allons avec Armand faire une fosse à St Bandry pour Mme Levêque de la Bargaigue, personne ne veut lui faire de cercueil, il est convenu avec Armand que nous l'irons chercher avec l'intention de la mettre sur deux planches sur brancard, mais quand nous arrivons à 1 heure à St Bandry, les soldats lui avaient fait un cercueil. Nous la plaçons dedans on l'enterre ensuite sans entrer à l'église quoique Monsieur le Curé est venu conduire le corps. De retour à Ambleny, Clovis nous amène Manfonsine³¹. Il y a en ce moment quatre régiments d'infanterie à Ambleny, c'est noir de soldats par toute la côte Rollet, c'est garni de chevaux d'artillerie et de soldats. Le soir à 7 heures 30 une fusillade commence en haut de Fontenoy jusqu'au bout de Rivière. Bientôt le canon tonne avec force et chose qui n'est pas encore arrivée la nuit, le canon de Maubrun et de Montaigu se mettent de la partie, c'est épouvantable, cela a duré une heure environ. Au moment où j'écris il est 9 heures quelques coups tonnent encore. Marie est encore couchée à notre autre maison avec Mme François et moi je vais me coucher dans la chambre au côté de Manfonsine, après avoir fait ma prière pour Gaston.

Dimanche 27 septembre.

Après la fusillade d'hier au soir, la nuit fut assez calme pour nous, c'est à dire pour Fontenoy il n'en fut pas de même pour Vauxrot, il y eut aussi une forte attaque pendant la nuit. Au matin, le canon tonne un peu, plus loin, très peu sur Maubrun. A 8 heures 30 il y eut la messe, il y avait 3 semaines que je n'y étais pas allé, mais celle-là je ne l'oublierai jamais. Plus d'un mille de soldats étaient dans l'église et des blessés couchés sur la paille de tous côtés. Avant la messe, Monsieur le Curé adresse quelques bonnes paroles aux soldats et commence par prier pour eux, ensuite a lieu la messe. L'harmonium est tenu par un véritable organiste de Dijon, je crois. Il y a beaucoup de curés-soldats. On chante un cantique, à l'évangile un curé soldat prêche, c'est touchant. Ensuite on chante le Credo. A l'élévation on prie. Ce n'est pas moi qui chante, je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant à Gaston. Oh s'il voyait son église comme elle est, il en serait glorieux. Je n'oublierai pas le chant de l'O Saluterie après l'Elévation, chanté par tout le monde, cela me rappelle le chant dans notre église d'avant 1870 où tout le

31. Surnom donné à la mère d'Onézime : Alphonsine Mora.

monde chantait ensemble. A la communion l'organiste joue un morceau de musique mais là, c'est de la musique d'orgue. Ajoutez à cela le bruit du canon qui n'arrête pas. Pour finir on chante encore un cantique, Ave Maria. Après la messe, un prêtre-soldat récite un De Profundis pour les soldats morts au champ d'honneur. Pendant toute cette cérémonie, je pensais à Gaston plus que je ne prie pour lui, je le voyais revenir car j'ai le ferme espoir de le revoir. Je me disais en moi-même que certainement Gaston avait dû prier aussi de son côté et que peut-être avait-il fait le vœu, que s'il revenait vivant de la guerre, il se ferait peut-être prêtre. Enfin attendons et espérons...

A partir de cette ligne, le texte, intégral jusqu'ici, comportera seulement des extraits essentiels, les événements se répétant journellement : canonnades partant de Maubrun, Châté, etc.... auxquelles répondent les pièces ennemies installées de l'autre côté de l'Aisne.

Lundi 28 septembre.

Il y a eu une attaque d'infanterie sur Fontenoy à trois heures du matin qui n'a pas duré longtemps. A trois heures et demie toute l'infanterie d'Ambleny partait, au matin il en restait très peu. Il y a toujours des dragons à La Plaine et de l'artillerie beaucoup au Soulier, à Montaigu, et beaucoup à Maubrun. Journée très calme.

Mardi 29 septembre.

Passage d'un aéro allemand à dix heures du matin. L'infanterie lui tira plus de cinq cents coups de fusil tant à Ambleny qu'à Fontenoy, mais sans l'empêcher de continuer son chemin. Il en fut de même d'un autre qui passa à trois heures de l'après-midi quittant Fontenoy, mais là je crois que c'était un Français, on a beaucoup tiré sur lui à Fontenoy mais pas du tout à Ambleny, il n'a pas été atteint. Soir calme. Quand Marie voulut aller coucher à l'autre maison une sentinelle placée au moulin l'en empêcha et elle dut revenir. Que c'est long de rester toujours sans nouvelles de Gaston, où est-il ? qu'est-il devenu ? cela ne nous quitte pas un instant de la journée. Il commence à faire froid, nous nous demandons s'il a pu trouver quelque chose pour se vêtir.

Mercredi 30 septembre.

Nous sommes réveillés le matin par de l'infanterie qui arrive à Ambleny venant du côté du Soulier. Il est défendu aux troupes d'Ambleny de faire déloger les Allemands de dessus la montagne à Fontenoy, il faut simplement les empêcher de repasser la rivière.



9 – De septembre à décembre 1914 les pertes furent énormes. Faute d'organisation, les corps attendaient parfois plusieurs semaines avant d'être mis en terre.



10 – Les chevaux payèrent eux aussi un lourd tribut. Ici l'explosion d'un obus a projeté un cheval dans un arbre.

Jeudi 1^{er} octobre. St Rémi patron de Fontenoy.

Journée assez calme pour Ambleny, le canon a tonné toute la journée du côté d'Attichy ou Quennevières³² en allant sur Compiègne. Sur la fin de la journée la fusillade commença sur Fontenoy et Rivière, le canon se mit de la partie. Ceux de Châté et de Maubrun, mais pas longtemps, à sept heures ils ne tiraient plus mais les Allemands tiraient toujours en allant sur Rivière. Aujourd'hui le ballon captif qui est attaché dans les bois du Moulin Grand Père à St Bandry est resté longtemps en l'air. On dit qu'il fait de la télégraphie sans fil. Il est là depuis deux jours, il y a eu aussi des cerfs-volants avant-hier.

Vendredi 2 octobre.

Journée assez calme pour Ambleny, canon au loin. Le soir le canon de Châté tonne, et on croirait qu'il y a sur la grand route, des pièces de 95 qui ont tiré une dizaine de coups. On dit que les Allemands déménagent des obusiers et on pense qu'ils vont s'en aller, de peur d'être occupés par le nord. Hier le citoyen Drouillot, électricien, à Pontarcher a été condamné à 5 ans de prison, il renseignait les Allemands. J'ai fait du cidre. Marie va probablement aller à Paris lundi, pour avoir des nouvelles de Gaston et lui envoyer du linge et de l'argent. Ce matin à 5 heures, elle dit l'avoir entendu qui l'appelait, elle s'est levée et a ouvert la fenêtre, bien entendu il n'y avait personne. Quand le reverrons-nous ?

Samedi 3 octobre.

Hier à huit heures du soir une fusillade semblant être du bout de Fontenoy dura environ une demi-heure pour recommencer fortement à quatre heures du matin. Toujours beaucoup de chevaux à l'abreuvoir en face notre maison. Il y en a bien cinq cents chaque fois. Toute la matinée rien de nouveau à Ambleny quand juste à deux heures de l'après-midi le canon se mit à tonner sur Fontenoy, ce sont les Allemands placés du côté de Cuffies qui tirent sur les tranchées de Fontenoy en face Nouvron. Les canons de Maubrun tirent aussi sans arrêt jusqu'à 6 heures du soir, c'est à dire jusqu'à la nuit. Ceux de Fontenoy continuèrent encore au moins une heure et tout rentra dans le calme. On entendait la fusillade du côté de Morsain, qu'on aurait dit que les Allemands avaient reculé mais nous n'en savons rien. Pendant ce temps le matin je répare les serrures des caves et l'après-midi je cueille des poires au bruit du canon. Cela est vraiment drôle, on entend les obus siffler au-dessus

32. Ferme située entre Tracy-Le-Mont et Nampcel.

du clocher, c'est les nôtres allant sur Fontenoy. Je crois que les Allemands n'ont pas répondu sur Maubrun, ceux de Châté n'ont pas tiré.

Dimanche 4 octobre.

Un peu de canon, beaucoup dans la direction de Chauny toute la journée, messe basse à 9 heures, bien moins de monde dans l'église car il n'y a plus autant de soldats, c'étaient presque tous des dragons, environ 200. C'est toujours le même organiste qui est à l'orgue. Le reste de la journée je fais du petit cidre, et je cueille des poires et des pommes. Le soir je vais coucher à l'autre maison car il faut que Marie soit matinale.

Lundi 5 octobre.

A six heures du matin, je vais conduire Marie chez Mme Chevallier pour prendre la voiture et aller à Villers et Paris afin d'avoir des nouvelles de Gaston. A 10 heures du matin, deux officiers viennent pour voir le logement, ils me disent qu'on va me donner la cuisine des officiers. C'est de l'artillerie lourde, le 5^e régiment. On me dit que depuis trois jours on renforce encore l'artillerie de Maubrun en grosses pièces, il en est de même sur Châté, ce sont des 95. On nous dit que pour faire déloger les Allemands de Pommiers et d'Osly on doit bombarder ces deux pays, c'est malheureux pour eux. Quelques tirs de Maubrun et Montaigu, on entend siffler les obus mais on n'y fait plus attention.

Mardi 6 octobre.

A trois heures de l'après-midi, Monsieur le Curé arrive chez nous me disant: «j'ai des nouvelles de Gaston». Il me déplie un journal qui m'annonce que Gaston est blessé et demande de nos nouvelles. Mon premier ouvrage est de remercier Dieu d'avoir exaucé mes prières. A cinq heures du soir Marie arrive de Paris, elle me confirme la nouvelle et rapporte deux lettres de lui qu'il a écrites à sa tante de Paris. Il est à l'hôpital de Narbonne, il avait été blessé à la main et au côté, le six septembre. Ma première idée était d'aller le voir, mais c'est si loin. Ce n'est pas le moment car les Allemands ne sont pas encore loin et ils pourraient revenir d'un jour à l'autre.

Mercredi 7 octobre.

Je vais voir Déhus à Maubrun. En passant à gauche de la croix Têtefort, je vois là une batterie de canons, il y a également une batterie derrière la maison de Pierre Manche. Je vois la tombe d'un artilleur au-dessus de la maison Moutailler.

Jeudi 8 octobre.

La nuit à onze heures du soir on est venu réveiller le major qui couchait à la maison, lui disant que l'artillerie partait pour passer l'Aisne à Fontenoy. En effet, à minuit, elle partait et passait l'Aisne, c'était des 95, il en resta la moitié à Châté. Le major resta coucher chez nous. L'après-midi, il y eut une forte attaque par les Français à deux heures qui dura jusqu'au soir, les canons de Maubrun et de Châté tirèrent beaucoup d'obus. Moi j'étais allé arracher un pommier derrière la tour, j'ai monté sur un petit sommet à cinquante mètres au-dessus de notre terre, là j'ai vu la canonnade sur tout le front de l'Aisne, mais quand les obus allemands arrivèrent jusqu'en Normandy je suis revenu à la maison et me suis mis à cueillir des poires et des haricots au bruit du canon qui n'arrêta pas jusqu'à la tombée de la nuit. Le soir une fusillade s'engagea en haut de Fontenoy mais dura à peine un quart d'heure, de l'artillerie passe encore à la maison, c'est encore une batterie qui doit passer l'Aisne à Port pour monter dans la côte. J'ai entendu dire par un artilleur que celle qui avait passé la nuit dernière était à 800 mètres de la crête de la montagne. Cela est il vrai ? Il faut que cela soit du côté de Vingré ou Confrécourt. J'ai vu un soldat qui m'a dit qu'hier il était allé avec le ravitaillement sur la montagne de Fontenoy et qu'il y avait vu plus de quinze cents morts allemands à enterrer du 20 septembre³³, que c'était une infection à ne pas tenir. Il est 9 heures 30 je vais aller me coucher, le major n'arrive pas, c'est drôle comme on se fait au bruit du canon, on entend siffler les obus et on travaille quand même, excepté quand c'est ceux des Allemands qui arrivent.

Samedi 10 octobre.

Installation de nouvelles batteries. Il y a de l'artillerie dans tout Ambleny, dans les marais de Millery. J'entends par artillerie ici les chevaux et matériel mais les canons sont sur la montagne, dans le Moulin de la Ville près de nous c'est la forge. Le matin je vais au Soulier ramasser des pommes, j'en profite pour aller visiter l'emplacement de l'artillerie qu'il y avait sur Les Roches de Tarte, au-dessus de mes sapins. A cinq heures du soir je vais par la rue Mahieu pour avoir des nouvelles de ma sœur Césarine qui est à Villers, je suis tout émotionné de voir ce qui s'y passe. C'est d'abord Monsieur le Curé qui me dit allez-vous-en, ne venez pas par ici, car on va fusiller deux

33. E Clermont, dans « Le passage de l'Aisne », parle du spectacle d'horreur qu'offrait le champ de bataille en avant de la ferme de Confrécourt : « Là, sur une vaste étendue, les blessés, les morts étaient extrêmement nombreux, allemands en général. quand on voulut occuper les tranchées, il fallut en retirer les cadavres qu'elles contenaient ».

déserteurs. En effet aux Marronniers, quatre compagnies d'infanterie sont sur les rangs, les gendarmes vont conduire les deux malheureux dans Béron où aura lieu l'exécution, les fosses sont faites d'avance, il y seront enterrés. Je n'y suis pas allé, c'est trop triste³⁴ (fig. 11).

Dimanche 11 octobre.

Je vais à la messe comme paroissien. A l'orgue toujours le même organiste, aujourd'hui il y a un premier prix de conservatoire de violon qui joue à la tribune, le deuxième morceau est celui que Mlle Mahiote jouait à l'église. Il y a plus de 400 soldats à la messe, il n'y a plus de blessés dans l'église, il n'y a que des malades. Déhus est descendu à Vêpres, il n'a pas encore de nouvelles de son garçon.

Lundi 12 octobre.

La nuit a été calme ainsi que le matin. Au loin sur le nord on entend le canon, un véritable grondement, comme un roulement de tambour. Ici le canon a commencé à tirer vers 10 heures du matin, intermittent puis de plus en plus fort toute l'après-midi. Le canon de Maubrun tire pendant trois-quart d'heures, c'est un bruit infernal tellement c'est vite. Les Allemands répondent à la cadence de trois obus à la minute, c'est plus vite qu'ils ne l'ont jamais fait. A 6 heures tout est terminé, plus de bruit.

Mardi 13 octobre.

La nuit a encore été assez calme. A 10 heures du matin le canon de Châte commence à tirer de temps en temps. A 11 heures les Allemands répondent avec des gros et petits obus. Ce qu'il en est tombé de ces obus dans le bois de La Barre, Bois Niguet, sur les Blancs Riez où sont placés les canons français. Que c'est drôle la guerre, il y a des soldats qui jouent aux cartes, d'autres qui chantent pendant qu'il y en a qui se font tuer, pour nous

34. Il s'agissait du sergent Brosse et du 2^e cl. Boursaud tous deux du 298^e R.I. Cette affaire avait fait grand bruit dans le village. Il y a une vingtaine d'années, Mme Bayot nous a raconté que le lieutenant chargé de la défense des deux soldats était, à la veille du procès, complètement désespéré car il savait qu'il ne pourrait rien faire pour eux et qu'ils seraient condamnés à mort. Une autre habitante du village, Mme Cartier rencontra les condamnés et le peloton d'exécution. Elle se souvenait que l'un des soldats ne cessait de pleurer et tenait à la main un grand mouchoir à carreaux. L'exécution eut lieu dans la sente de Béron, à la sortie du village, où les deux malheureux furent attachés à des noyers. Les deux arbres, abattus il y a une vingtaine d'années, portaient encore la trace des balles. Les deux soldats furent enterrés sur le lieu de l'exécution. L'un d'eux se trouve aujourd'hui dans le cimetière militaire d'Ambleny.

CONSEIL DE GUERRE PERMANENT

de la 63^{ème} Division d'infanterie siant à Ambleny
4 Octobre 1914

JUGEMENT.

JUGEMENT
EXÉCUTOIRE
DE CONDAMNATION.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Le Conseil de guerre permanent de la 63^{ème} division d'infanterie

a rendu le jugement suivant :

Ambleny
le 10 octobre 1914

Après avoir, le 10 octobre mil huit cent quatorze-vingt, le Conseil de guerre permanent de la 63^{ème} division d'infanterie ou le Commissaire du Gouvernement dans ses réquisitions et conclusions, a déclaré à l'unanimité les nommés : 1^{er} Brosse (Alphonse) sergent territorial au 238^{ème} régiment d'infanterie et Boursaut (Jean) soldat territorial au 238^{ème} régiment d'infanterie, coupables de s'être, sans autorisation de leur supérieur, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1914, abandonnés leur poste en présence de l'ennemi.

En conséquence, ledit Conseil a condamné à l'unanimité le sergent Brosse et le soldat Boursaut au 238^{ème} régiment d'infanterie à la peine de mort en vertu de l'article 213 du code de justice militaire.

CONDAMNATIONS
ANTÉRIEURES.
Encombrés

Et, vu les articles 139 du Code de justice militaire, et 9 de la loi du 22 juillet 1867, le Conseil condamne ledits conjointement et solidairement à rembourser, sur ses biens présents et à venir, au profit du Trésor public, le montant des frais du procès (1).

55 du code pénal

SIGNALEMENT du nommé Brosse (Alphonse) actuellement sergent territorial au 238^{ème} régiment d'infanterie
fils de Jean Baptiste et d'Albère François
né le 23 décembre 1880, à la Palisse, arrondissement de la Palisse
département de l'Allier, domicilié, avant d'entrer au service,
à Clermont Ferrand, arrondissement de Clermont Ferrand, département
du Puy-de-Dôme, taille d'un mètre millimètres, cheveux et
sourcils, front, yeux, nez,
bouche, menton, visage, teint
signes particuliers ; n° matricule du corps

24, rue des petits cars
Nota. Indiquer, conformément aux articles 151 et 500 du Code de justice militaire, le jour à partir duquel doit compter la durée de la peine, et faire mention de l'exécution.
Extrait pour le corps, la division, la prison, etc.

(1) Du gouvernement militaire de (Paris — Lyon).
De la région de corps d'armée (France).
De la division militaires (Alger — Oran — Constantine).

(2) Les frais donnant lieu à l'application de la contrainte par corps, suivant les prévisions de la loi du 22 juillet 1867, modifiée par la loi du 19 décembre 1871, le jugement doit en mentionner la durée.

11 - Acte de jugement des condamnés à mort du 238^e R.I. Le sergent Brosse et le soldat Boursaut furent fusillés le 10 octobre 1914. De même que les fusillés de Vingré (298^e R.I.), Leymarie (305^e R.I.), et Bersot (60^e R.I.) il ne s'agissait probablement pas de déserteurs mais de « fusillés pour l'exemple ». Tous combattaient dans des régiments engagés dans le secteur de Fontenoy.

c'est une drôle de vie. Aujourd'hui j'ai cueilli et ramassé des pommes pendant que le canon tonnait de Châté et de Maubrun. On entend siffler les obus qui s'en vont, on entend siffler ceux qui arrivent, on les voit éclater avec fracas épouvantable et bien ! on travaille quand même. Mr Borgne avait des arracheurs de pommes de terre au-dessus de la gare, on a tiré sur eux, des obus sont tombés sur leurs sacs de pommes de terre, ils ont été obligés de cesser leur travail. La fille Leblanc d'Hygnières a reçu un petit éclat d'obus sur l'épaule qui ne lui a pas fait de mal.

Mercredi 14 octobre.

Nuit et matinée calmes. Nouvel emplacement de canon à Tarte et Les Fosses, pièces de 95. Nous logeons toujours le commandant d'artillerie. Il s'était couché de bonne heure pour être matinal, croyant faire de la bonne ouvrage mais, étant parti à 5 heures du matin il fut ramené à 6 heures, malade. Tout aussitôt trois majors sont venus le voir, je crois que ce ne sera rien, le soir son ordonnance couche sur un matelas auprès de lui.

Jeudi 15 octobre.

Toujours la nuit calme, le matin, pluie. On entend le canon au loin, sur Noyon. A Ambleny, le canon a commencé à tonner vers deux heures de l'après-midi. Le commandant va mieux, le soir il mange avec nous dans la cuisine auprès du feu, on a beaucoup causé de tout, excepté de la guerre. Le fils à Déhus est blessé. La demoiselle des postes est revenue. Mme Méresse et Mme Legrand sont venues, voilà les émigrés qui reviennent. C'est défendu d'aller sur la montagne pour travailler, on dit qu'il y a beaucoup d'espions qui renseignent les Allemands qui ne sont pas loin car ils sont encore au moulin de Châtillon à Fontenoy. On dit que dans les pays voisins où sont les Allemands, ce sont des civils français qui font les tranchées et les femmes qui font la cuisine aux Allemands.

Vendredi 16 octobre.

La nuit a été calme, vers minuit on a entendu la fusillade sur Fontenoy. Dans la journée, vers 3 heures les canons de la rue Quillette, de Maubrun de la Croix Têtefort de Têtelette des Fosses, d'Hygnières et de Châté, tous ont tiré. Je crois pour embrouiller les Allemands qui n'ont pas répondu. Cela a cessé avec le jour. J'ai cueilli des pommes pour Mme Méresse et nous avons eu une surprise, le facteur a distribué des lettres. La poste a repris son cours, on fait une distribution à 5 heures du soir et un départ de lettres également à 5 heures du soir. Le soir on nous dit qu'il y a une lettre pour nous, mais nous ne l'aurons pas aujourd'hui car il y en a une vraie sachée, et quand le triage

sera fini, le facteur ne pourra plus les distribuer, la consigne l'empêchera de passer. On nous dit que du côté de Confrécourt les Allemands ont reculé leurs lignes de cinq cents mètres sur Vingré la nuit dernière. Le commandant que nous avons chez nous va nous quitter demain, il part pour Toulon où la température est meilleure, il a les fièvres des colonies car il fait partie de l'artillerie coloniale, il a vingt campagnes. Cela nous contrarie car il était bien gentil, nous étions faits avec lui, il était patriotique.

Samedi 17 octobre.

Le matin un peu de pluie, à 10 heures le commandant Labasque s'en va à Toulon. Le canon tire de temps en temps, tantôt à une place, tantôt à l'autre. A partir de midi une batterie de 75 placée en Normandie au pied de la butte de l'Auche Adam à environ cent quatre vingts mètres du Moulin En Pré, et une autre batterie de 150 placée au moulin Ancelin essayent leur tir et de trois à quatre heures et demie, cela fait rage, ce qui n'empêche pas Châté de tirer aussi souvent. Le matin c'était la batterie de la rue Quillette, le soir c'est Châté qui finit la journée quand il ne fait plus clair. Il y a une bouillie dans notre rue occasionnée par les chevaux qui viennent à l'abreuvoir (fig. 12), il en vient toujours une moyenne de un mille par jour et il y a toujours, à mon avis, une moyenne de deux mille soldats à Ambleny, cela ne fait pas peur aux Boches.

Dimanche 18 octobre.

Hier soir fusillade du côté de Pommiers. Ici nuit calme, il n'en est pas de même dans la journée, on a envoyé plus de 850 coups de canon aux Allemands qui n'ont pas répondu. Aux dires des officiers français, il y aurait très peu de troupes allemandes de l'autre côté de la rivière, la majeure partie serait partie renforcer ailleurs. La messe a été comme d'habitude chantée par les soldats, il y en avait environ 700 dans l'église (fig. 13). Il y avait un chantre 1^{er} prix du conservatoire. Avant la messe, je dis à Monsieur le Curé il faudrait faire quêter, depuis cinq semaines on ne quête plus, aujourd'hui on a ramassé 68 francs. A deux heures enterrement de Montigny Mora, à l'église. On l'a conduit au cimetière sans sonnerie, à 4 heures les vêpres comme d'habitude, que c'est drôle de faire un enterrement au son du canon, cela fait un drôle d'effet. Hier à Confrécourt, on a enterré un lieutenant-colonel. Aujourd'hui nous avons vu M. Firino c'est la première fois qu'il sort de Fontenoy depuis le commencement de la guerre, il nous dit qu'il a eu 3.000 blessés en son château (fig. 15), qu'il en est mort 70 chez lui, de sa part c'est bien du dévouement.



12 – Une pièce d'artillerie nécessite en moyenne vingt chevaux ce qui fait qu'il y a en permanence plus d'un millier de chevaux dans le village et les hameaux. Chaque jour il faut les promener et les emmener à l'abreuvoir. Ici ce sont ceux logés à la ferme de Montaigu que les soldats emmènent en promenade après avoir écouté les recommandations du sous-officier.

Lundi 19 octobre.

Enterrement du père Dubreuil à St Bandry, sans grande cérémonie comme celui d'hier à Ambleny, sauf que je sonne quelques coups, car là c'est un peu plus loin des Boches.

Mardi 20 octobre.

Canonnade. Le matin j'ai coupé du bois à la poste, l'après-midi j'ai écrasé des poires pour Monsieur le Curé avec un militaire, c'est un dompteur qui possède trente six animaux : lions, panthères, etc... Il joue dans les théâtres. Le soir notre capitaine ne revient pas coucher à la maison, il est de garde aux batteries. Aujourd'hui, on a dégradé deux militaires qui sont condamnés à sept et huit ans, je crois pour vol. La cérémonie se passe toujours à Béron, auprès des deux fosses. Reçu une longue lettre de Gaston, il nous raconte comment il fut blessé, il nous dit que tout va mieux. Césarine, ma sœur, me fait dire d'aller la voir à Villers. J'irai probablement jeudi.

Mercredi 21 octobre.

Gaston nous ayant dit que si les Boches revenaient il fallait nous sauver, cela est déjà prémédité, quoiqu'on espère qu'ils ne reviendront pas, n'empêche que cela m'a trotté en cauchemar toute la nuit, je les voyais toujours arriver. Canonnades... que cela doit coûter cher, il paraît qu'un coup de canon de 95 coûte cinquante francs. Hier, ils ont bombardé le moulin de Châtillon à Fontenoy, il est réduit en miettes, parce que les Allemands étaient dedans. Tout le monde s'accorde à dire que la guerre sera très longue et que cela sera un vrai désastre, il ne restera ni hommes ni chevaux, ni récoltes ni argent, la culture sera complètement ruinée dans nos contrées. On voit des avions tous les jours, quelquefois trois ou quatre, même plus, des jours ce sont des Allemands qui planent pendant une heure et demie au-dessus d'Ambleny, à douze ou quinze cents mètres de hauteur. On est certain qu'une demi-heure après les obus rappliquent.

Jeudi 22 octobre.

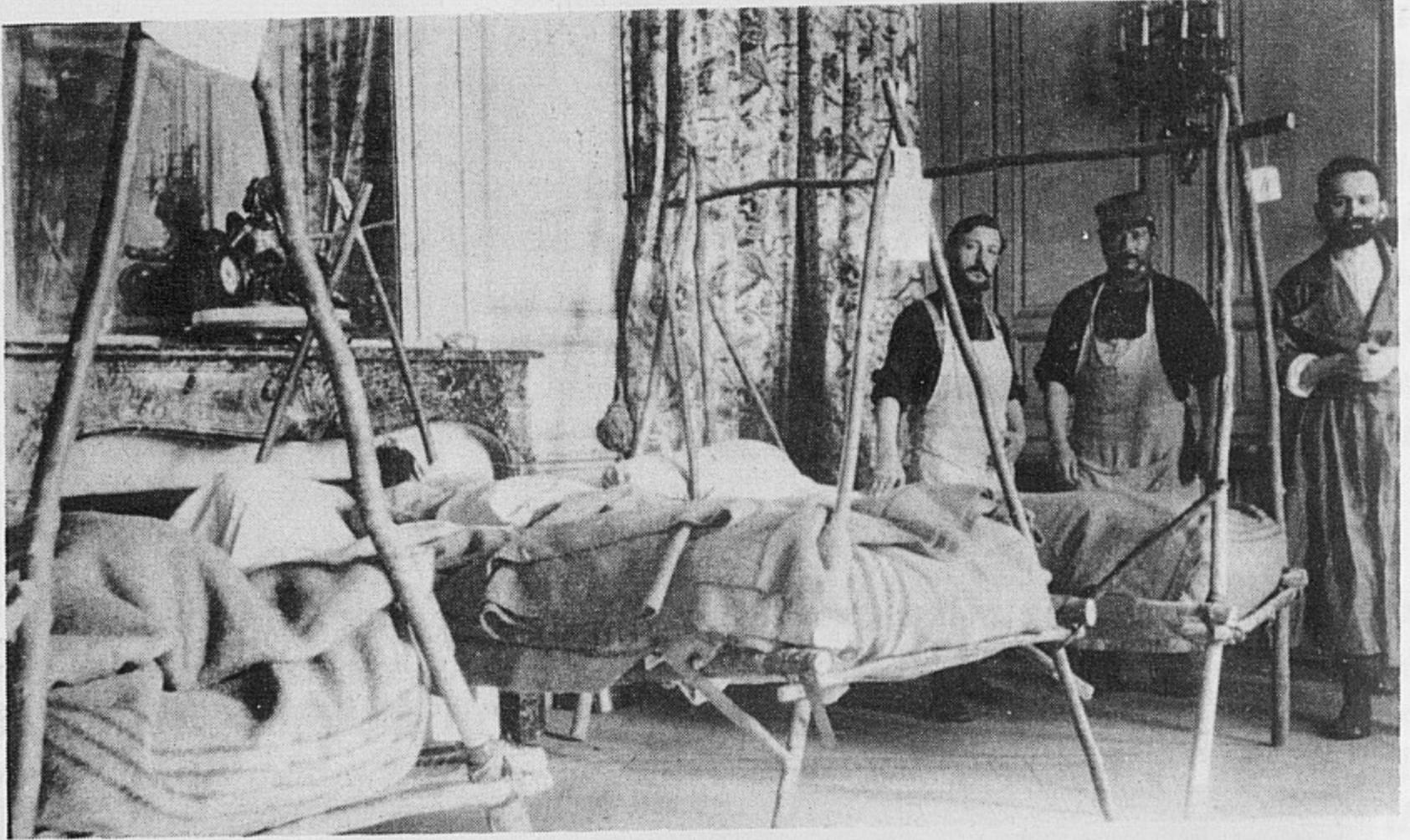
Deux coups de canon à 5 heures du matin, je me lève car je dois aller à Villers par la voiture de Mme Chevallier, mais à 6 heures et demie pas de voiture. On part à 9 heures un quart avec une autre voiture, j'arrive à Villers à 11 heures, j'en repars à 3 heures et arrive à Ambleny à 5 heures et demie. On me dit que les Allemands ont répondu, qu'il y a eu six morts, je demande au capitaine qui me dit qu'il y a eu cinq ou six blessés mais pas dans sa batterie, je m'en doutais car j'avais rencontré l'auto qui emmène les blessés deux fois en



13 – Regain de ferveur face à la mort, la messe dominicale est très fréquentée par les soldats de toutes armes.



14 – Parfois, lorsque le bombardement est trop violent, on célèbre la messe dans les bois.



15 – Dès le mois d'octobre 1914 un hôpital de campagne est aménagé dans le château de Fontenoy. Les blessés les plus atteints sont soignés dans le grand salon, tandis que la salle à manger est transformée en salle de pansements.

chemin, c'était mauvais présage. J'apprends que Madame Dubreuil de St Bandry est morte, demain je vais sans doute faire l'enterrement.

Vendredi 23 octobre.

J'ai fait la fosse le matin et l'enterrement l'après-midi. Il est confirmé que six artilleurs ont été blessés hier à Châté, dont trois assez fort. On dit aussi qu'un homme a été amené au poste, c'est Isaac du Soulier pour avoir dérobé des brouettées de marchandises au Comptoir Français à Ambleny, on a perquisitionné chez lui et retrouvé les marchandises volées. On dit qu'il passera en Conseil de Guerre. Un aéro allemand a longtemps plané au-dessus d'Ambleny, probablement pour repérer les batteries. A dix heures du matin le marais de Millery était repéré, aussitôt les obus y arrivent un obus tombe sur un bâtiment de la ferme de M. Duval-Arnoult, les autres tombent dans les champs sans blesser personne. L'après-midi à 4 heures et demie les obus tombent à Pijonville, visant sans doute la batterie Bavard³⁵ ou les dragons de La Plaine, ou les tas de fumier charriés par Crépin ce jour là, car c'est en plein dans ces tas de fumiers que cela a tombé. Il en est arrivé là 9 dans un petit terrain, le plus près est à dix mètres de notre terre de Pijonville. On sent que notre situation devient de plus en plus critique. Comme il y a partout des soldats, on craint un bombardement d'Ambleny. On parle aussi de faire évacuer les habitants, cela devient pire que dans le début et dire que voilà quarante deux jours que le bombardement a commencé et que l'on n'est pas encore plus avancé que ce jour-là.

Samedi 24 octobre.

Canonnades des deux côtés. Hier, il y a eu un artilleur de tué à la Bruyère, il a eu la tête coupée par un obus et a été enterré aujourd'hui à la fosse des soldats en dehors du cimetière. Il y eut en même temps deux autres blessés. On a ramassé des éclats d'obus dans presque toutes les cours des maisons de La Plaine. Aujourd'hui après-midi sont arrivés des gros canons, du 155. Depuis le temps qu'on les attendait. Je ne sais où ils vont se placer. Aujourd'hui j'ai fini de ramasser les poires au Soulier et rentré les échalotes du jardin. Tous les habitants craignent un bombardement. Marie va toujours coucher à l'autre maison. Il faut passer avant 8 heures car il y a toujours un poste à la porte du moulin, après on ne passe plus. On dit dans les journaux que les Français ont remporté une victoire sur l'Aisne, que la bataille est

35. La maison Bavard était la dernière du village, sur la gauche, en direction de Fontenoy.

gagnée, ce n'est toujours pas à Ambleny, mais malgré cela on n'entend plus le canon au loin, ni du côté de Soissons ni de Compiègne.

Dimanche 25 octobre.

Canon toute la nuit. A cinq heures du matin, il passe de l'infanterie qui va du côté du Soulier pour tenir les tranchées du Pressoir. Dimanche calme. Il y a encore de grosses pièces d'arrivées mais elles n'ont pas encore tiré, il faut beaucoup de temps pour les placer. Des camions-autos amènent les obus. On dit qu'il y en a un dépôt dans la maison de Mélin Victor au Soulier, si jamais il arrive un obus dessus gare au Soulier ! Messe comme d'habitude, même organiste, beaucoup de soldats, Monsieur le Curé n'a pas annoncé l'heure de la messe de la Toussaint pour dimanche. On dirait qu'il a peur de ne plus avoir d'église, on s'attend à du nouveau d'ici dimanche, personne n'est rassuré, le moment est toujours critique.

Lundi 26 octobre.

Canonnade. Le matin j'ai travaillé chez Madame Chevallier, l'après-midi j'ai été arranger les fosses au cimetière au bruit du canon, il arrive toujours des munitions en autos. Comme il a plu la nuit, il y a beaucoup de boue et ils ont bien de la peine à monter au Soulier, je les ai aidés à monter en poussant derrière avec des soldats qui étaient venus arranger les tombes de leurs camarades. Fusillade du côté de Port, fusillade du côté de Confrécourt. Aujourd'hui on a arrêté M. Chrétien meunier, sa femme, sa fille, comme espions. On les a mis en prison. C'est plus que ridicule de la part de l'armée, elle voit partout des espions, elle n'est pas contente des habitants et les habitants ne sont pas contents des soldats, personne n'est content. Il serait bientôt temps que cela finisse pour tout le monde.

Mardi 27 octobre.

Nuit calme. Je vais commencer à arracher des betteraves à lapin. Canon du côté de Morsain, à midi les obus arrivent sur les tranchées de Fontenoy. Je reviens avec une charge de betteraves quand, sur le chemin du moulin, je rencontre Maria Lamotte et je lui cause du bombardement et je lui dis « tiens en voilà un qui arrive du côté du Soulier ». En effet il arrivait place du Soulier sur la maison Caqueret, tue sur le coup l'homme Caqueret et blesse cinq enfants dont un mourut le lendemain³⁶, et démolit un peu la maison.

36. En fait l'enfant fut tué en même temps que son père. 78 ans après, en 1992, Mme Defente (née Ernestine Dubois) était encore traumatisée par le spectacle d'horreur auquel elle assista en entrant dans la maison. Elle habitait la maison, face à celle des

Nous avons vu passer les malheureux enfants dans des brancards menés par des soldats, cela faisait de la peine. Il est encore venu plusieurs obus sur Châté et Montaigu mais je ne sais s'ils ont fait des victimes. On amène toujours des obus au Soulier, dans la cave de la maison Cense père. A St Bandry, on a dû enterrer un soldat tué par son camarade en nettoyant un revolver. On nous dit qu'un espion d'Ambleny a été arrêté aujourd'hui, c'est Leblanc Adolphe, il avait commis le crime de regarder dans une lunette d'approche, il a été relâché. Un conducteur d'auto a été blessé légèrement au Soulier.

Mercredi 28 octobre.

Canonnade. Le ballon captif est resté longtemps en l'air au-dessus du Rollet. On voyait l'homme dans la nacelle, les autos amènent toujours du ravitaillement. A 4 heures, on a enterré deux artilleurs tués hier à Châté. Un des enfants blessé hier est mort de ses blessures. Debronne père a été blessé légèrement au Soulier. Un obus est tombé sur l'écurie de M. Moutailler maire à Montaigu, tuant un cheval, le petit commis charretier a été pris sous les décombres mais il n'a pas été blessé. Un artilleur a été tué à sa pièce par son projectile qui a attrapé un arbre à quelques mètres du canon, on a abattu l'arbre après. Un obus que j'avais cru tombé au moulin Voirgnier hier l'a été à St Bandry à la ferme Duval où il y a de l'artillerie.

Jeudi 29 octobre.

Grand bombardement, fusillade la nuit sur Fontenoy sans canon, mais le matin le canon tonne de tous côtés, les Allemands bombardent les tranchées françaises au-dessus de Fontenoy, cela n'arrête pas, par des gros obus. A Ambleny, on a tiré dessus de toutes les batteries depuis le matin. A deux heures cela fait rage, Maubrun, Bavard, Moulin, La Bruyère, Châté et Montaigu les grosses pièces. On leur en a envoyé de la ferraille aujourd'hui, je n'en connais pas le résultat. Ils n'ont pas beaucoup répondu sur Ambleny, un peu à la batterie Bavard (rue Quillette) et un peu à Montaigu. Le soir nous logeons deux aumôniers à la maison du Pont de la Ville. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous dit qu'il va bien. Pendant ce temps, la

Caqueret, qui se trouvait au devant de la croix du Soulier. Lorsque l'obus tomba sur la maison, M. Caqueret lisait le journal dans un fauteuil, à proximité de lui, sa fille de 8 mois dormait dans son berceau. M. Caqueret fut tué par un éclat d'obus qui lui enfonça sa montre de gousset dans la poitrine. Le bébé eut le dessus du crâne décalotté par un éclat d'obus ce qui faisait dire à Mme Defente: «c'était comme un bol plein de cervelle».

Manfonsine nous fait de vilaines affaires de vieillard. Le soir tout paraît calme.

Vendredi 30 octobre.

Il était à peine dix heures et demie du soir qu'il se fait une attaque de nuit sur Fontenoy. La fusillade, les mitrailleuses et le canon n'arrêtent pas, les obus pleuvent sur les tranchées de tous côtés, cela dure environ deux heures, c'est épouvantable surtout la nuit. Le matin le canon tonne sur Soissons, Vauxrot sans discontinuer. A 8 heures le matin, les canons d'Ambleny font des tirs intermittents jusqu'à 3 heures mais à partir de 3 heures jusqu'à 6 heures toutes les batteries font rage. On peut évaluer à trois mille coups de canon tirés d'Ambleny aujourd'hui. Après 6 heures cela change, c'est la fusillade et la mitrailleuse accompagnées du canon. Cela dure une partie de la nuit, cela brise la tête et vous fait mal surtout en pensant à ce qui se passe du côté de Fontenoy. Il paraît que nous n'avons pas beaucoup de blessés. Les Allemands n'ont pas beaucoup tiré sur Ambleny, quelques obus sur Châté, mais ils ont beaucoup tiré sur les tranchées de Fontenoy avec leurs canons à grosses marmites, cela n'arrête pas. Aujourd'hui j'ai fait connaissance avec un aumônier, il a visité la maison, il a voulu que je lui joue de l'orgue, je lui ai joué le Kirie de Dumont, il était très content, il savait que ces orgues existaient mais n'en avait jamais vus. J'avais juré de ne pas en jouer tant que Gaston ne serait pas revenu mais j'avais hâte de savoir si on nous l'avait abîmé. Voilà trois mois qu'il n'est sorti aucun son de l'harmonium. J'avais également dit que je n'en jouerai pas pendant la guerre, mais je dois aller chanter la messe dimanche à St Bandry, j'en jouerai pour m'apprendre.

Samedi 31 octobre.

Après une nuit abominable de fusillade et de canon, on apprend le matin que les Allemands ne sont pas partis, qu'ils ont reculé un peu mais pas beaucoup. Ils envoient des obus sur Maubrun et une dizaine derrière la Tour, sans faire de dégâts. A 4 heures, enterrement d'un soldat du génie³⁷. Il y a eu un commandant tué hier à Fontenoy, des soldats et beaucoup de blessés par les mitrailleuses allemandes. Les soldats ne pouvaient avancer tant il y avait de fil de fer en face des tranchées. Nuit calme. Que c'est triste un enterrement de soldat : pas un membre de la famille, simplement une vingtaine de ses compagnons, encore, en ce moment on les met tous dans des cercueils.

37. Ratineau Pierre, 4^e génie.

Dimanche 1^{er} novembre – Toussaint.

Calme. Obus envoyés par les Allemands sur Maubrun. Ils tombaient sur les bois et sur La Plaine dans les champs. Il en est arrivé à la fosse à pulpe à la Croix Bouchot à 11 heures, là un cycliste a été blessé. Ils visaient sans doute les batteries de la maison Bavard. A la messe, j'ai joué comme d'habitude en bas et l'organiste en haut, soldats plein l'église. Marie est allée à la messe, elle est restée debout à l'entrée de l'église, impossible d'entrer. 74 francs à la quête et il y avait déjà eu une messe de soldats à 9 heures où l'église était déjà pleine. Après les vêpres il y a eu encore un enterrement de soldat³⁸, maintenant l'ambulance est dans l'école des filles. Il y a encore un aéro au-dessus d'Ambleny, sans doute pour repérer les batteries, hier il y en avait trois. On nous dit que l'on compte une soixantaine de tués hier à Fontenoy et plus de blessés.

Lundi 2 novembre.

Très beau temps. Ce n'est plus la Toussaint des années précédentes, pas un coup de cloche, voilà deux mois que la grosse n'a pas sonné. Messe, procession aux cimetières. On alla chanter un De Profundis sur la tombe des soldats. Pendant ce temps les Allemands bombardaient Ambleny. Un obus est tombé rue Mahieu chez M. Normand ne laissant plus un carreau, blessant deux soldats. Il en tombait un aussi chez Eugène Mora en face Normand et plusieurs dans la côte de Béron. Après, ce fut le tour des batteries Bavard qui tirèrent ainsi que ceux du moulin Ancelin et de la Bruyère, mais ces batteries reçurent des obus jusqu'à 3 heures. Un obus est tombé aussi à Prévillé. A 4 heures, il y a encore eu l'enterrement d'un soldat³⁹. Soirée calme.

Mardi 3 novembre.

Calme, puis les Boches commencèrent à envoyer des obus à 11 heures, mais surtout sur les batteries du moulin Ancelin et sur la Bruyère qui les avait bombardés auparavant. Toujours des aéros. Les Allemands ont tiré une vingtaine de coups après un aéro français sans l'atteindre. Au-dessus de Maubrun le ballon captif est toujours là, aussitôt qu'il se montre les Allemands ne tirent plus. Des obus sont arrivés à La Plaine chez Lamotte, un sur sa halle tuant deux chevaux et deux en face la maison, dans la pâture à Crépin. Un renfort de quinze cents fantassins arrive à Ambleny.

38. Anquetil Charlemagnes 321^e R.I.

39. Olivier Léon, 298^e R.I.

Mercredi 4 novembre.

Betteraves à Pijonville. Echange de quelques coups de canon. On nous dit qu'il y a dû y avoir cent cinquante prisonniers français de faits à Fontenoy le 26 octobre. Les soldats ne voulaient pas marcher, régiments du Midi.

Jeudi 5 novembre.

A 1 heure la batterie de la Butte aux Chardons ouvre le feu, les Allemands répondent, cela dure jusqu'à la nuit. Un aéro allemand s'amène il est salué par plus de 300 coups de fusils et il s'en va. Le ballon captif fait toujours de l'observation à St Bandry. J'arrache des betteraves, j'écrase des pommes. On se prépare encore à un assaut d'ici quelques jours. A Fontenoy pendant que les soldats faisaient la soupe, un obus en tue quatre.

Vendredi 6 novembre.

Matinée calme, pas encore un coup de canon n'a été tiré à Ambleny à 1 heure. Les soldats font la popote et coupent le bois un peu partout, les chevaux des dragons mangent toujours nos pommiers. N'ayant rien à faire, les chefs de dragons⁴⁰ se bichonnent, font des courses avec obstacles, abîment pour leurs fantaisies, les terres, les jardins et les bois de La Plaine. On a encore enterré deux soldats⁴¹ aujourd'hui au cimetière d'Ambleny, on les porte sans cercueil. A Fontenoy il y en a en moyenne quatre à cinq tués tous les jours par les obus, dans les tranchées.

Samedi 7 novembre.

Nuit petite fusillade. A 7 heures du matin il y en a eu une dans la direction de Morsain avec mitrailleuse et canon pendant un quart d'heure. Canon vers Pommiers. Beaucoup de renfort en infanterie et artillerie, il en est arrivé beaucoup à Villers-Cotterêts.

Dimanche 8 novembre.

Calme. Le soir à 9 heures petite fusillade d'un quart d'heure et canon. C'était la relève des tranchées. Encore deux enterrements de soldats.

40. Il s'agissait du 14^e dragon. En ce début d'une guerre qui venait de se figer dans les tranchées, les troupes montées étaient inoccupées et restaient en réserve dans l'attente d'une éventuelle avancée de l'armée.

41. L'un d'eux était Veillerot Jean Marie du 298^e R.I.

Lundi 9 novembre.

Calme. Quelques coups de canon de la Butte Aux Chardons auxquels les Allemands répondent de suite, retour au calme. Brouillard, froid.

Mardi 10 novembre.

Quelques échanges de coups de canon mais assez calme dans l'ensemble. Le soir il ne fait pas clair du tout cela n'empêche pas les Allemands de faire une attaque du côté de Roche pour passer la rivière, la fusillade et le canon marchent une partie de la nuit. Il paraît que les Allemands furent repoussés au-delà de leurs tranchées.

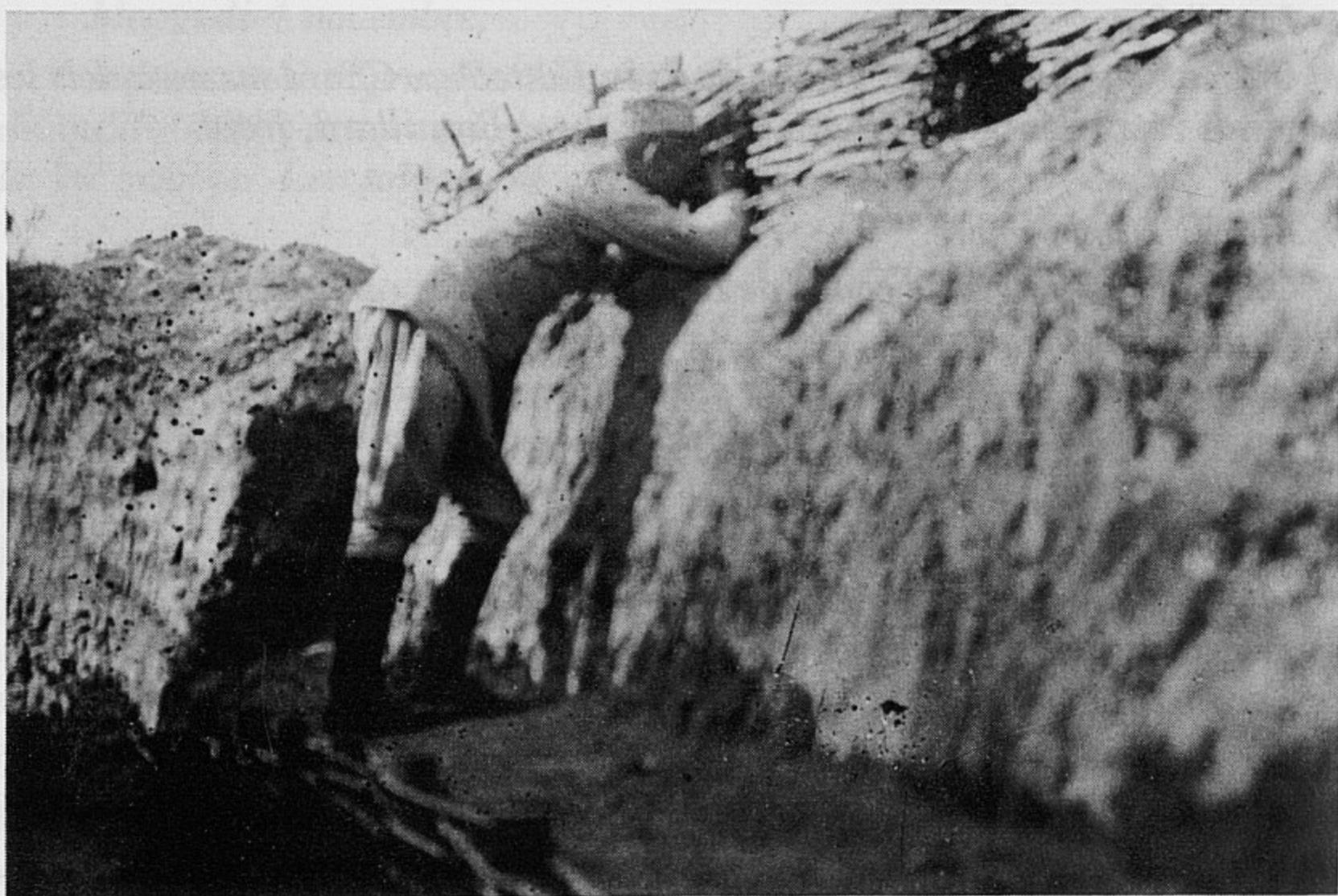
Mercredi 11 novembre – St Martin.

Pas de messe. Lettre de Gaston qui va mieux mais qui reste à l'hôpital pour encore au moins un mois et demi. Il nous donne des nouvelles de Déhus que nous croyions mort. A midi, étant à la porte du jardin, j'ai rencontré un général, ce n'est pas celui d'Ambleny, c'en est un qui vient communiquer et consulter pour essayer un nouvel assaut.

Jeudi 12 novembre.

Hier soir, il ne faisait pas clair du tout il faisait de la tempête, il pleuvait pourtant il y a une grande animation de troupes, on dit qu'il va se passer quelque chose la nuit. En effet, vers 10 heures du soir le canon se met à tirer de tous côtés, cela dure toute la nuit pour reprendre plus fort à 5 heures du matin. Là c'est comme un roulement de tambour, à partir de ce moment, les obus allemands tombent sur les tranchées françaises à Fontenoy, mais on sent qu'ils n'ont pas beaucoup de canon, on croirait qu'ils n'en ont qu'une dizaine tandis qu'à Ambleny il y en a plus d'un cent qui tirent. A 9 heures du matin, ils n'ont encore pas répondu sur Ambleny, mais ce qu'il tombe sur la crête de Fontenoy, tant des français que des allemands ! Toujours leurs gros obus 150 et 210 à fumée noire qui font brouff ! Cela fait trembler notre maison. Ici on sent les vibrations dans notre grenier. Le canon et la fusillade continuent jusqu'au soir vers 10 heures. On peut évaluer à six mille coups de canon qui ont été tirés d'Ambleny aujourd'hui sur les tranchées allemandes et sur Tartiers⁴². Il y a eu un gros incendie à Tartiers à partir de 4 heures du soir qui a duré toute

42. L'auteur est encore en-dessous de la vérité puisqu'en 24 heures, les 12 batteries du 5^e d'artillerie qui se trouvait à Ambleny envoyèrent en tout 11440 obus soit une moyenne de 8 obus par minute. (Service Historique de l'Armée, 26N126).



16 – Les tranchées au bord de l’Aisne. En haut à Ambleny à proximité du Pressoir, en bas à Soissons, vers Cuffies.

la nuit. Cela doit être des maisons que l'artillerie française a brûlées parce qu'il y avait des Boches dedans. Je ne connais pas le résultat de l'attaque. Je sais que nous avons beaucoup de blessés et bien entendu de tués aussi. Comme canonnade c'est la plus forte depuis deux mois que les Allemands sont là. Il y a deux enterrements de soldats⁴³ l'après-midi à Ambleny.

Vendredi 13 novembre.

Les tirs ont cessé la nuit et dans le jour ils n'ont pas beaucoup tiré. On nous dit qu'hier nous n'avons pas eu de succès parce que le 305^e de ligne n'a pas voulu marcher, c'est la troisième fois qu'il refusent⁴⁴. Beaucoup d'artillerie du Soulier ont quitté leur position pour aller sur Confrécourt et Rivière, surtout le 75, le soir ce sont les 95 et les 105 qui s'en vont. Il arrive du renfort d'infanterie et des brancardiers car les brancardiers de la division n'ont pas fait leur service non plus. On a ramené les plus blessés à l'école des filles qui est transformée en ambulance et aussi chez M. Sonnet et chez Mme Chevallier. On réquisitionne les matelas dans Ambleny pour les coucher, nous en avons prêté un. Aujourd'hui, on a enterré quatre soldats⁴⁵. Il pleut tout l'après-midi. Moi j'ai planté des salades d'automne et fait les endives dans la cave.

43. Lieutenant Finaze de Villaine Marc du 238^e R.I, Sagnard Louis 298^e R.I.

44. L'auteur nous rapporte évidemment ici ce qui se disait dans le village à propos de l'attaque de la veille. Que s'est-il réellement passé ? Le 12 novembre, le régiment avait pour objectif les bois situés au sud de Nouvron, voici ce que dit le journal de marche du 305^e : « A 8 heures précises, au signal donné par les tambours et les clairons, les 4 sections de tête franchissent sans hésitation leur gradin respectif et se portent résolument en avant ; elles sont tout de suite soumises à un feu violent de mitrailleuses ; 10 hommes sur 14 de l'escouade de tête de la section de droite (24^e cie) tombent en quelques minutes ; devant ces pertes impressionnantes, la section toute entière s'arrête après avoir franchie 30m ; la section de gauche de cette compagnie est arrêtée à son tour après avoir gagné 50 m. A ce moment les sections de 2^e ligne sont au sommet du gradin qui devient l'objectif des mitrailleuses ennemis et les files de tête tombent de notre tranchée arrêtant ainsi le mouvement de celles qui suivent. Dès lors le mouvement en avant de la 24^e compagnie est arrêté ». Les 17^e et 22^e compagnies subissent à peu près le même sort, ce qui fait que le rédacteur du journal écrit : « L'attaque se trouve ainsi arrêtée sur tout le front, malgré les efforts de tous ». Une compagnie du 321^e R.I., envoyée en renfort, est aussi arrêtée par le feu des mitrailleuses allemandes. On peut évidemment soupçonner le journal de marche de partialité mais, pour cette seule journée, les pertes du 305^e furent très importantes : 96 tués, 149 blessés et 8 disparus. Le refus de marcher semble donc peu probable, en revanche une débandade de troupes mal entraînées et soumises à un feu intensif des mitrailleuses allemandes paraît plus plausible.

45. Chargros François et Renoult Henri 298^e R.I, Got Maurice 305^e R.I, Bouveret Pierre 4^e génie.

Samedi 14 novembre.

Tempête toute la nuit. Canon par moment. Fort à partir de 4 heures jusqu'au soir même jusqu'à 10 heures. On tire toujours du fusil sans que cela soit de la fusillade. Il y a encore eu aujourd'hui cinq enterrements dont un lieutenant⁴⁶, que cela est triste. Encore on les conduit au cimetière (c'est Monsieur le Curé d'Ambleny qui dirige la cérémonie) recouverts d'un drap des morts, mais ils n'ont pas de cercueil.

Dimanche 15 novembre.

Nuit calme, il gèle un peu. Je vais au lait, défense de passer, alors on passe à côté dans le jardin Déhus. Il vole de la neige, après il pleut. Le canon ne tonne presque pas. Messe. Encore trois enterrements de soldats⁴⁷. Les Allemands tirent sur Port où sont allés les canons d'Ambleny. Le soir ils envoient des fusées lumineuses pour éclairer la plaine où sont les tranchées, ils ont aussi un appareil à l'électricité qu'ils font tourner comme un phare et qui éclaire toute la montagne, c'est très puissant.

Lundi 16 novembre.

Fusil la nuit sur les tranchées de Fontenoy, je vais avec Armand Vaillant à St Bandry faire une fosse pour la femme Valentin Lévêque, il pleut un peu. Un obus vient encore du côté des Fosses. Des dragons de La Plaine sont partis à St Bandry ou à Laversine, c'est un bon débarras pour nos pommiers. On parle de loger l'infanterie à la place car on doit lancer encore un nouvel assaut. Encore cinq enterrements de soldats⁴⁸, on dit deux morts de maladie. On dit aussi mille hommes hors de combat dont au moins 400 tués à Fontenoy dans la dernière attaque du 13.

Mardi 17 novembre.

Un peu gelé ce matin. Canon. Les Allemands envoient trois obus par Poteau, ensuite une vingtaine sur Maubrun et pour finir trois ou quatre à La Plaine et c'est la nuit. Ces obus sont tombés à la maison Henriquet. Ils lui ont cassé tous ses carreaux et chez Jolimai aussi, à Maubrun chez Déhus, mais sans blesser personne.

46. Mosnier Almet et Barrier Pierre 305^e R.I, Crosmary Guillaume 321^e R.I,

47. Brigandet Lucien 4^e génie, Cocherel Auguste 298^e R.I, Ronchon Jean 42^e R.I.

48. Lefrançois Léon sergent du 298^e R.I, David Alexandre 42^e R.I, Cassier François 321^e R.I, Cortial Géréme 298^e R.I, Bulaboïs Marie adjudant du 42^e R.I.

Mercredi 18 novembre.

Nuit calme, gelée 5 au-dessous de zéro. Fusil toute la nuit 5 à 10 coups à la minute, toujours sur les tranchées de Fontenoy qui s'étendent de Vingré au-dessus de Ste Geneviève. Echange d'obus. Il y a eu trois maisons d'atteintes à Maubrun : Cense, Manin et Moutailler Gustave. Enterrement d'un soldat⁴⁹. A 4 heures, quatre aéros au-dessus d'Ambleny, français et allemands. Parmi les soldats qui ont refusé de marcher à la dernière attaque à Fontenoy il y en a quinze en prison qui vont passer en Conseil de Guerre. Ils se sont blessés à la main gauche pour ne pas marcher⁵⁰. J'ai écrasé des poires et fait du cidre. Il y a des canons d'Ambleny de partis à Soissons. Beaucoup de canonnade.

Jeudi 19 novembre.

Nuit calme, gelée de cinq au-dessous de zéro. Canon. Grand branle-bas dans les changements de troupes. L'Etat-Major s'en va à St Bandry ainsi que la majeure partie des troupes à Resson et à Roche, il ne reste à Ambleny qu'un bataillon du 170^e et le 54^e territorial et toujours l'artillerie. On dit que le général de division Lombard qui logeait à Ambleny depuis longtemps est relevé de ses fonctions, qu'il retourne à Paris⁵¹. On dit aussi que c'est parce qu'il y a la fièvre typhoïde à Ambleny dans le 170^e. On dit que c'est pour laisser reposer les soldats du 7^e corps, nous ne savons rien de précis. Nous n'en avons plus un seul à loger et on craint toujours le bombardement d'Ambleny, ce serait plus près de la vérité. Je finis d'écraser nos poires le matin, et je charrie les betteraves de M. François. Le soir nous recevons une lettre de Gaston.

Vendredi 20 novembre.

Nuit calme. Moins 7^e. Rangé le foin et la paille dans le bâtiment, pour s'il revenait des soldats. Après, je vais déménager les dames Belloi qui viennent demeurer chez nous. Obus rue Quillette blessant des soldats, dont un cycliste aux deux jambes à 10 heures du matin. De midi à une

49. Fauriat Annet sergent du 305^e R.I.

50. L'auteur est sans doute mal informé car si l'échec du 12 novembre entraîna probablement la comparution de nombreux soldats en conseil de guerre, en revanche aucun ne fut condamné à mort. Si des mutilations volontaires avaient été réellement constatées sur ces soldats, ils auraient été condamnés à mort. L'auteur amalgame certainement deux événements, des comparutions devant le conseil de guerre à la suite de l'échec du 12 et l'exécution du soldat Leymarie fusillé le même jour, accusé de mutilation volontaire et qui fut réhabilité après la guerre.

51. Le général Lombard qui commandait la 63^e division fut en effet révoqué, en même temps que le général Vauthier, commandant le VII^e C.A, à la suite des échecs répétés des offensives sur le plateau de Fontenoy.

heure, c'est à la Butte Aux Chardons, où les 210 arrivent jusqu'à quatre à la fois. Cela semble drôle à Ambleny de ne plus avoir cette fourmilière de soldats.

Samedi 21 novembre.

Nuit assez calme. Des artilleurs qui étaient logés chez Véron à l'entrée d'Ambleny viennent mettre leurs chevaux et voitures dans le clos de Mme Planque et au vieux moulin, car les autres sont partis à Roche.

Dimanche 22 novembre – Ste Cécile.

Canon la nuit. Messe. Il fait très froid. A partir de dimanche prochain reprise de l'ancienne heure pour la messe 10 heures et demie. Vêpres. En rentrant à la maison j'ai trouvé des soldats qui venaient loger chez nous. Il y en avait 45 dans les bâtiments et 10 sous le hangar à caisses vides. A 4 heures enterrement d'un soldat⁵².

Lundi 23 novembre.

Le temps froid et couvert annonce la neige. Canon du côté de Soissons dont on nous dit que les Allemands se seraient rapprochés. Nos soldats arrivés d'hier, le 292, partent à 6 heures du soir pour Roche et Port. Une lettre de Gaston nous apprend qu'il sera probablement réopéré.

Mardi 24 novembre.

Gelée, fusil la nuit, toujours pareil quatre ou cinq coups à la minute. Maintenant les Français bombardent simplement les tranchées allemandes sans faire d'attaque à la baïonnette car cela faisait mourir trop de monde. On nous dit qu'à Soissons les Allemands ont repassé l'Aisne du côté du Faubourg St Waast, qu'on les a laissés approcher et qu'on les a presque tous tués à la baïonnette. On dit aussi qu'ils ont fait un pont à Pommiers, mais rien n'est confirmé.

Mercredi 25 novembre.

A 5 heures et demie du matin les soldats d'infanterie qui étaient à Pernant repassent pour aller à Roche et à Montigny-Lengrain. A 6 heures la neige tombe, ensuite il pleut. Mme Sonnet, qui avait promis de mener Manfonsine à Villers envoie dire qu'elle ne peut y aller vu la neige, il faut

52. Laubertraud François sergent du 216^e R.I.

alors chercher une autre voiture. Sur le soir, enterrement d'un soldat⁵³. A 9 heures du soir forte fusillade au-dessus de Fontenoy. On dit que quand on fait la relève des soldats dans les tranchées, cette fusillade se produit souvent.

Jeudi 26 novembre.

Nous nous sommes levés de bonne heure pour conduire maman à Villers (90 ans), c'est mon neveu Julien qui la conduit avec la voiture Armand Mora. Marie va à Villers avec eux et ramène un peu de marchandise. A Villers maman ne sera plus sous les obus, il n'y avait pas moyen de la descendre à la cave. Encore un enterrement d'un soldat⁵⁴.

Vendredi 27 novembre.

Nuit calme. Nos batteries tirent dans la journée, les Allemands ne répondent pas. fusillade et canon du côté de Vic-sur-Aisne. Canon sur les tranchées de Fontenoy par les Allemands. J'ai été abattre un frêne en Normandy, les soldats ne voulaient pas que je l'enlève. Inhumation au cimetière d'un soldat⁵⁵ mort de ses blessures.

Samedi 28 novembre.

Beau temps, nuit calme. Canonnade. Hier un incendie à Fontenoy par un obus, c'est la maison de Mélin débitant, blessé à la main. Il y a eu un cheval et un âne de brûlés. Un nommé Voiret, qui revenait d'Ambleny en réquisition fut tué en face la mairie de Fontenoy par un obus de 77. Il avait perdu sa femme en couches cette année. A Ambleny enterrement de deux soldats⁵⁶. Une demi-heure de fusillade sur Fontenoy le soir à 5 heures et demie.

Dimanche 29 novembre.

La fusillade d'hier soir a été faite par les Allemands pour faire sortir les Français de leurs tranchées. Les Boches en ont été pour leur ruse. Messe. J'ai chanté « Pitié mon Dieu », les soldats reprenaient au refrain. J'ai été à Tarte et à Véru voir nos bois, il n'y a pas trop de dégâts. Au bois Brouet, il y a quatre bouleaux de coupés. Echange de canonnade.

53. Nony Jean Marius 238^e R.I.

54. Renaud François 216^e R.I.

55. Breugnon Antoine 298^e R.I.

56. Borde Pierre 60^e R.I.

Lundi 30 novembre.

Soir et nuit calmes, ainsi que la journée, il n'en est pas de même du côté de Vic-sur-Aisne. Beaucoup de vent, mais il ne pleut pas.

Mercredi 2 décembre.

Très belle journée de beau soleil. Je vais commencer à bêcher derrière la Tour. Les autos amènent toujours du bois scié, des planches. Ils mettent cela dans la cour de la mairie d'Ambleny, ainsi que des pierres, du fil de fer et des ronces, tout cela en grande quantité est mené à Fontenoy par voitures civiles d'Ambleny réquisitionnées. Ils mènent cela la nuit sur la crête, ces voitures vont aussi chercher du ravitaillement à Cœuvres, Mortefontaine, Longavaine. Ils sont obligés de coucher là-bas sur la paille quelques fois, trois ou quatre fois par semaine.

Jeudi 3 décembre.

Après la belle journée d'hier, il fait une journée de pluie et de vent, malgré cela Marie s'en va quand même à Villers avec Déhus de Maubrun, elle va chercher des marchandises pour vendre, pour essayer de gagner un peu d'argent car depuis le 1^{er} août nous n'en avons pas gagné beaucoup. Canonades, fusillades, enterrement d'un soldat⁵⁷.

Vendredi 4 décembre.

A Port, il y a eu un incendie d'une maison, soit-disant du chaume, dû à l'imprudence des soldats, il y eut du matériel militaire et des fusils brûlés ainsi que des sacs de soldats et des cartouches. A la ferme de Pouy, les artilleurs en fêtant Ste Barbe ont brûlé une partie de la ferme. Comme guerre c'est assez calme.

Dimanche 6 décembre.

Il passe deux aéros, un Français et un Allemand. Le Français descend à Maubrun, pendant ce temps le Boche se fait bombarder par les canons de Châté qui lui tirent une dizaine d'obus sans l'atteindre. Après quoi il retourne sur Fontenoy en grande vitesse. Le soir on nous dit que les Allemands ont fait sauter une tranchée française à la dynamite au-dessus de Fontenoy. On dit qu'il y a des victimes blessées ou tuées. A 4 heures, enterrement d'un soldat⁵⁸ blessé vendredi.

57. Viallet Jean 238^e R.I.

58. Rainaud Camille 60^e R.I.



17 – Au début de la guerre la majorité des transports est encore assurée à l'aide de chariots, comme ceux-ci qu'on a mis à l'abri du côté de Pijonville (en haut). Mais une part croissante des transports militaires est faite par les « camions automobiles », en voici stationnés dans la cour de la mairie (en bas).

Lundi 7 décembre.

Le soir le phare de Morsain fonctionnait et on lançait des fusées éclairantes au-dessus de Fontenoy pour éclairer les tranchées.

Mardi 8 décembre.

Echange de canonnades. Les Allemands répondent sur Maubrun avec du 105 une vingtaine d'obus qui ne vont pas jusqu'aux maisons, juste au-dessus de la crête au-dessus de la tour. A 10 heures fusillade du côté de Fontenoy, pendant une demi-heure puis les Allemands recommencent leurs tirs au canon sur la Butte Aux Chardons, Pontarcher et Maubrun jusqu'à midi. L'après-midi la canonnade continue. j'ai été bêcher au jardin Barbeau, ce que j'en ai entendu siffler des obus tant français qu'allemands !! Encore un enterrement de soldat⁵⁹. A 7 heures et demie du soir forte fusillade sur Vic-sur-Aisne accompagnée de canon, cela dure une demi-heure. Nuit calme.

Mercredi 9 décembre.

Beau temps, le canon commence à tirer à 9 heures du matin d'un côté comme de l'autre. Les Allemands cherchaient les batteries qui se trouvaient à la tour Blanchard, le tout pour finir par Pontarcher et deux obus sur Maubrun qui n'éclatèrent pas. J'ai remarqué aujourd'hui, étant occupé à bêcher Derrière La Tour dans la côte du Parc que deux obus sur dix n'éclataient pas, cela est sans doute dû au terrain qui est détrempé par les pluies. Il est passé plusieurs aéros. On parle de faire évacuer Pernant, on s'attend à quelque chose comme attaque samedi ou dimanche. Le père Lévêque tonnelier à Maubrun est mort aujourd'hui, on l'enterre à Rissons.

Jeudi 10 décembre.

La mitrailleuse a marché seule à Fontenoy, je crois que c'est celle des Allemands, il y a eu plusieurs fusillades dans la journée qui ne durèrent jamais plus d'un quart d'heure. Les Allemands ont répondu au canon d'Ambleny toute la journée, avant-midi sur Pontarcher et entre les deux rus. Là l'infanterie fait des tranchées et pose des fils de fer. Un soldat a eu un bras enlevé. L'après-midi cela recommence sur la Bruyère, toujours dans le petit bois de sapins qui se trouve au bord de la route du Pressoir et encore entre les deux rus, il est arrivé jusqu'à Pijonville. A quatre heures il y a encore un enterrement de soldat⁶⁰. Le soir et la nuit furent calmes, toujours du fusil.

59. Prot Alphonse 298^e R.I.

60. Minard Pierre 238^e R.I.

Mercredi 16 décembre.

Canonades, fusillades, mitrailleuses toute la journée. On croirait que les Français cherchent à attaquer en tournant derrière Confrécourt.

Jeudi 17 décembre.

Le canon a moins tonné qu'hier. On nous dit que les Français ont avancé de cinq cents mètres sur Confrécourt (c'est faux c'est du côté de Soissons) mais on nous dit aussi qu'il y aurait eu dans l'attaque du douze (octobre sans doute) deux mille hommes hors de combat, je ne sais la vérité. J'ai été très occupé à la vente de la maison, je n'ai pas vu ni entendu ce qui se passait du côté de Fontenoy.

Vendredi 18 décembre.

Toute la nuit tirs dans les tranchées, toute la journée canonades sur Vic et Confrécourt, beaucoup de canon de Normandy et de Pontarcher. Les Allemands répondent avec fureur sur Fontenoy et Pontarcher. Là un obus met le feu à la ferme de M. Danré, une partie des bâtiments est brûlée. A 6 heures le 305^e infanterie descend des tranchées, il pleut à torrent mais ils sont contents quand même car il y a longtemps qu'ils sont dans les tranchées.

Dimanche 20 décembre.

Encore une journée calme, un peu de canon d'Ambleny mais très peu, par contre nous logeons beaucoup de soldats. Les dragons et le 305 sont revenus à Ambleny. Dans le grenier de Manliline il y en a 45 et 10 chez nous dans le hangar à emballage. J'ai été à la messe et aux vêpres et malgré cela, j'ai vendu du vin quand même. Le soir il y avait un incendie du côté de Pernant, j'étais à peine couché à 10 heures moins le quart que je suis appelé pour réveiller les soldats, soit disant qu'il y avait alerte, mais cela n'a été qu'une fausse alerte. J'ai entendu dire que l'attaque de mercredi dernier, à Vingré ou plus loin, il y avait eu cinq cents Français hors de combat et quinze cents Allemands ce qui fait deux mille. A Pernant on évacue tous les enfants jusqu'à 14 ans.

Vendredi 25 décembre – Noël.

La nuit toujours du tiraillement dans les tranchées de Fontenoy, toute la nuit le canon tonne avec violence sur Soissons. Ce sont les Français qui attaquent cela dure toute la journée. Le canon tonne également d'Ambleny presque toute la journée et il passe des aéros. Les Allemands répondent sur Fontenoy, il n'y a pas eu de messe à minuit, beaucoup de soldats à la messe du jour, bien moins aux vêpres, après lesquelles enterrement de Jules Scat.

Samedi 26 décembre.

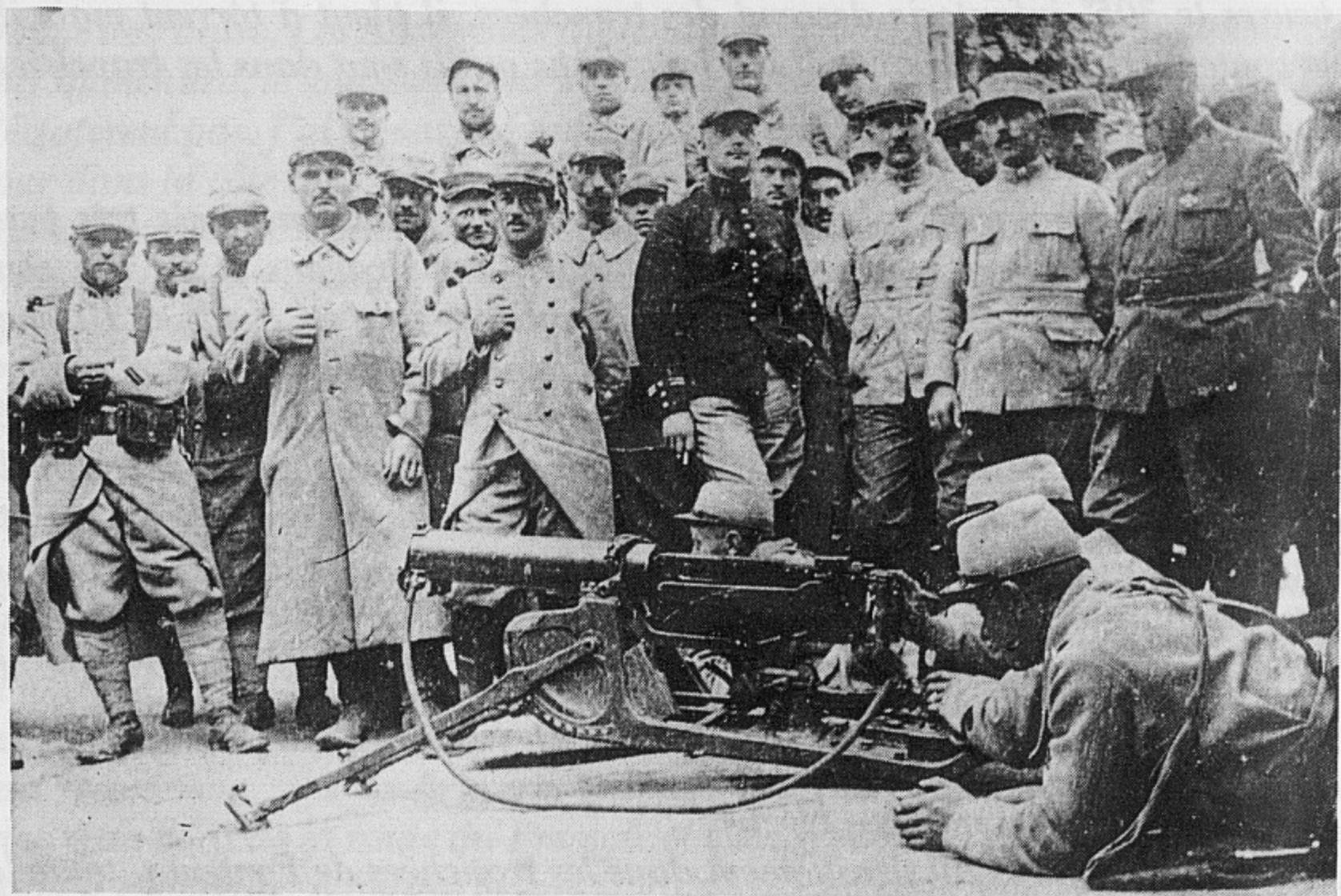
Journée très calme, presque pas de canonnade. Les Allemands font Noël à Osly, ils y étaient descendus dans le jour, ils y chantent et font de la musique. Chez nous il y a un changement de troupes, nous avons une cuisine qui vient s'installer dans notre cuisine au Pont de la Ville, gelée à 5 degrés.

Mercredi 30 décembre.

Journée encore très calme, un peu de canon de Normandy mais je crois, pas de réplique. Le 305^e infanterie est toujours logé dans notre rue. Ils disent changer le deux janvier. Le soir un des trois soldats que nous couchons rentre à 11 heures et demie saoul comme six, bouscule tout et vomit partout.

Jeudi 31 décembre.

Nuit et journée très calmes, un peu de canon, les Allemands répondent sur les tranchées du Pressoir et l'année se termine au bruit du canon.



18 - Prise de guerre lors d'une attaque à Fontenoy, une mitrailleuse allemande Maxim fait l'objet d'une démonstration aux soldats en repos à Ambleny.

L'ANNÉE 1915.

La guerre d'usure va caractériser la doctrine de l'Etat-major en 1915. Usure humaine terrible qui ne joue pas à sens unique puisque 3 Français tomberont pour 1 Allemand, et qui saigne goutte à goutte l'armée française. « Je les grignote » lançait Joffre en parlant de ses coups de boutoir, en Champagne, dans l'Est, en Artois et dans la Somme particulièrement, destinés à ébranler le front allemand au cours d'offensives limitées qui se soldent par des échecs sanglants, les tranchées ennemies se fissurant à peine de quelques kilomètres.

Ces offensives localisées visaient à soulager les alliés de la France, Russie et Italie qui venait de se joindre à l'Entente, tout en cassant le moral de l'ennemi. C'est le contraire qui faillit se produire, les soldats français, désespérés par des pertes inutiles « pour le communiqué », s'enfonçaient dans une morne désespérance. Ainsi l'année 1915 qui ne connaît aucun développement spectaculaire, au plan militaire, restera paradoxalement l'année la plus meurtrière de la guerre, plus encore que l'année 1916 avec Verdun, synonyme de sombre boucherie : 1.350.000 Français sont éliminés du combat pour cette seule année (dont 350.000 morts) contre 550.000 Allemands, alors que 1916 rétablissait un sanglant équilibre avec 900.000 hommes de chaque côté.

Dans le Soissonnais, les Allemands solidement installés sur les éperons et les terrasses qui dominant la vallée de l'Aisne de Bourg-et-Comin à Vic-sur-Aisne, jouissaient d'une position stratégique privilégiée et tenaient Soissons sous leurs canons. La bataille de Crouy qui se déroula du 8 au 15 janvier, sous la pluie, dans le froid et dans la boue visait à déloger les Allemands des crêtes et en particulier de la côte 132. Après un succès initial les Français sont refoulés jusque dans les faubourgs nord-ouest de Soissons, privés de renforts par la rupture des ponts sur l'Aisne, emportés par des pluies diluviennes. 20.900 hommes dont beaucoup de coloniaux, 284 officiers français périrent, furent blessés ou faits prisonniers, sur les pentes ou dans les « creuttes » de la côte 132, en une seule semaine de combat. Aujourd'hui, une stèle très sobre se dresse, près de cette sanglante côte 132, inaugurée le 11 novembre 1992, par la municipalité et par la société historique de Crouy, elle témoigne contre l'oubli⁶¹.

Soissons connaîtra en janvier et février les plus sauvages bombardements de la guerre et sera en grande partie détruite : fin février, il ne restait

61. Bulletin de Crouy, les combats de 1915, avril 1988.

plus dans la ville que 500 habitants qui se terraient dans des caves⁶² alors qu'on en comptait 13.000 avant le conflit.

Pas de souhaits pour le 1^{er} janvier 1915 : les habitants du village rompant avec une habitude séculaire semblent résignés devant la perspective d'une guerre dont ils ne distinguent pas l'issue. Onézime Hénin loge et écoute les soldats qui reviennent des tranchées ou qui y retournent. Il perçoit les signes d'un profond mécontentement devant les tueries, la boue, le froid. Réactions élémentaires plutôt que mouvement organisé : la réunion de Zimmerwald (en Suisse) datant de septembre 1915 et qui regroupait une poignée de syndicalistes et socialistes français et allemands hostiles à la guerre ne sensibilisera qu'une infime minorité de poilus. Non, il paraît plus juste d'attribuer ces « humeurs » à un désir latent de paix, à un refus instinctif des tueries, qu'un homme du peuple comme Onézime Hénin, mêlé à d'autres hommes du peuple, percevait fort bien mais qui n'arrivaient pas à troubler les certitudes dorées des Etats-Majors. C'est peut-être cette méconnaissance du moral de certaines unités qui provoquera par effet cumulatif, l'explosion des mutineries de 1917. Mouvement isolé ou étendu ? Il semble que dans la majorité des unités d'infanterie engagées dans notre région, si l'on en juge par les témoignages écrits, « on se battait par honnêteté, par habitude et par force. Le peuple possède au plus haut point le sentiment de la nécessité. Il faut faire la guerre, à cause de quoi, au fond, il ne le sait, mais il la fait avec droiture, parcequ'il ne peut faire autrement⁶³ ». C'est ce destin accepté qui fait la force d'un Onézime Hénin.

Les opérations militaires locales d'une certaine envergure se déroulent à l'ouest d'Ambleny avec l'essai infructueux de dégagement de Soissons en janvier et à l'est pour essayer de réduire le saillant de Noyon, « ce revolver pointé sur Paris ». Sur les hauteurs escarpées de Quennevières, les troupes coloniales de la 37^e division percent les lignes allemandes, mais faute de réserves ne peuvent exploiter leur succès obtenu au prix de lourdes pertes⁶⁴. Ces troupes basanées qui passent à Ambleny en y apportant une touche d'exotisme « sont faites pour l'assaut, car ce sont de vrais soldats » note Barbusse à Crouy⁶⁵.

Onézime Hénin devient peu à peu un expert en matière d'armement. Il note dès janvier l'utilisation par les Allemands des minenwerfer, ces mortiers meurtriers tirant à faible distance et rendant intenable les tranchées

62. « Le martyr de Soissons », ouv. cité.

63. « Journal d'un combattant », L. Mairet, Crès.

64. « Journal de marche du 3^e Zouave.

65. « Le Feu », ouv. cité.

et boyaux. Les Français y répondent quelques mois plus tard avec le fameux crapouillot⁶⁶. Innovation également avec l'utilisation des projecteurs, des mines pour saper la tranchée adverse. Les Allemands sont toujours les premiers à introduire des armes nouvelles mais les Français ne tardent pas à les imiter, ce qui prouve l'efficacité de l'industrie de l'armement, qui, à part quelques bastions contrôlés par l'Etat dépend de l'initiative privée⁶⁷. Notre chroniqueur note que les munitions et les obus en particulier sont utilisés sans parcimonie et avec une efficacité relative si l'on prend en compte l'impunité dont bénéficient les avions aussi bien allemands que français qui survolent les lignes pour régler les tirs d'artillerie.

Onézime Hénin s'installe dans la routine de la guerre, ponctuée par des tirs d'artillerie sur Ambleny et sur les tranchées de Fontenoy, fusillades nocturnes et patrouilles de nuit, mélange de guerre technologique et de ruses de trappeurs. Et les tranchées saignent. Les habitants du village non plus ne sont pas épargnés. Cependant ils restent : le ravitaillement arrive, le courrier est distribué, les vaches sont dans les prés, et l'on sent chez Onézime Hénin une grande nostalgie de sa terre quand il s'en éloigne. Certes, le commerce accapare le plus clair de son temps ainsi que celui de sa femme : les circuits économiques autrefois tournés vers Soissons et Reims sont à présent connectés sur Villers-Cotterêts dont l'importance s'accroît avec la guerre, et sur Paris. L'administration militaire regarde d'un air suspicieux les commerçants restés sur place et la vente du vin aux soldats fut un temps interdite par le ministre de la guerre Galliéni. La visite du président Poincaré est certes réconfortante mais entend-il les soldats dont Onézime Hénin recueille les confidences ? Ces visites n'étaient pas sans risque : le 15 janvier le général Maunoury commandant la VI^e armée et le général De Villaret commandant le VII^e corps étaient gravement blessés à la tête par la même balle alors qu'ils observaient une tranchée ennemie à Vingré.

Vendredi 1^{er} janvier.

On souhaite que cette année verra finir la guerre, mais quand ?

Ce jour est comme ceux qui viennent de passer, un peu de canon sur Ambleny. Les Allemands répondent sur Le Soulier. Un obus tombe sur le

66. Les premiers crapouillots utilisés par les Français furent en fait des vieux mortiers de 150 datant de Louis-Philippe qui lançaient des bombes de 16 kg.

67. Dessin d'Abel Faivre tiré de « Jours de guerre ». Légende : « Mon fils reçoit tous les jours 30.000 obus par jour. En Argonne ? Non dans son usine de Puteaux ».



19 – Au début de la guerre, dans les tranchées de Fontenoy, on essaye de nouveaux types d'armement comme les tromblons, d'une efficacité douteuse et d'un manie-
ment dangereux. En haut, ce sont des « valises », mines de tranchée type « Gatard » (1915), qui sont approvisionnées afin d'être lancées à l'ai-
de du canon de monta-
gne de 80. En bas, une
bombe de tranchée de
150 mm type LS (1915)
va être lancée à l'ai-
de d'
un canon de tranchée de
58.

bâtiment d'Isaac Lemoine, met le feu au foin mobilisant soldats et civils pour l'éteindre. D'autres obus tombent entre Le Soulier et Montaigu sans blesser personne. Nous recevons une lettre de Gaston nous faisant souhaits de bonne année. A Ambleny, on ne s'est fait aucun souhait.

Samedi 2 janvier.

Après une nuit calme, quelques coups de canon d'Ambleny auxquels les Allemands répondent. Les obus tombent au grand lavoir sans blesser personne. Le matin le 305^e qui était logé chez nous retourne à Port et le soir le 291^e revient des tranchées prendre sa place. En passant sur le pont de Port, un soldat reçoit une balle perdue en pleine tête et est tué sur le coup. Les hommes sont couverts de terre rouge, par suite des pluies tombées dans les tranchées où ils couchaient dans l'eau et dans la boue.

Dimanche 3 janvier.

Journée encore relativement calme quoique toujours du canon de Normandy et de Châté, mais pas de réponse des Allemands sur Ambleny. J'ai appris qu'hier les obus sont tombés sur la ferme de Lacour à Pontarcher, tuant un taureau et une vache et en blessant une autre. Il n'y a pas eu de blessé.

J'apprends également que le 305^e qui est composé d'Auvergnats a quitté Ambleny avant d'hier pour les tranchées et a subi les mines. Il y a eu enterrement d'un soldat⁶⁸.

Mardi 4 janvier.

Journée très calme, un peu de canon sur Vingré, toujours du fusil la nuit mais sans engagement.

Mercredi 5 janvier.

Pas mal de canon sur Mouflaye sur Vingré, les Allemands répondent sur Fontenoy et Port avec violence, mais pas de grosses marmites, il tirent beaucoup sur le pont de Port. On croit qu'il va y avoir encore une attaque sur Nouvron d'ici quelques jours. La canonnade a duré toute la journée mais pas beaucoup d'Ambleny. La nuit pas de tiraillement de fusil, mais toujours des fusées éclairantes. A Ambleny, enterrement d'un soldat qui avait eu les jambes coupées⁶⁹.

68. Goillon Louis 4^e génie.

69. Féret François 216^e R.I.

Vendredi 8 janvier.

Toujours de la pluie, toujours des fusillades durant la nuit et même du canon. Le jour assez forte canonnade d'Ambleny, les Allemands répondent sur le soir mais je ne sais pas où les obus sont tombés. J'écoute causer les soldats qui parlent d'une attaque mais pas un ne voudra marcher. On peut supposer d'avance que ce sera un raté, enfin attendons et espérons. Je reçois une lettre de Gaston André qui espère toujours la revanche.

Samedi 9 janvier.

Après une nuit de fusillade comme d'habitude, le canon tonne beaucoup sur Fontenoy et Berny, cela dure toute la journée et ceux d'Ambleny tirent aussi. Cela continue le soir jusqu'à 6 heures et un coup, de temps en temps durant la nuit, par contre il y a eu des fusillades toute la nuit, fusées éclairantes, phare électrique. Chez nous à Ambleny, les soldats se montent toujours la tête au sujet de l'attaque qui doit avoir lieu. Ils ne veulent plus marcher du tout. Ces soldats n'ont pas de patriotisme, ils ne sont pas courageux, sales dans les cantonnements et n'aiment que boire du vin et de la gnôle.

Lundi 11 janvier.

Toujours des bombardements sur Fontenoy et Nouvron, mais sur Ambleny pas beaucoup. On se prépare à faire une attaque sur le plateau. Le bombardement est plus fort le soir vers 7 et 8 heures.

Mardi 12 janvier

Fusillade toute la nuit. Canon de temps en temps, il fait rage sur Soissons et Crouy où les Allemands gagnent du terrain et où s'engage une véritable bataille. A Ambleny les canons de Pontarcher tirent et les Allemands y répondent. Sur Fontenoy, le canon tonne toute la journée. Le soir les Français font sauter une tranchée boche⁷⁰ avec six cents kilogrammes de mélinite. Le canon fait rage le soir à Ambleny, ceux de 75 qui étaient sur Châté s'en vont renforcer Soissons.

Mercredi 13 janvier.

Toujours des canonnades sur Fontenoy, mais peu sur Ambleny. Les canons de Normandie s'en vont à Soissons, il ne reste à Ambleny que deux batteries sur Châté, du 95 et du 150 il y a également une batterie à Croix Blanche, à la Rue à

70. Onézime Henin utilise pour la première fois le nom de «Boche», ce diminutif de «Alboche» est devenu courant pendant la guerre de 1914-18 mais était déjà employé bien avant.

l'Eau, elle reçoit une soixantaine d'obus qui l'endommage un peu. Il arrive de l'artillerie nouvelle à Maubrun. Les sergents que nous logeons s'en vont à Port à 4 heures du matin.

Jeudi 14 janvier.

Toute la nuit il y a eu des fusillades et canonnades. A minuit un obus tombe près de la Maladrerie. Il en était déjà tombé la nuit précédente. Le canon tonne toute la journée sur Nouvron et Fontenoy, il se fait un grand déplacement de troupes de tous côtés. Il en passe durant toute la nuit dans la rue Mahieu, mais par le moyen qu'il n'y a plus de canons à Ambleny, la ville n'est plus bombardée. Le soir à 8 heures, les soldats logeant dans nos bâtiments partent pour une destination inconnue. Nous recevons une lettre de Gaston contenant les vers qu'il envoie à M. Pollet.

Vendredi 15 janvier.

On a eu ce matin de bonnes et de mauvaises nouvelles de Soissons. La nuit a été assez calme quoique toujours un peu de fusils et de canons. Marie est partie au ravitaillement à Villers, j'ai peur que les Boches reviennent ou que nous soyons bombardés. A 9 heures du matin, on nous dit que les Boches sont à la ferme de Canivet⁷¹, on dit également que Soissons est bombardé depuis trois jours, qu'il est en feu et beaucoup démolé. Les soldats sont presque tous partis d'Ambleny, les soldats du train des équipages qui sont depuis deux mois au vieux moulin, sont attelés, prêts à partir, il est deux heures de l'après-midi. A 4 heures il revient à Montaigu le 5^e d'artillerie venant de Soissons, c'est du 75. Marie revient de Villers, elle dit que c'était noir de troupes et qu'il y a eu panique. On ne voit plus un aéro. On dit qu'il y a eu 10.000 Allemands de tués à Soissons (c'est faux), et au moins 3.000 Français tant tués que prisonniers, que les Allemands se sont emparés de canons de 75⁷².

Dimanche 17 janvier.

Dès le lever du jour, le canon se met à tonner sur Fontenoy, cela dura ainsi toute la journée. Dans l'après-midi il y a eu une alerte. Les Boches cherchent à attaquer Vic et Roche, mais ils sont repoussés. Les soldats arrivés à Ambleny repartent tout aussitôt dans cette direction. A trois heures, enterrement de

71. Les Allemands avaient en effet traversé l'Aisne mais ne purent se maintenir sur la rive droite. Au mois d'août ce seront les Français qui franchiront la rivière pour aller occuper Osly, mais il n'y restèrent pas.

72. Les Français avaient, au cours des jours précédents, au prix de lourdes pertes, enregistré des gains de terrain appréciables sur la rive droite de l'Aisne. La crue de la rivière menaçant d'emporter les passerelles les obligea à repasser l'Aisne.

Madame Lebeau, mère de Charles Lebeau. On apprend que les Allemands ont pris la ferme de St Paul à Soissons. Les Boches ont profité que l'Aisne ait débordé, les canons français sont restés 20 minutes sans munitions, impossible de leur en faire parvenir, les ponts ayant été emportés par l'eau.

Lundi 18 janvier.

Après les fusillades et les canonnades qui durèrent toute la nuit, il se fit une belle journée et il n'est pas tombé d'eau. Le canon tire toute la journée d'Ambleny et de Fontenoy. Les Allemands répondent à Maubrun et sur Pontarcher et sur Châté. On tire toute la nuit. A midi nous arrivent des soldats que nous logeons, c'est le 292. Ils arrivent en autos de Septmonts, nous logeons un chef et les soldats. Il y a eu encore des fusillades durant toute la nuit, et une forte canonnade surtout à 11 heures 30 du soir. La journée fut assez calme pour Ambleny, toujours du canon sur Fontenoy.

Jeudi 21 janvier.

Fusillade la nuit. A 10 heures du soir le canon de Normandy tonne ainsi qu'à 2 heures 30 du matin, mais il n'y a pas d'attaque générale. Un nouvel engin de guerre Allemands jette la terreur dans les tranchées, c'est la minenwerfer⁷³ qui fait des dégâts effrayants et rend fous les soldats qui ne sont pas touchés.

Vendredi 22 janvier.

Fusillade de nuit dans les tranchées, puis canonnades le jour, un peu de Maubrun, de Normandy et de Pontarcher. Les Allemands répondent à Montaigu et sur Fontenoy. A 3 heures nous recevons une lettre par un soldat que maman va mourir. En effet elle meurt à 3 heures de l'après-midi. Nous faisons faire des laissez-passer et le lendemain nous prenons la voiture de M. Borgne pour nous conduire à Villers moi et mes deux frères, Clovis et Armand.

Samedi 23 janvier.

Nous partons le matin à Villers, nous arrivons à 9 heures 30 et trouvons Maman morte. Ma sœur Césarine a attendu que nous soyons arrivés pour commander le cercueil dans lequel maman est placée à 7 heures du soir. Nous décidons que l'enterrement provisoire (elle a été enlevée 5 ans après) aurait lieu à Villers le lendemain dimanche à 9 heures du matin car nous n'étions pas autorisés à l'emmener, et pour cela nous devons coucher à Villers.

73. Le minenwerfer, ou lance-mine, était un canon de tranchée à tir très courbe. La réplique française fut le crapouillot.

L'après-midi j'entends le canon du côté d'Ambleny, cela me tourmente beaucoup car je ne sais pas ce qui se passe par là.

Dimanche 24 janvier.

Après avoir couché tout habillé sur la paille, dans la maison, le jour arrive enfin. On se nettoie et 9 heures, heure désignée pour l'enterrement arrive aussi. Le Clergé vient faire la levée du corps et on fait la cérémonie au cimetière auprès de la Croix du Milieu et l'enterrement a lieu dans une fosse derrière la tombe d'Alexandre Dumas. Après nous faisons signer nos papiers et revenons à Ambleny à pied, et très fatigués. Le canon tonne toujours, nous l'entendons tout le long de la route, mais quand nous arrivons nous apprenons qu'il n'y a rien de nouveau à Ambleny.

Mercredi 27 janvier.

Tiraillements de fusil toute la nuit comme d'habitude. Interdiction de lumière après 8 heures du soir, retour du 305^e qui revient des tranchées au Culfroid. Il y a eu une forte canonnade à 9 heures du matin, et le canon tonne toute la journée.

Vendredi 29 janvier.

Très forte canonnade toute la journée du côté de Tracy-le-Val. On tire beaucoup d'Ambleny surtout le soir. A 6 heures, il y a eu une forte canonnade par l'artillerie de Fontenoy qui dura près de dix minutes mais en grande vitesse. Normandy et Châté tirent aussi, un aéro Allemand vient encore faire des reconnaissances.

Dimanche 31 janvier.

Toujours de la canonnade et un grand changement de troupes à Ambleny. Beaucoup de monde à la messe, à midi et demi, des obus de 77 arrivent à Ambleny. Deux fois quatre d'un coup, ils éclatent depuis le calvaire du siècle jusqu'à la rue Quillette. Une tête d'obus, car c'est des fusants, tombe à mes pieds. J'étais à la porte du chantier et notre maison du Pont de la Ville reçoit plusieurs shrapnells dans les volets et dans les murs. Il y a eu des soldats blessés.

Mardi 2 février.

Le canon de Normandy commence à tirer à 7 heures du matin, mais après il se tait toute la journée. A midi les Allemands répondent sur la Butte Aux Chardons et la Bruyère avec des 77 sans blesser personne. Le reste de la journée fut calme. Cela fait peur aux jeunes soldats qui viennent d'arriver et que nous avons à la maison en ce moment. Le soir il en vient un chez nous de la même



20 – Pendant toute la guerre l'artillerie est très nombreuse : Déchargement d'une pièce de 120 long dans un jardin de la rue du Pont Cheminet durant l'été 1915.

taille que Gaston, même grandeur. Il est de la classe 16 et s'est engagé. Cela nous fait sensation. Voilà deux nuits qu'il n'y a pas de fusillade.

Mercredi 3 février.

A une heure du matin, ayant besoin de me lever pour le service des soldats qui couchent chez nous, j'entends le canon qui fait rage du côté de Quennevières ou Tracy-Le-Val. On aurait dit un roulement de tambour, cela continue toute la matinée. Le canon de Maubrun tira aussi à 10 heures du matin, les Boches y ont répondu à 12 heures 15 en envoyant 4 obus dans la direction de Cachiot. Un soldat fut blessé. A 3 heures, le canon fait encore rage du côté de Quennevières.

Samedi 6 février.

Journée assez calme, très peu de bombardements, toujours de Châté auxquels les Allemands répondent sans faire trop de dégâts, les clairons et tambours montent aux tranchées sonnant la charge, les Boches arrivent et sont reçus à coups de canon d'une façon extraordinaire. La majeure partie d'entre eux est tuée sur le coup.

Dimanche 7 février.

La fusillade se fait entendre toute la nuit dans les tranchées de Fontenoy. Dès le matin fort bombardement du côté de Vic ou Quennevières. Les batteries de Normandie commencent à tirer dès le matin, ainsi que Châté et Maubrun. A 1 heure 30, les Allemands répondent et tirent sur Ambleny. Les obus arrivent dans la rue Mahieu 4 par 4 en 3 fois. Il est surprenant qu'ils ne tirent pas sur l'église pendant la messe car il y a toujours beaucoup de soldats. Aujourd'hui il y en avait moins que dimanche dernier. Un jeune homme⁷⁴ a été blessé à la tête en face la maison Decoudun, un cheval est blessé au même endroit, mais celui qui le monte n'a rien. Un obus tombe au grand lavoir, un au jardin Barbeau et plusieurs à La Plaine, sans toucher ni blesser personne. Marie venait de partir à Villers et de passer la maison Decoudun lorsque les obus sont arrivés. Le 60^e⁷⁵ qui est en ce moment chez nous va partir demain dans les tranchées. A

74. Il s'agissait en fait d'un jeune garçon de 12 ans. M Lefevre, aujourd'hui âgé de 91 ans, nous a raconté dans quelles circonstances il fut blessé. Résidant alors au Rollet des soldats lui avaient demandé d'aller acheter du vin. Flanqué d'une dizaine de bidons en bandoulière, il se rendit à Ambleny dans une maison proche des Tournelles. Le bombardement débuta alors qu'il allait sortir de la cave. La propriétaire des lieux lui conseilla de rester là et d'attendre la fin du bombardement. Le jeune garçon, craignant d'être pris sous les décombres si un obus tombait sur la maison, préféra repartir. En arrivant au carrefour de la route des Fosses, un obus éclata au milieu de la rue. Sérieusement blessé à la joue, il fut secouru par un cavalier qui l'emmena à l'ambulance la plus proche.

75. Régiment de Bersot, condamné à mort pour une affaire de pantalon.

9 heures 30 du soir il ne fait ni ciel ni terre, le canon de Normandy tire 5 coups. On voit toujours les fusées éclairantes sur Fontenoy. La nuit fut plus calme, pas de fusillade. Nous avons un lieutenant à coucher chez nous qui part à Villers demain.

Mercredi 10 février.

Fusillade la nuit. Bombardement dans la journée surtout très fort à 4 heures au-dessus Fontenoy. Maubrun, Normandy et Châté tonnent aussi, des obus arrivent à la Maladrerie, blessant vaches et bœufs. Les Boches ne tirent pas sur Ambleny.

Mardi Gras 16 février.

Après une nuit de fusillade très forte, le canon tonne très fort de tous côtés. A 1 heure, le canon allemand fait rage sur les tranchées de Fontenoy avec de gros obus à fumée noire. L'artillerie française lui répond de tous côtés comme un roulement de tambour. A 2 heures 30 cela recommence, tout aussi fort et enfin les Allemands tirent environ 50 gros obus sur la ferme de M. Carré et démolissent la maison de M. Lefèvre, à la dernière ferme. Deux artilleurs qui étaient à l'entrée d'une carrière ont été tués par un obus qui leur est tombé dessus⁷⁶. Ils voulaient regarder où tombaient ces obus. Une autre maison est aussi endommagée.

Vendredi 19 février.

Nuit calme. Le matin je monte à Maubrun pour visiter les dégâts des obus tombés mardi chez M. Carré. Chez M. Bézin, il y a eu deux artilleurs de tués par l'effondrement du ciel de la carrière. En redescendant chez nous, nous avons trouvé quatre carreaux de cassés à la maison Manliline, la porte de la maison enfoncée et la porte de l'armoire ouverte. L'après-midi, les Boches ont tiré sur Maubrun avec des plus petits calibres, n'arrivant même pas jusqu'aux maisons.

Lundi 22 février.

On se lève de bonne heure, Marie va à Villers. Il fait beau temps, les Boches bombardent la rue Quillette et Derrière la Tour sans atteindre personne. C'est des fusants de 77, pendant que Marie est partie je reçois un ordre pour passer au Conseil de Guerre pour avoir vendu du vin à des militaires.

Mardi 23 février.

Fusillades durant la nuit. Bombardements le jour. Le 5^e d'artillerie quitte pendant la nuit Hygnières et Le Soulier. Au matin bombardement sur Fontenoy.

76. Large Gaston et Aucanot Pierre du 5^e d'artillerie.

D'autres pièces de canon arrivent au Soulier, elles se placent au-dessus de la maison Melin-Desjardin. Le matin jusqu'à midi, forts bombardements sur Fontenoy. Pour empêcher les Boches de tirer sur un convoi de ravitaillement en munitions qui arrivent pour les canons du Soulier. Plusieurs avions Français passent au-dessus d'Ambleny. Les Boches tirent sans les atteindre. L'après-midi tout est calme. Je passe au Conseil de Guerre. Je suis appelé, mais pas plaidé, on ne sait pas si mon affaire aura une suite. Le soir nous recevons une lettre de Gaston.

Samedi 27 février.

Journée calme. Comme bombardements, peu ou presque pas d'Ambleny. Nous recevons l'ordre de la fermeture de la maison par l'autorité militaire pour avoir vendu du vin.

Mardi 2 mars.

Encore du bombardement. Les Boches répondent encore sur Chavoie, mais sans rien atteindre. Nous recevons la notification que nous avons le droit de vendre de l'épicerie aux civils mais pas de liquides. Les avions voyagent toute la journée. De Fontenoy on tire au moins 60 obus sur un Français sans l'atteindre. Beau temps. On bombarde toujours Pernant.

Samedi 6 mars.

Dès 4 heures du matin on entend une forte canonnade sur Fontenoy. Les Boches tirent sur les tranchées françaises, les canons français répondent au petit jour. Normandy pour commencer, Maubrun après et Châté le tout ensemble jusqu'à midi, assez fort l'après-midi mais cela arrête définitivement vers 4 heures car il pleut. Les Boches ont répondu sur Chantraine et Le Soulier avec des fusants de 150 mais sans blesser personne. Le soir fusillade et canon sur les tranchées de Fontenoy, mais fusillade sans attaque, quoique fort nourrie. Enterrement d'un soldat⁷⁷.

Dimanche 7 mars.

Après une nuit de fusillade, le canon tonne le matin à 9 heures. Les Boches tirent sur la Butte Aux Chardons sans toucher personne car là il n'y a plus de batterie. Ils tirent toujours sur les tranchées de Fontenoy avec des obus de 150 et 210. On dit que les Boches ont fait sauter une mine, mais que les Français s'y sont maintenus et même qu'ils ont gagné une tranchée du côté de Nouvron.

77. Brénot Maximilien 35^e R.I.



21 – Au cours des premiers mois de la guerre, l'intendance ne suit pas, les soldats organisent leurs cantonnements comme ils le peuvent. En haut : les infirmiers de l'ambulance ont installé leur paillasse dans une maison du village. En bas : l'infanterie qui se trouve au bord de l'Aisne loge sous des tentes rudimentaires.

L'après-midi la canonnade fut moins forte car il pleut. La nuit toujours des fusillades.

Mercredi 10 mars.

Fusillade toute la nuit sur Nouvron et Fontenoy. Canonnade assez violente toute la journée de Châté et Normandy. Les Boches répondent toujours beaucoup sur les tranchées de Fontenoy et sur Châté. Je vais au bois de Poteau, il y a une école de tambours et clairons, beau jardin fait par les soldats, de là on entend les bombes qui arrivent sur Montaigu.

Vendredi 12 mars.

Temps de brouillard, temps couvert. Le matin on apprend qu'hier deux généraux ont été aux tranchées, à 30 mètres des Boches et qu'ils ont été blessés tous deux de la même balle. Ils regardaient par un créneau. Ce sont le général Maunoury et le général De Villaret⁷⁸. L'un des deux est soigné à l'ambulance à Ambleny et Maunoury est retourné chez lui.

Samedi 13 mars.

Nuit assez calme, le matin fort brouillard, gelée. Alors pas de canonnade, à midi le soleil se montre et luit. Il fait très beau, aussitôt le canon tonne de Fontenoy et de Normandy. Un aéro passe, on tire un coup de canon. Je crois que c'est un Français et que ce sont les Français qui tirent sur lui. Après-midi, le ballon captif de Laversine se lève, il a la forme d'un revolver. Il redescend à 3 heures 30 puis remonte encore vers 4 heures 30. Des soldats ont été faire de l'exercice, ils descendent de Maubrun par Béron. Ils sont vus des Boches qui leur envoient 8 obus, sans en blesser un. Un aéro boche va inspecter les lignes françaises sur Fontenoy il reçoit plus de 50 coups de canon sans être atteint.

Lundi 15 mars.

Dès le matin les Boches tirent sur Châté. La Normandy répond de suite et tire jusqu'à une heure. Cela reprend à une heure, les Boches répondent sur la Bruyère et le canon de Châté tire à son tour de midi à deux heures. Le ministre de la guerre vient à Ambleny décorer le général De Villaret. Le canon tonne

78. Au cours d'une visite des tranchées, tenues par le 42^e R.I, le général De Villaret, commandant le 7^e C.A, attira l'attention du général Maunoury, commandant la VI^e armée, sur un point des lignes ennemis qu'il avait observé la veille. A peine l'un et l'autre s'étaient-ils penchés pour regarder par une fissure du parapet, qu'une même balle les atteignit tous les deux à la tête. Le général Maunoury s'effondra sans connaissance et le général De Villaret tomba et saigna abondamment par le nez mais put regagner à pied sa voiture.

toujours, surtout très vite à 4 heures 30 de Normandy et de la Bruyère. C'est un tir précipité pendant 10 minutes. Le ballon de Laversine est levé toute l'après-midi. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous donne des nouvelles des rapatriés d'Allemagne. Les obus viennent jusqu'à la rue Quillette, l'un tombe dans la ferme Blanchard sans faire ni dégâts ni blessés.

Vendredi 19 mars.

Les Boches bombardent Ambleny avec des obus incendiaires. La première bombe tombe à 11 heures 30 dans les jardin des Ruelles près d'un pommier mais après, il en arrive d'un bout à l'autre du centre du village, il en tombe chez Mme Chevallier, Bézin, Judas, Trouillet, Sonnet, Crépin, Cornil, Laurent, Presbytère, Taine, Leroy, Clotaire Mora, en tout 500 dont plusieurs n'ont pas éclaté. En outre, l'une tombe dans notre petit jardin Barat; Ils mettent le feu chez M. Trouillet, notaire, dans le grenier chez M. Cornil, maison Marotaux, dans le grenier chez M. Sonnet débitant, brûlant l'écurie, chez M. Crépin cultivateur, brûlant la grange pleine de récoltes. Trois soldats furent blessés, un cheval tué chez M. Laurent, Mme Leroy, malade, blessée dans son lit ainsi que son petit-fils mais légèrement. Il en est tombé une sur l'église au pied du clocher au ras de la route. On a appris plus tard que ce tir avait été fait contre le général De Villaret qui était blessé et les Boches le croyaient dans une maison proche de l'église, ce qui leur aurait été dit par un prisonnier français. Les pompes à incendie furent actionnées par les soldats, la nouvelle est mise sur le Pont de la Ville et elle donne l'eau dans la vieille chez M. Trouillet, ensuite chez M. Sonnet et enfin chez M. Crépin. Cela dure jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Le soir enterrement d'un soldat⁷⁹ tué chez M. Vaillant près de l'école des filles, qui servait d'ambulance, une bombe est tombée dans le pied de la construction et a un peu pénétré dans une salle où il y avait des malades sans blesser personne. Le général De Villaret était soigné dans une maison presque en face, un peu à droite de l'école des filles.

Samedi 20 mars.

Un aéro boche commence son repérage à 9 heures du matin, le canon de 75 tire dessus et une mitrailleuse de Fontenoy, mais sans l'atteindre et cela par trois fois. La saucisse de Laversine se lève par plusieurs fois, il est 2 heures 30, les Boches n'ont pas encore tiré sur Ambleny. La mitrailleuse tire une partie de l'après-midi sur Fontenoy. A Ambleny l'après-midi fut calme.

79. Boitet Eugène 60^e R.I.

Vendredi 26 mars.

Fusillade la nuit. Le matin gelée et beau temps, un avion boche passe et on tire dessus sans l'atteindre. Une équipe de deux cents hommes, brancardiers et ambulanciers arrive à l'école des filles. A 5 heures, deux avions boches sont en présence, on tire sans les atteindre.

Lundi 29 mars.

Fusillade la nuit, le jour canonnade après les aéros, toute la journée les Boches ne tirent pas ici.

Mardi 30 mars.

Encore des fusillades la nuit, des canonnades toute la journée, et le soir les Boches tirent sur les tranchées de Fontenoy, avec des crapouillots et des grenades mais rien sur Ambleny.

Mercredi 31 mars.

Toujours des fusillades la nuit, canonnades intermittentes le jour, toujours du canon après les aéros sans résultat. Le soir on voit fonctionner le phare sur Maubrun, pas d'obus sur Ambleny.

Jeudi 1^{er} avril.

Fusillades toute la nuit sur les tranchées, le jour canonnades de Châté et de Normandy et après les aéros, les Boches tirent sur la montagne Hygnières sans blesser personne.

Vendredi Saint – 2 avril.

Toujours des fusillades la nuit et canon sur Fontenoy. Le jour, canon français de Fontenoy de Normandy et de Châté. J'ai été à Montaigu la première fois depuis la mobilisation. En bêchant dans le jardin Barat, Taquoy trouve un obus incendiaire de 150 non éclaté. On se demande ce que c'est. Mais il vient à passer un artilleur ayant un peu bu, il prend l'obus, le met sur son épaule et s'en va avec, je ne sais où, mais nous en sommes débarrassés.

Mercredi 7 avril.

Les artilleurs de Maubrun font le simulacre d'une fausse batterie sur La Rue à l'Eau, les Boches la prennent pour du bon et la bombardent, c'est les premières maisons de Resson qui écopent. A 2 heures de l'après-midi passe un aéro français qui fait du repérage, les boches tirent dessus sans l'atteindre. Pendant ce temps les canons de La Rue à l'Eau tirent sur les boches. Je vais au marais de Chaudière chercher des épines.

Dimanche 11 avril.

Le soir à 11 heures, les Boches tirent sur Ambleny. Un obus tombe sur le devant de la maison de Monsieur le Curé, cassant tous les carreaux. Les autres obus, je ne sais où ils sont tombés. A 3 heures du matin, cela recommence, un obus tombe à la mairie brisant tous les carreaux. Un obus tombe dans l'église à l'autel de la Vierge brisant tous les vitraux de couleur et autres, faisant tomber une colonne en pierre auprès de la porte de la sacristie, mettant en miettes le confessionnal et un tableau du Chemin de Croix, et remuant les voûtes à plusieurs endroits. L'obus est passé par la verrière qui se trouve au-dessus de l'autel de la Vierge et est tombé au pied du pilier qui se trouve à gauche de la sacristie.

Samedi 17 avril.

Toujours des fusillades et canonnades le soir sur Fontenoy. Le canon de Châté tonne un peu, les Boches répondent sur Châté et sur Le Soulier. La mère Barbillon est atteinte et meurt à 11 heures du soir. Trois soldats sont également blessés. Un obus va aussi à La Bargaigue. On amène des planches dans les prés de La Plaine pour faire des cabanes, ce qui fait supposer que la guerre ne va pas finir.

Du 18 au 25 avril, période assez calme.

Lundi 26 avril.

Beau temps, matinée très calme. On nous annonce la visite des troupes à Ambleny par M. Poincaré, Président de la République. En effet, à 9 heures 15, un défilé d'autos arrive, passant devant chez nous et se dirigeant sur Châté à ce que je crois. A 10 heures, le canon tonne de Châté et de Vingré pendant dix minutes, je crois que le Président est monté à Châté et qu'il regarde l'attaque. Une demi-heure après, il passe devant chez nous à pied, je crois qu'il est accompagné par le Ministre de la guerre et le général Joffre et toutes les autos reviennent avec d'autres généraux. Il donne des poignées de mains aux officiers qui sont dans la cour du moulin, il va dans la cour de Mme Fageot voir une cuisine roulante (fig. 22) qui vient d'arriver ensuite il fait le tour de la rue Mahieu et retourne à Paris.

Mardi 27 avril.

Le matin calme, à 10 heures arrive une délégation de six autos amenant des officiers étrangers, je crois que ce sont des Italiens. Ils vont à Châté au poste d'observation. Le canon tonne de Châté, de la Bruyère, de Normandy. Les Boches répondent sur Montaigu. De 11 à 12 heures, bombardements sur



22 – Le 26 avril 1915, le président de la République, Raymond Pointcarré et le général Joffre, viennent à Ambleny. Après avoir observé le front depuis la colline de Châtet, ils vont inspecter cette roulante du 67^e R.I.T., installée dans la cour d'une maison de la rue du Pont Cheminet (actuelle boulangerie).

Pernant, mais je crois sans dégât. L'après-midi les grosses pièces françaises tirent sur une tranchée française pour la réduire, sous laquelle les Français ont entendu les Boches qui la minaient. Toute l'après-midi l'artillerie lourde a tiré, les Boches ont répondu sur Châté.

Jeudi 29 avril.

Beau temps, belle nuit, aussitôt après minuit, le bombardement commence sur Soissons avec des grosses pièces. Pour nous ici à part le bombardement des aéros, ce fut assez calme. Dès 5 heures du matin des aéros passent et à 6 heures du soir, il en passe encore. Les Boches tirent sur les Français à six pièces à la fois avec du 77 et du 150 fusant, sans les atteindre.

Mardi 4 mai.

Les obus sont tombés une partie de la nuit sur les tranchées de Fontenoy. Cela fait un bruit effroyable plus que de mal. Les canons de la Bruyère et ceux de Châté tirent, les Boches répondent au-dessus d'Hygnières et de Tarte, sans blesser personne. Un aéro français repère les lignes boches qui tirent dessus sans l'atteindre. Le soir tout est plutôt calme.

Mercredi 9 mai.

Dans l'avant midi un aéro français plane au moins 2 heures au-dessus d'Ambleny. Les Boches tirent dessus sans l'atteindre. Les Boches tirent encore sur Le Soulier, un éclat d'obus tombe chez François Montigny, traverse le toit et le plafond de la maison sans blesser personne. Les Boches tirent encore sur Pernant, les habitants émigrent pour ne pas être tués. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous dit qu'il est à Charenton avec deux mois de convalescence.

Du 10 au 17 mai, très calme.

Mardi 18 mai.

Nuit très calme ainsi que la matinée, l'après-midi je vais à St Bandry faire la fosse de Geudet mort sur la route en face Le Rollet. Le canon tonne une partie de l'après-midi, les Boches répondent sur Le Marais et Montaigu. Chez Lagny un obus tombe dans la marmite à soupe et n'en a pas laissé, mais personne n'est blessé. On apprend que 15 Boches ont quitté les tranchées et sont venus dans les tranchées françaises en y emportant les fusils et des sacs de soldats. Les Français s'étaient sauvés. Ils ont laissé un fusil boche.

Vendredi 21 mai.

Journée encore assez calme, à part quelques coups de canon tirés isolément,

rien à signaler. A Osly les Boches ont fait des mannequins, les ont mis sur la rivière dans une barque, une patrouille française a été voir ce que c'était. Il y eut des tirs et un Boche s'est rendu prisonnier, c'était un jeune homme de 18 ans⁸⁰.

Samedi 22 mai.

Nuit très calme, l'artillerie de chez nous fait alerte à 6 heures du matin, simulacre de recul. Ils vont jusqu'à Laversine et reviennent. Il fait très doux 25 degrés à l'ombre, tout pousse à merveille, les pommiers fleurissent toujours, de plus en plus beaux. Les oiseaux chantent quand même un peu, très peu de rossignols, très peu de tourterelles, très peu ou pas d'hirondelles, le coucou a chanté une fois et est parti aussitôt qu'il a entendu le canon. Les oies sauvages avaient déjà bien tournoyé au-dessus des lignes avant de passer.

Du 23 au 29 mai calme sur Ambleny, peu de bombardements. Sur Fontenoy, tire de crapouillot la nuit.

Dimanche 30 mai.

Toujours des crapouillots sur les tranchées de Fontenoy. A 3 heures du matin, du côté d'Attichy, le canon tonne avec violence. De Châté on tire aussi à 8 heures du matin. A 11 heures du matin les Boches répondent sur Le Soulier, M. Lambin, du Soulier, sa dame et un soldat sont blessés dans leur terre à La Barre, le reste de la journée se passe en canonnades sans accident. (Monsieur et madame Lambin sont morts des suites de leurs blessures, laissant un garçon soldat à Salonique et deux jeunes filles).

Lundi 31 mai.

On nous dit qu'il doit y avoir attaque du côté de Quennevières, il y a beaucoup de troupes et d'artillerie dirigées de ce côté, même des Noirs.

Mercredi 2 juin.

Nuit de bombardement sur l'Aisne où on a installé un pont aux éperons de l'écluse⁸¹. On travaille toujours aux tranchées du côté du Pressoir. Le jour, un peu de bombardement boche sans rien abîmer.

80. Une habitante d'Ambleny, Mme Defente, se souvenait avoir vu passer, sous bonne escorte, dans le Soulier, ce soldat qui avait traversé l'Aisne à la nage pour se rendre aux Français.

81. Depuis la destruction du pont sur l'Aisne, on franchissait la rivière sur un pont de bateaux qui fut ensuite remplacé par ce nouvel ouvrage, construit sur pilotis.

Vendredi 4 juin.

Toujours un peu de canon mais pas beaucoup de riposte de la part des Boches. On tire toujours après les aéros. Le soir ils sont trois ensemble. Dans l'après-midi j'écope un deuxième procès pour avoir vendu du vin.

Samedi 5 juin.

Toujours préparatifs en cas d'attaque, changement de troupes. Dans le jour on entend le canon du côté de Quennevières, là où il y a beaucoup d'hommes d'aménés sur le front.

Dimanche 6 juin.

Dès le matin, l'attaque est commencée sur Quennevières⁸² ou Tracy-le-Val et en allant sur Noyon. Le canon fait rage jusqu'à midi, cela gagne en venant sur Autrêches et Fontenoy. Les canons tirent au moins 600 coups, les Boches répondent sur Châté et Le Soulier. L'après-midi cela arrête un peu, on tire toujours mais moins, du côté de Noyon on tire plus longtemps, toujours des passages d'aéros. Le soir on ne connaît pas le résultat.

Lundi 7 juin.

La nuit fut assez calme en comparaison de ce que l'on aurait pu prévoir. Le matin les aéros circulent et le canon tonne sur Autrêches ou dans cette direction. Le canon de Châté tire un peu, les Boches y répondent mais il n'y a personne de blessé. La lutte continue sur Quennevières ou les environs. On dit qu'il y a eu deux mille Boches de tués, trois canons de démontés et beaucoup de mitrailleuses et deux cents prisonniers.

Samedi 12 juin.

Nuit encore à crapouillots, à bombes, fusées lumineuses. Le jour les canons de Châté tirent un peu, les Boches répondent sur le Champ Ste Marie et le moulin Chrétien, sans blesser personne. Je passe en Conseil de Guerre et suis condamné à une amende pour avoir vendu du vin aux soldats.

Dimanche 13 juin.

Toujours nuit à crapouillots et bombes sur les tranchées. Attaque des Boches sur la direction de Quennevières qui est repoussée. La journée se passe avec pas mal de bombardements de Châté car il n'y a plus que là qu'il

82. Cette attaque dura du 6 au 16 juin. Elle avait pour objectif un saillant situé devant la ferme de Quennevières et à la pointe duquel se trouvait un fortin. Les pertes françaises furent énorme : 7 700 hommes et 134 officiers.



23 – Eté 1915, les soldats qui sont en poste sur la colline de Châté ont installé leur table dans un sous-bois.



24 – Eté 1916, les soldats en repos à Ambleny bénéficient de conditions de vie acceptables.

y a des canons. La journée se termine encore par des engins d'une force extra sur les tranchées de Fontenoy. Cela fait trembler notre maison quoique nous en soyons à environ 3 kilomètres, le canon tonne aussi.

Lundi 14 juin.

Bombardements d'aéros boches par les Français sans les atteindre. Canonnade un peu toute la journée, à 4 heures les Boches répondent sur Châté, mais très peu le soir. Les Boches attaquent à Moulin-sous-Touvent et reprennent une tranchée qu'on leur avait prise. On entend la mitrailleuse et le fusil, il y a moins de canon que la semaine dernière. On apprend aussi qu'ils ont bombardé Soissons.

Mardi 15 juin.

Nuit très calme sur Fontenoy. Dans le jour passage d'aéros français et boches, on tire dessus toujours sans les atteindre. Le canon de Châté tonne assez souvent. Le soir l'infanterie du 67^e territorial va partir pour une destination inconnue, on suppose sur Tracy, Quennevières car les Boches attaquent de tous côtés.

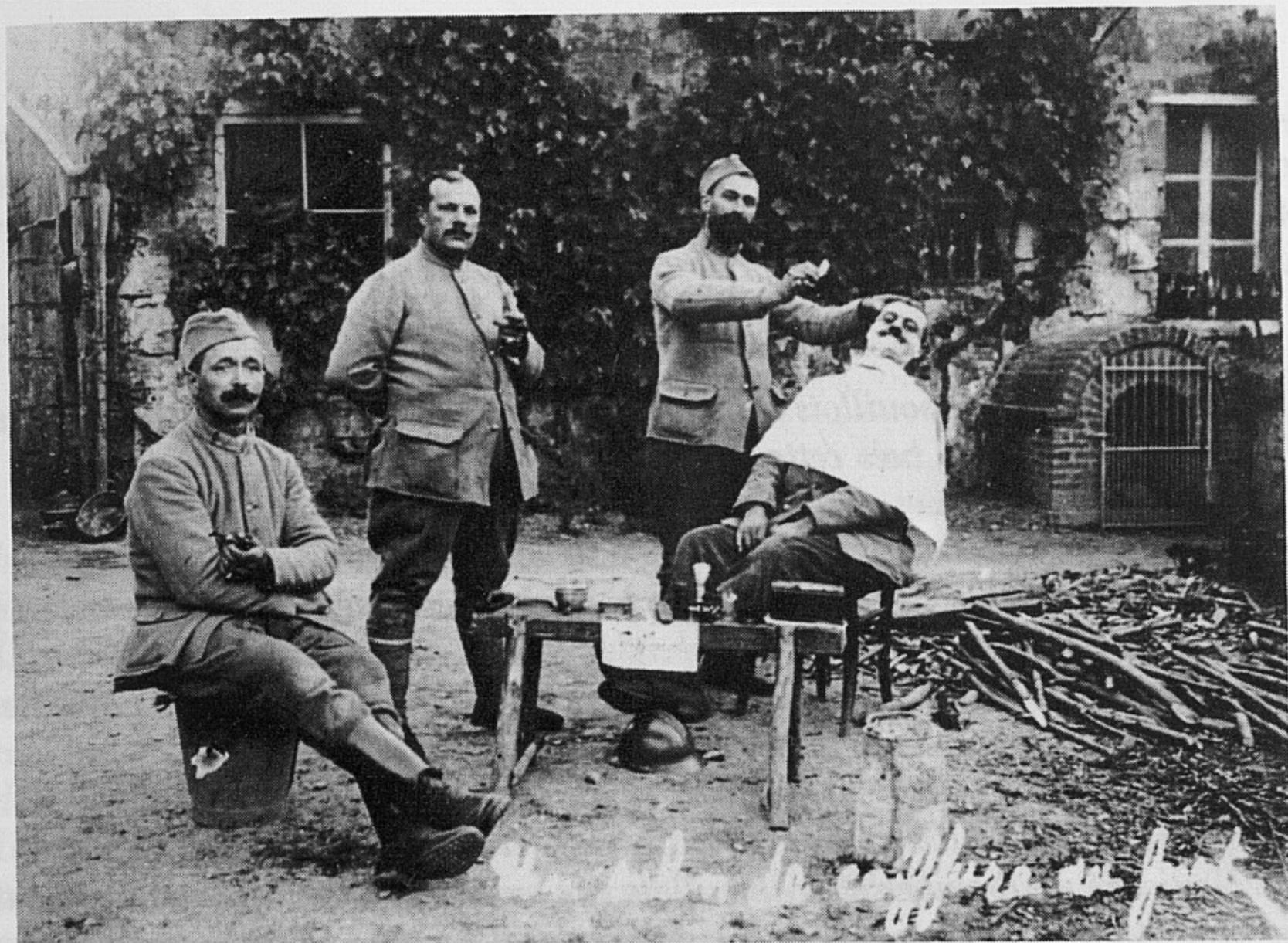
Mercredi 16 juin.

On entend le canon au loin de tous côtés, cela dure jusqu'à 10 heures du matin. Une grosse pièce de canon tire sur Compiègne (elle était placée à Coucy). On dit que cela tombe dans la forêt.

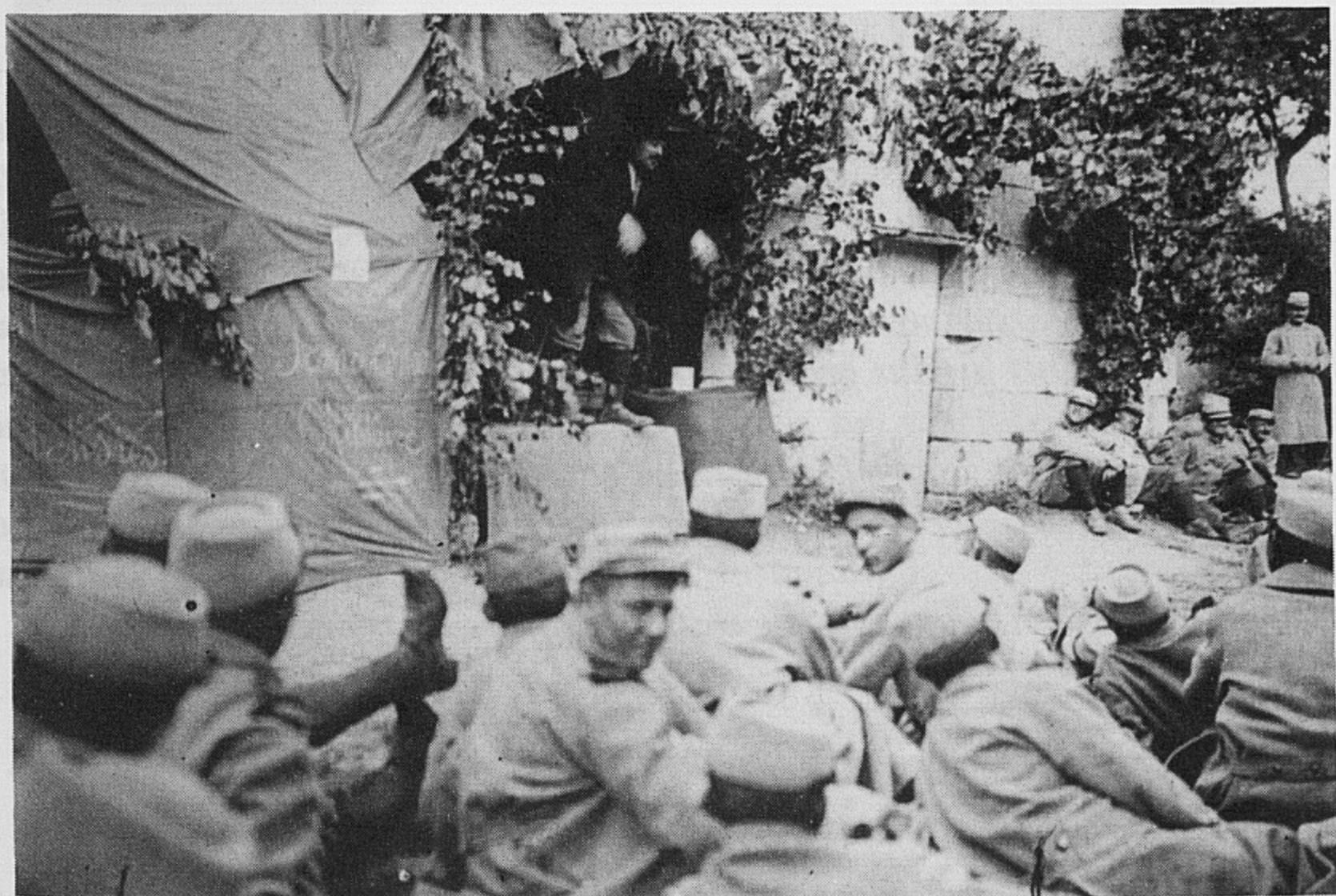
Du 17 au 23 juin, bombardements intermittents sur Ambleny, le 17 la pièce qui tirait sur Compiègne bombarde Villers-Cotterêts.

Jeudi 24 juin.

Nuit plus que calme, pas de fusil ni crapouillots, pluie à 10 heures du soir. Il y avait un arc-en-ciel du côté du Nord, ce que je n'avais jamais vu la nuit. Il était de couleur jaune très pâle. Le matin il est 10 heures, pas encore un coup de canon, les autos amènent toujours du bois pour faire des abris. On fait aussi des quantités de réseaux de fil de fer barbelé. A midi quelques coups de canon tirés de Châté, et les Boches répondent sur La Plaine. A 3 heures de l'après-midi, Marie part pour Paris voir Gaston. J'apprends qu'un obus est tombé à La Plaine sur un pignon de la maison de Louise Martin, un dans son jardin, deux chez Lacour, un dans son jardin, un au coin du bâtiment Rousselle, une dans le grenier d'Armand Vaillant, un dans la prairie Crépin, en tout neuf, sans blesser personne. Il n'y avait plus un seul soldat à La Plaine, tous étaient partis la veille. Le reste de la soirée fut calme.



25 – Au repos à Ambleny après une semaine passée dans les tranchées de Fontenoy les soldats peuvent enfin se livrer à quelques soins du corps.



26 – On se distrait aussi grâce à des spectacles improvisés.

Vendredi 25 juin.

Dans la nuit crapouillots sur les tranchées, journée plutôt calme, presque pas de canon d'Ambleny, mais sur les tranchées de Fontenoy, obus et crapouillots par les Boches. Dans une compagnie, il y a eu sept tués. Marie quitte Villers pour Paris voir Gaston qui doit retourner bientôt à son dépôt.

Samedi 26 juin.

Nuit encore à crapouillots et obus sur les tranchées. La compagnie qui a eu 7 tués hier, a encore 6 tués cette nuit.

Samedi 3 juillet.

Nuit très violente sur les tranchées, le canon de Châté et de Normandy (il y a des canons revenus) tirent toute la nuit. Il y a des morts dans les tranchées. Le jour, passage de deux aéros boches sur lesquels on tire sans les atteindre. Canonnade intermittente de Châté.

Dimanche 4 juillet.

Toujours des bombes et crapouillots sur les tranchées mais moins violents que la nuit précédente, très peu de canonnades d'Ambleny. Les boches envoient un obus au lavoir de Cachiot; il était chargé avec des cartouches françaises, personne n'est blessé.

Mardi 6 juillet.

Canonnades, crapouillots et bombes sur les tranchées toute la nuit. Cela tue quelques soldats toutes les nuits. Cela décourage les autres. Les soldats paraissent en avoir déjà assez. On parle de leur donner des permissions mais d'aucuns disent qu'ils ne reviendront pas. On ne sait si cela fera bon effet. Il y a encore beaucoup de régiments qui n'ont pas marché. Ceux qui sont sur le front en sont jaloux, mais la plus grande haine de ceux qui vont dans les tranchées c'est contre les gendarmes qui sont la plaie de l'armée, qui ne font rien que d'aller d'auberge en auberge faire du mal aux soldats et aux bistrots. Tous sont unanimes à dire qu'il vaudrait mieux les envoyer dans les tranchées. Le soir à 10 heures, quatre phares sillonnent le ciel, deux sur Maubrun et deux sur Hygnières, le ciel est orageux et ils cherchent après les zeppelins.

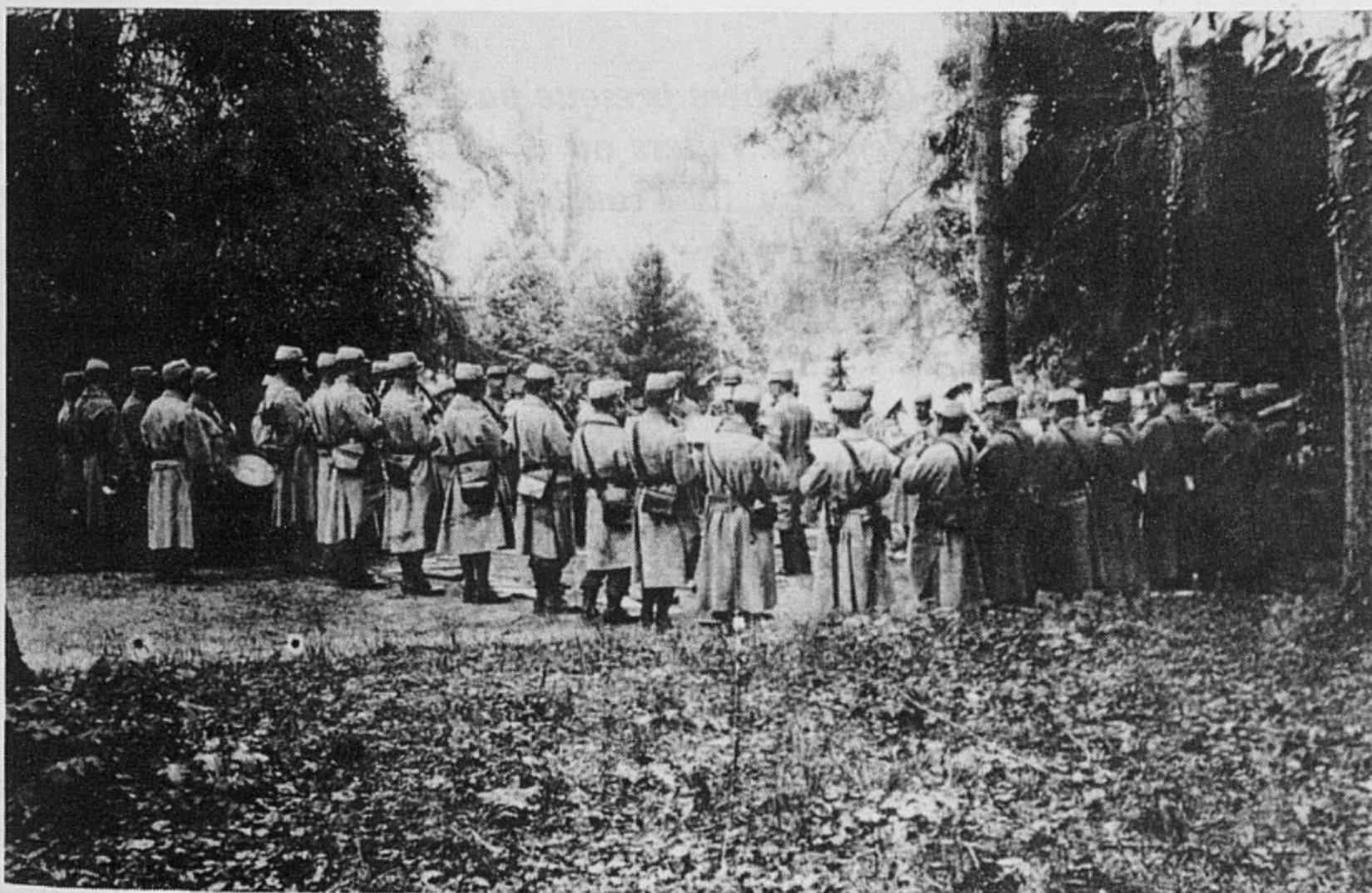
Mercredi 7 juillet.

Il fait du vent, pas de canonnade avant le soir. Les boches ne répondent pas sur Ambleny, mais toujours sur les tranchées de Fontenoy.

Du 8 au 14 juillet, bombardement violent sur les tranchées de Fontenoy.

Jeudi 15 juillet.

Nuit assez calme, pluie, matinée assez calme, mais l'après-midi vers 5 heures jusqu'à 8 heures, violentes canonnades sur Fontenoy et Nouvron-Vingré, les Boches bombardent les tranchées et tirent beaucoup sur Châté et Montaigu. Hier les Boches ont tiré plus de six cents obus sur Fontenoy parce que la musique militaire d'Ambleny avait été jouer au château de Port (fig. 27). C'était la colère d'entendre cela. Aujourd'hui on a constaté que les Boches avaient tiré dans le secteur de Nouvron, Fontenoy et Ambleny, quatre mille coups de canon. Deux cents sont venus sur Châté et la Barre, résultat, un tué à Châté et quatre blessés, un tué à Fontenoy et cinq blessés dans les tranchées. Une fille, bonne du curé de Fontenoy, fut blessée légèrement. Les terres et les routes de Fontenoy étaient garnis de shrapnells tellement ils en avaient tirés.



27 – 14 juillet 1915 la musique du 60^e R.I. vient jouer au château de Fontenoy. Cela déclenche la fureur des Allemands qui envoient plus de 600 obus sur Fontenoy.

Mercredi 21 juillet.

Nuit toujours très agitée sur les tranchées. Dès 4 heures du matin, le canon de Normandy tire sur les tranchées boches. A 5 heures, trois aéros boches et français se battent au-dessus de Châaté, pendant ce temps le canon de Normandy tire toujours, quoiqu'il n'y en a plus que deux, l'un ayant été abîmé à la bataille de Quennevières et l'autre sert à Châaté pour tirer sur les aéros. Dans la journée, canonnade intermittente, les boches répondent sur Châaté où un artilleur est blessé.

Lundi 26 juillet.

Nuit calme ou à peu près calme, en comparaison des nuits d'il y a dix jours, toujours un peu de bombardement mais très peu. Normandy tire et Châaté aussi. La division va changer. Il y en a déjà de partis et il en reviendra d'autres. Ce sont le 44^e et le 67^e de réserve.

Mardi 27 juillet.

Nuit toujours à peu près calme sur les tranchées. La musique du 60^e, qui faisait ses répétitions à Hygnières, les fait maintenant à La Plaine. On donne un concert au Clos Cachet vers 6 heures.

Dimanche 1^{er} août.

Nuit assez calme sur les tranchées presque pas de canonnades d'Ambleny. M. Lambin revient à Ambleny de Villers où il était à l'hôpital. Ce sont des Sénégalais qui arrivent à Ambleny, ils y couchent une nuit et vont à Fontenoy dans les tranchées.

Mardi 3 août.

Toujours nuit calme comme canonnade, toujours changement de troupes. Le 4^e lourd part, il n'y a presque plus de canons à Ambleny. Le matin, il arrive des zouaves (fig. 28), il y en a 45 dans notre maison du Pont de la Ville. A 12 heures, le canon fait rage du côté de Quennevières. L'après-midi fut calme comme canonnade surtout à Ambleny.

Vendredi 6 août.

Nuit à torpilles, fléchettes, bombes et canonnade sur les tranchées surtout le soir. Dans le jour passage d'aéros sur lesquels on tire de part et d'autre sans résultat. Les zouaves marocains sont toujours chez nous, ceux du Pont de la Ville s'en vont. Nous cherchons à les remplacer par un locataire civil. Le soir, le canon tonne beaucoup.



28 – Le Moulin de la Ville est occupé par un important détachement du 9^e régiment de Zouave. En haut: La lecture du rapport. En bas: Prise d'arme et remise de décorations.

Du 7 au 13 août, toujours le bombardement sur les tranchées de Fontenoy.

Samedi 14 août.

Après l'arrivée au Soulier de soldats noirs, marocains et tirailleurs sénégalais, la nuit fut assez calme, le jour très peu de canonnade.

Lundi 16 août.

Nuit à bombes, crapouillots et torpilles, cela continue jusqu'à 9 heures du matin. A 10 heures, une violente canonnade commence sur le plateau de Nouvron et Confrécourt. Elle ne dure qu'une demi-heure, le reste de la journée canonnade intermittente. Ce jour on dit que M. Le Président de la République doit venir à Compiègne.

Mardi 18 août.

Bombardement violent la nuit sur les tranchées avec fléchettes, grenades, bombes à main, torpilles. Le jour canonnade intermittente. Les Boches tirent sur Montaigu sans blesser personne.

Lundi 23 août.

Dès 5 heures du matin, il passe un aéro boche sur lequel on tire sans l'atteindre. La nuit avait été très calme. Gaston repart pour Paris avec sa mère qui va au ravitaillement. Il part au son du canon qui tire après les aéros, il passe 4 boches sur lesquels on tire plus de 200 coups de canon. Ensuite passent 4 aéros français. La journée fut calme, pourtant les Boches tirent quelques obus.

Mercredi 25 août.

Toujours des bombes, crapouillots sur les tranchées de Fontenoy mais après 8 heures du soir plus de canonnade avant 4 heures du matin, pour laisser les indigènes et Sénégalais fouiller Osly et les tranchées boches, là il y eut un sergent tué et 4 blessés et de l'autre côté de Nouvron où l'on croyait qu'il n'y avait pas beaucoup de Boches, on s'aperçoit qu'ils sont beaucoup renforcés, car ils ont vu les Sénégalais du côté français. A Vingré, dans la nuit, un Français pose un piège à renard qu'il a trouvé dans une ferme dans une fosse d'égoût. Un Boche y vient la nuit et est pris par la jambe. Il est tiré par une corde en passant sous les fils de fer, il fait une gueule ! mais il arrive quand même dans la tranchée française. Total : 50 francs de récompense et 8 jours de permission au soldat qui l'a fait. L'après-midi canonnade de Châté et de Normandy, les Boches répondent sur Le Soulier, un Sénégalais tué et cinq blessés.

Jeudi 26 août.

Nuit surtout le soir, à bombes et crapouillots. Le jour canonnade intermittente de Maubrun, Châté et de Normandy. A 4 heures tirs en vitesse de Normandy et Confrécourt pendant deux ou trois minutes. Nous avons en ce moment beaucoup d'Algériens dans la commune. Le soir nous assistons dans notre cour à la danse arabe.

Mardi 31 août.

Nuit assez calme ainsi que la journée quoique toujours de la canonnade, mais il y a longtemps que les Boches ne tirent plus sur le village, toujours sur Châté et le Pressoir. Des tirailleurs arrivent dans le secteur de la Grande Croix.

Mercredi 1^{er} septembre.

Canonnade sur les tranchées la nuit et un peu de crapouillot mais en réalité encore assez calme, le jour, bombardement comme d'habitude d'Ambleny en allant sur les tranchées boches. A 5 heures du soir les Boches tirent 8 à 10 coups sur Les Fosses en Haut, sans blesser personne, je ne sais sur quoi ils ont tiré. Le soir, les tirailleurs algériens qui sont logés chez nous, s'en vont aux tranchées.

Jeudi 2 septembre.

Nuit assez calme. Je reçois une lettre de Louis Crépin, prisonnier. Journée à canonnades intermittentes mais assez calme. Le soir il fait un orage, il tonne un seul coup. Je ne sais où la foudre est tombée, mais le coup était très fort, pluie.

Vendredi 3 septembre.

Nuit sans crapouillot, seulement du fusil sur les tranchées, mais du canon de Maubrun et Normandy, nous avons des Marocains arrivés dans notre caserne⁸³.

Dimanche 5 septembre.

Dès le matin du canon et une partie de la journée, les Boches répondent un peu sur Châté et sur les tranchées, nous avons toujours les Marocains qui sont un drôle de peuple.

Lundi 6 septembre.

La nuit fut assez calme sur les tranchées, le jour toujours bombardements

83. L'auteur désigne probablement là le bâtiment qu'il possédait en face du moulin.

intermittents, le soir, il nous arrive du Maroc directement, 4 à 500 Marocains dans notre rue. La majeure partie monte aux tranchées directement. On appelle cela du renfort. A 8 heures ceux que nous avons chez nous montent aux tranchées et à 11 heures ceux des tranchées reviennent chez nous. Pendant ce temps, le canon tire sur les tranchées boches sans arrêt.

Vendredi 10 septembre.

Nuit à crapouillots, bombes, grenades et canonnades sur les tranchées. Le jour, dès le matin, on entend le canon sur Soissons. Il y tonne encore quelque temps l'après-midi. Ici Normandy tire beaucoup, mais les Boches ne répondent pas, toujours passage d'aéros. Les habitants de Pernant sont obligés de déménager, cela fait peine de voir passer leur mobilier.

Dimanche 12 septembre.

Voilà aujourd'hui un an que les Boches sont retranchés sur Fontenoy. La nuit fut très calme, le jour toujours des bombardements intermittents, passage d'aéros. Les Boches tirent sur la montagne de Maubrun. Le soir changement de troupes indigènes, aussitôt parties aussitôt il en revient d'autres. Nous recevons une lettre de Gaston, il est à Epernay.

Du 13 au 19 septembre, canonnade incessante sur les tranchées.

Lundi 20 septembre.

Nuit à canonnades, mais je crois sans grosses bombes, mais du canon une partie de la nuit. Le jour fut plutôt calme quoique du canon intermittent de tous côtés. Le soir nos Marocains s'en vont. Ils sont remplacés au moulin par des territoriaux du 69^e. Dans notre maison il n'y a que des sergents. Chez nous, nous logeons un capitaine.

Mercredi 23 septembre.

Nuit calme, quoique les mitrailleuses ont marché le matin. Une escadrille d'avions arrive encore, les Boches tirent dessus de tous côtés au fusil mitrailleur et canon sans les atteindre. Le jour toujours du canon intermittent. Les Boches ne répondent pas beaucoup. Le soir les tirailleurs algériens s'en vont, il ne reste plus de Noirs à Ambleny.

Samedi 25 septembre.

Nuit très calme, le jour, bombardements par moment de Normandy, Maubrun et Châté. Les Boches ne répondent pas. Le soir on apprend que les

troupes françaises ont attaqué en Champagne et qu'elles ont percé les lignes ennemies.

Dimanche 26 septembre.

Nuit très calme. Dans la journée toujours des canonnades intermittentes, les Boches répondent sur Pernant et sur Châtel sans blesser personne. Le soir on nous dit que nous avons fait en Champagne 10.000 prisonniers boches. Ici tout est calme, il n'y a presque pas de troupes.

Lundi 27 septembre.

Nuit calme. Rien qu'un peu de fusil dans les tranchées. Pluie, journée à canonnades intermittentes sans changement.

Dimanche 3 octobre.

Aujourd'hui très calme, on apprend que nous avons eu d'Ambleny quatre blessés à l'attaque de Champagne. C'est Couvercelle blessé à la main, Crépin blessé aux deux jambes, Parent blessé au bras, Defente blessé au bras et au pied.

Mercredi 6 octobre.

Toujours nuit et journée très calmes. On n'entend plus rien. On ne se croirait plus en guerre, si ce n'étaient les méchancetés que fait l'autorité militaire aux commerçants pour vendre aux soldats. C'est honteux, il y a peut être en ce moment quatre cents hommes à Ambleny.

Du 7 au 15 octobre, période de calme.

Samedi 16 octobre.

Nuit à bombes aériennes. Le jour un peu de canon. On dit que les Boches ont gagné du terrain à St Vaast et qu'ils nous ont tué 6 hommes dans les petits postes de la vallée de Pernant, mais les bruits sont si faux que l'on ne sait pas au juste.

Mardi 19 octobre.

Nuit à minen sur les tranchées. Le jour, cannonade assez violente de part et d'autre. Au-dessus de l'écluse de Fontenoy les Boches passent la rivière, nous blessent un soldat et nous emmènent un prisonnier.

Du 20 au 30 octobre, calme.

Dimanche 31 octobre.

Nuit calme, dans la matinée Normandy tire quelques coups de canon, les

Boches répondent sur Châtelé, cela n'empêche pas que c'est très calme. Les soldats décorent les tombes des soldats tués dans les cimetières, c'est très bien arrangé (fig. 29).

Jeudi 4 novembre.

Départ de Monsieur le Curé et Armand Mora qui s'en vont à Verdun pour être soldats.

Lundi 8 novembre.

Toujours nuit à bombes et crapouillot sur les tranchées de Fontenoy, Nouvron, un peu de canonnade dans la journée. Un nouveau règlement vient embêter le civil pour circuler dans le pays. Suivant les ordres de l'armée, il est interdit aux débitants de vendre du vin au bidon. La régie défend expressément de vendre du vin par 40 litres et plus. Il est très cher c'est à y devenir fou.

Jeudi 11 novembre.

Matinée assez calme, mais vers 1 heure de l'après-midi, les Boches envoient neuf obus sur le hameau de la Plaine, un tombe au bout de la sente



29 – Les tombes de soldats, dans le cimetière d'Ambleny, sont décorées par leurs camarades.

Defente, là un sergent d'infanterie est blessé au côté et a trois doigts coupés. Il en est mort le lendemain. L'après-midi passe un avion boche. Le reste de la journée est calme.

Du 12 au 19 novembre bombardement, principalement la nuit.

Samedi 20 novembre.

Quelques crapouillots et minen la nuit sur les tranchées de Fontenoy, le jour pas mal de canon de Normandy et Châté. Les Boches ne répondent pas. Il n'en est pas de même sur Soissons à ce que je crois. Là les grosses pièces tirent toute la journée sur la ville. Ici un avion français à 3 heures passe pas haut, il va et vient, fait une pirouette au-dessus des Fosses et va atterrir à Maubrun à ce que je crois. Le soir le canon de Châté tire toujours.

Lundi 22 novembre.

Toujours la guerre sur les tranchées de Fontenoy à coups de minen, bombes et crapouillots. Les minen font toujours un bruit infernal comme détonation. Ils contiennent 30 à 40 kilos de poudre et mesurent jusqu'à 1m de hauteur. Ils blessent quelquefois des soldats, mais leur plus grand mal est la commotion par le déplacement d'air.

Mercredi 24 novembre.

On nous donne des nouvelles heures pour vendre du vin aux soldats de : 10 heures 30 à 11 heures 30 et de 5 heures 30 à 7 heures 30. On nous tarifie aussi le prix des marchandises.

Du 25 novembre au 6 décembre toujours le bombardement la nuit.

Mardi 7 décembre.

La nuit, quelques crapouillots et bombes aériennes. Le jour, assez violents bombardements, surtout de l'artillerie française de Vingré qui bombarde du côté de Nouvron. Resson, Normandy et Châté tirent beaucoup. Les Boches répondent sur Resson 2 ou 3 coups. A Ambleny les soldats sont partis en marche à Soucy et Hautefontaine. Ils rentrent à 8 heures du soir. A la nuit tombante, les autorités militaires ont peur que les Boches bombardent Ambleny, empêchent les habitants de sortir, mais il n'en est rien. les Boches se vengent en envoyant des bombes aériennes sur les tranchées de Fontenoy mais elles sont terribles et drues. Cela dure une partie de la soirée. Les Français répondent par une violente canonnade et tout rentre dans le calme.

Du 8 au 18 décembre, les nuits sont calmes, un peu de bombardement sur Ambleny dans la journée.

Dimanche 19 décembre.

La nuit fut mouvementée, beaucoup de canon de tous côtés en allant sur les tranchées boches. Ils ne répondent pas sur Ambleny. A partir de 5 heures du matin, le canon tonne sur Autrêches et sur Soissons. Dans la journée forte canonnade d'Ambleny toute la journée et beaucoup dans la direction de Soissons. Le soir cela continue les Boches répondent sur les tranchées avec canons et le soir avec minen ou bombes aériennes. A 10 heures du soir on entend un fort bombardement du côté de Soissons même au-delà. C'est un véritable roulement.

Lundi 20 décembre.

Après la nuit qui vient de se passer, la journée fut tout en bombardements surtout sur les tranchées de Fontenoy. Pernant est arrosé de quelques obus. Le soir c'est épouvantable sur Fontenoy et Nouvron par les minen et obus.

Vendredi 24 décembre.

Pluie et vent le matin, le jour un peu de canon, mais pas sur Ambleny, plus sur Vingré et Autrêches. Le soir un fort orage avec tonnerre et éclairs nous donne énormément d'eau, de la grêle et du grésil. Il pleut à torrent pendant une heure et demie.

Samedi 25 décembre.

La nuit fut assez calme, un peu de canon après 10 heures du soir sur les tranchées mais pas d'Ambleny. Le jour fut calme toujours du canon, mais très peu. Les Boches à Osly inventent un nouveau truc de guerre, ils passent la rivière posent des collets en fils de fer pour prendre des Français mais ceux-ci s'en aperçurent. La nuit quand ils vont poster leurs sentinelles, ils les coupent et aussitôt le fil se retire sur la rivière comme un gros ressort. On suppose qu'ils voudraient avoir un homme vivant pour le faire causer.

Vendredi 31 décembre.

A minuit, Gaston nous arrive en permission. Le jour tout est calme, le soir il pleut. Sur Fontenoy on craignait une attaque des Boches, elle s'est produite sur Vingré vers 11 heures du soir. Canons, minen, mitrailleuses, fusils, tout a donné pendant une heure environ mais pas d'Ambleny ni de Châté. On nous dit qu'il y a eu 30 morts du côté français. Cela est dû à ce que les Français

n'éclairaient plus et que les Boches se sont approchés à plat ventre jusqu'aux tranchées sans être vus.

L'ANNÉE 1916.

Verdun a non seulement marqué de son sceau d'acier l'année 1916, mais a grandi au rang de mythe, relayant les grandes heures de l'histoire nationale. La bataille de la Somme connut elle aussi une intensité dramatique et fut livrée en partie pour soulager Verdun : leur sort était en quelque sorte lié. L'Etat-Major allemand nourrissait une certitude qui devait à la longue s'avérer une illusion : l'armée française épuisée par 18 mois d'une guerre meurtrière, était à bout de souffle. Il suffisait de l'attirer dans un piège, Verdun, symbole et porte de la France « pour la soumettre au hachoir de l'artillerie allemande et la saigner à blanc ». On entra dans la logique d'une guerre terroriste, déjà inaugurée en 1915 par l'utilisation des gaz asphyxiants allemands et qui consistait à gagner, en tuant le plus d'ennemis sans épargner les populations civiles soumises à des bombardements féroces, comme à Soissons et Reims. Le grand déferlement allemand débuta en février et ne fut arrêté que par une résistance surhumaine des hommes commandés par le général Pétain. La plus grande partie de l'armée française – 110 divisions – était passée dans « l'enfer de Verdun », la noria s'effectuant grâce à l'utilisation judicieuse des moyens de transport, symbolisés par « la voie sacrée ». A la fin de l'année, la ville de Verdun était dégagée, les forts de Vaux et Douaumont repris. Un mythe s'effondrait : l'artillerie et l'aviation allemandes n'étaient pas invincibles, mais quel bain de sang dans les deux camps !

La bataille de la Somme débuta en juillet : les Franco-Britanniques devaient percer au niveau du saillant de Péronne pour couper les lignes de communication ennemies, en direction de Liège et Cologne. Après quelques succès initiaux français au sud, ce fut l'enlisement. Là encore comme à Verdun, les pertes, marquent à elles seules, l'ampleur et la cruauté des combats : 400.000 Britanniques, 200.000 Français, près de 500.000 Allemands. En juin, en coordination avec les armées alliées, Broussilov, avance en Galicie et Volhynie, au prix de pertes considérables, mais la Roumanie qui était entrée en guerre aux côtés des forces de L'Entente est rapidement défaite et sa capitale occupée le 6 décembre ⁸⁴.

84. « La Grande Guerre », J. G. Boissière, *le Club du Livre*, Lille, 1959.

Tous ces événements qui se produisent parfois à des milliers de kilomètres d'Ambleny, finissent par toucher Onézime Hénin, accroché à sa petite terre, humant l'air du temps, l'œil fureteur et l'esprit toujours en éveil. A part une erreur de datation, l'Italie n'est pas entrée en guerre en 1916, mais en 1915, tous les faits rapportés par lui sont exacts, ce qui confère une grande fiabilité aux événements locaux qui n'entrent pas dans le champ de l'histoire générale, et qu'il consigne avec minutie. Les échos de la bataille de Verdun sont perçus par Onézime Hénin dès février et les bombardements particulièrement sévères que subit le village visent-ils à faire diversion, à fixer des troupes? Les fils d'Ambleny payent eux aussi leur tribut à la sombre tuerie qui se poursuit à l'Est et dont notre chroniqueur discerne mal les contours. L'issue en est longtemps incertaine au point qu'Onézime Hénin envisage une éventuelle marche des Allemands sur Paris et une occupation du village. La guerre sera longue, les travaux de consolidation du front qui se poursuivent dans la région le prouvent amplement. Malgré les bombardements presque quotidiens qui peuvent tuer et blesser aussi bien les civils que les militaires, une école ouvre ses portes, la poste fonctionne et la moisson se fait quasiment à la barbe des Allemands. Force des habitudes, force de la vie, sursaut d'un peuple dur à la peine.

La guerre semble sommeiller sur le front de l'Aisne mais elle prend des aspects nouveaux. Le spectre des gaz asphyxiants rôde, et la plume d'Onézime Hénin se fait pittoresque pour décrire les parades imaginées. Les avions ne se bornent plus à régler les tirs d'artillerie ils lancent des bombes et il semble que au-dessus d'Ambleny, les Français aient une certaine maîtrise de l'air. Mais c'est la guerre psychologique qui revêt l'aspect le plus spectaculaire avec ces petits ballons dirigeables chargés de tracts et de journaux déversés sur les tranchées françaises. « La Gazette des Ardennes », était un journal imprimé à Charleville et couvrant l'ensemble de la zone occupée. Outil de propagande, contrôlé par les Allemands, il visait à démoraliser les populations sous tutelle par la diffusion de nouvelles ayant une apparence de vérité mais qui, en fait, étaient accablantes pour les Alliés. Son influence fut quasiment nulle.

Les zeppelins, fierté de l'Allemagne, bombardèrent effectivement Paris en 1915 et Londres en 1916. Se glissant furtivement dans la nuit ils lançaient leurs bombes sur les populations civiles (60 morts dans le sud Lancashire) et entretenaient une véritable psychose de terreur. Onézime Hénin en homme prudent envisage un repli en cas d'évacuation du village, mais jamais bien loin de sa terre : c'est un choix partagé par beaucoup d'habitants du Soissonnais qui se retrouvent sur les arrières du front, dans

le sud du département, dont Villers-Cotterêts est l'épicentre. Ils connaissent en effet la situation peu enviable des réfugiés belges et du nord de la France, souvent employés dans des conditions très dures dans les usines d'armement⁸⁵.

Cette guerre interminable use les combattants mais aussi les civils. Les intérêts individuels l'emportent peu à peu et Onézime Hénin n'oublie pas ses affaires. L'autorité militaire en investissant l'ensemble des activités de la région, multipliant les règlements contraignants, s'attire la haine des civils comme celle de notre chroniqueur, pourtant respectueux des hiérarchies. Si on comprend le soldat, on n'est pas loin de haïr l'officier, « planqué » et le gendarme obtus. Il convient cependant de noter que certains commerçants peu scrupuleux s'enrichissaient sur le dos « des pauvres poilus en leur vendant du vin à un prix prohibitif⁸⁶ ». Et l'année 1916 s'achève comme elle avait commencé : « nuit à canonnade, fusillade sur les tranchées ». En somme, une année de guerre très ordinaire !!

Samedi 1^{er} janvier.

Après l'attaque de cette nuit, la journée fut calme. Quelques coups de canon l'après-midi, 6 à 8 de Normandy. A part cela journée calme.

Lundi 3 janvier.

La nuit un peu de canon, le matin Normandy tire beaucoup. Les Boches répondent sur le Pressoir et le passage à niveau et sur Fontenoy. Le temps est clair et magnifique. Les Boches bombardent le secteur de l'Aisne en-dessous du Pressoir, ils cherchent la section de mitrailleuses qui est logée dans un bois. Ils envoient environ cinquante obus auprès de la ferme de la Maladrerie. Ils ont déjà brûlé la cabane du cantonnier hier, dans laquelle il y avait des fusils et des cartouches. Ils tirent aussi sur Châté et Montaigu.

Vendredi 7 janvier.

Hier soir, mitrailleuses, minen, canon, fusils, tout marchait sur les tranchées de Fontenoy et Nouvron, mais pas longtemps. Le matin du 7 est calme, à 9 heures du matin Châté tire en vitesse 12 coups de canon. A 10 heures le canon tonne sur Vingré sans discontinuer, à 3 heures de l'après-midi il tonne encore sans arrêt. Ensuite les Boches tirent sur Châté, sur Le Soulier, deux obus arrivent sur la ferme du père Cense à Tarte. Puis ils tirent sur Béron et un

85. « Le martyre de Soissons », ouv. cité.

86. « Pages d'histoire locale », ouv. cité.

obus tombe dans le larris⁸⁷ Manin sans éclater, un à la fontaine de Cachiot, deux en Normandy.

Mardi 11 janvier.

Nuit à canonnade, crapouillots, et minen sur Fontenoy ainsi que les mitrailleuses. Le jour, violents bombardements du côté de Quennevières, Normandy tire un ou deux coups. Les Boches y répondent un coup, l'obus tombe dans la voirie qui va du Pont de Planches au marais. L'après-midi de gros obus (150) tombent sur Pontarcher et Fontenoy.

Mercredi 12 janvier.

La soirée se passe encore avec crapouillots, minen et canonnades sur les tranchées de Fontenoy. Les minen sont ainsi nommées par les soldats du 69^e territorial qui tiennent les tranchées de Fontenoy et qui viennent à Ambleny au repos tous les 10 jours. Ce sont de grosses bombes lancées par les Boches et qui font une forte détonation formidable, qui abîment les tranchées et qui tuent quelquefois des hommes car on les voit venir et on peut s'en garer. Pour être tué, il faut être auprès d'où ils tombent mais ils font une forte dépression d'air qui remue tout. La matinée fut assez calme. On entend le canon au loin. D'abord les Boches viennent de faire une offensive à Tahure⁸⁸ le 9 courant. Du côté d'Autrêches et Quennevières, cela tonne encore.

Lundi 17 janvier.

Nuit plus que calme, pas un coup de fusil, rien du tout, il est 9 heures du matin encore rien. Mais tout d'un coup les minen se mettent à taper avec violence, du côté d'Autrêches Vic et Quennevières, le canon fait rage. A 2 heures après-midi Normandy tire aussi, à 3 heures, 4 obus arrivent sur Ambleny, un chez Détail qui tombe dans son jardin entre lui et son garçon sans le blesser, un autre chez Julien sur ses cabanes à lapins, il y en a 22 de tués et 10 poules mais pas un accident de personne. Un autre tombe dans le ru sur le lavoir de la commune, l'eau saute en l'air et inonde notre jardin et le chemin, casse 6 carreaux chez Mme Marchal. J'étais dans le jardin, mais j'ai été appelé par M. Pottelet pour aller chez M. Sonnet, donc je n'ai rien vu, mais ma brouette a été remplie de vase et d'eau, l'autre obus est tombé derrière chez M. Decoudun et tout est rentré dans le calme.

87. Larris = terre inculte.

88. Commune de la Marne à 26 km de Ste Menehould, aujourd'hui commune Sommepey-Tahure.

Samedi 22 janvier.

Nuit plus que calme, cette nuit il y a eu un changement d'artillerie, la batterie de Normandy est remplacée par du 35^e. Il y en a qui logent au vieux moulin Fluteaux et chez nous. Le jour ce fut calme, mais le soir il y eut à 8 heures des fusillades sur les tranchées de Fontenoy et Vingré, de la mitrailleuse, ensuite des minen et du canon. Nous avons à coucher ce soir un capitaine dans ma chambre, un adjudant d'artillerie du moulin et là-bas dans l'autre maison, un adjudant du 69^e.

Dimanche 23 janvier.

Nuit et jour assez calmes. Mort de Mélin Desjardins. Le soir nous avons à coucher un vétérinaire en place de l'adjudant. On apprend qu'un soldat du 69^e au bord de l'eau en face Osly a laissé là casque, souliers, et capote pour passer l'Aisne et désertier ou se noyer.

Lundi 25 janvier.

Nuit assez calme au bord de l'Aisne, secteur du Pressoir, une quinzaine de Boches ont passé la rivière et se sont emparés d'un poste téléphonique. Journée assez calme. Les Boches tirent deux coups de canon dans la côte Derrière la Tour sans blesser personne. On dit aussi que la nouvelle batterie de 95 qui est placée dans la côte du Pressoir a déjà reçu 40 obus avant que d'avoir tiré. Le soir à 9 heures, mort de Mme Bruge.

Jeudi 27 janvier.

Nuit encore assez calme. Le matin le temps est clair. J'ai peur du bombardement en me levant et j'annonce mes craintes. En effet, aussitôt on entend le canon de tous côtés. Nous faisons l'enterrement de Mme Bruge pendant lequel on entend toujours le canon. C'est surtout du côté de Vic que l'on bombarde. Comme nous rentrons à l'église, la batterie de Normandy tire. Il faut se méfier. En effet nous étions chez M. Sonnet que voilà le premier obus qui arrive. Je me sauve et comme je passais à la maison Marchal en voilà deux autres qui arrivent. Enfin j'arrive chez nous et les obus tombent dru pendant une demi-heure. Alors la batterie de Normandy tire beaucoup, et les Boches arrêtent. Environ 40 obus sont tombés. C'est du 150 autrichien à ce que l'on croit. Après, les Boches tirent sur la Maladrerie de Pontarcher sans l'atteindre, sur Fontenoy et sur Port. On nous dit que le château des Mardansons⁸⁹ a été atteint.

89. Château construit à la fin du XIX^e siècle en contre-bas de l'église de Fontenoy, totalement détruit en 1918.

Mardi 1^{er} février.

Nuit très calme, le jour aussi. Je conduis une voiture de mobilier à Villers-Cotterêts en dépôt dans un logement que nous avons loué.

Du 2 au 8 février, période de calme.

Mercredi 9 février.

Nuit à fusil à part cela calme. Le matin à 6 heures une batterie française tire 8 coups de canon. Pour le réveil à 8 heures 30 des fusants arrivent sur La Plaine, rue Quillette et les Tournelles, Fosses en Haut. Après les fusants, furent les 150 percutants et à midi des 210. Il en est tombé un chez mon frère Armand sur le devant de sa porte lui brisant tous ses carreaux. Il fut un peu blessé à la figure par un éclat de verre. Chez Mme Chevalier il y a eu des soldats tués. Il en tomba à bien d'autres endroits que je ne connais pas encore. A 1 heure 30 c'était la direction de Ressons le long, après sur Port et aussi sur Ambleny jusqu'au soir. La soirée fut calme.

Jeudi 10 février.

Après la nuit assez calme, le canon tonna un peu à 8 heures 30 du matin, le bombardement d'Ambleny recommença, dura encore jusqu'au soir et fut terrible encore. Il tomba des obus de tous côtés, mais le plus fort du bombardement fut à 7 heures 30 du soir. En moins de 10 Minutes, il en tomba au moins un cent sur Ambleny. C'était épouvantable. Je ne connais pas tous les endroits où il en tomba. Dans le jour ils en avaient envoyés au Rollet, à Laversine, à Cœuvres, à Pommiers, à St Pierre Aigle, à Missy-aux-Bois, le reste de la nuit fut calme.

Samedi 12 février.

Toujours du canon la nuit. Je vais mener une voiture de mobilier à Villers, c'est un véritable tourment pour moi d'entendre le canon dans la direction d'Ambleny. Nous rentrons le soir et apprenons que les Boches n'ont pas beaucoup tiré sur Ambleny, 7 à 8 obus après que nous soyons rentrés. Ils ont tiré 30 obus sur la ferme de M. Danré à Pontarcher tuant 14 bœufs. Sur les tranchées cela n'arrête pas. On ne sait ce qui se passe tellement les nouvelles sont contradictoires.

Du 13 au 18 février. peu de bombardement.

Samedi 19 février.

Après la nuit très calme, les canons de Châté, Normandy et Maubrun, Tour Blanchard, Ressons, Confrécourt, c'est à dire tous les canons français de la

région tirent toute la journée au moins mille coups de canon, mais les Boches ne répondent pas sur Ambleny.

Mercredi 23 février.

Nuit calme malgré le bruit du changement d'artillerie, journée calme



30 – Du 9 au 13 février 1916 le bombardement est incessant, mais les habitants du village se sont accoutumés au risque et la vie continue. La plupart du temps ils attendent le plus fort du bombardement pour se réfugier dans leur cave.

aussi. La batterie de Normandy tire une dizaine de coups pour ajuster son tir. Les Boches ne répondent pas. Cela est mauvais signe ou ils préparent quelque chose ou c'est qu'ils attaquent ailleurs. On nous dit à Verdun principalement. Le soir on nous dit que le 305^e va partir la nuit, cela nous fait peur. J'avais chargé Détail de me ramener une pièce de vin de Villers, je vais lui dire de ne pas me la ramener, on est bien inquiet.

Jeudi 24 février.

Nuit calme, journée à peu près pareille, pas de canonnade ou très peu. Quelques canons de 75 reviennent en Normandy. Ils en ont retiré un dans chaque batterie, du côté de Vic et Roche. Il n'y a plus de soldats au vieux moulin ni chez nous.

Vendredi 25 février.

Nuit calme. On croit que les Boches avaient préparé des gaz asphyxiants, mais ils n'ont pu les lancer. Il tomba de la neige une partie de la nuit et de la journée. Il y en avait 12 à 15 centimètres d'épaisseur. On n'entendait presque plus le canon. Le temps était gris et très bas.

Dimanche 27 février.

Nuit très calme, matinée aussi. L'après-midi, notre artillerie commence à tirer. Le soir c'était très fort et cela dure toute la nuit. Les Boches ne répondent pas, cela est très drôle pourtant ils en ont reçu.

Mardi 29 février.

Le canon français a tonné toute la nuit et le jour il continue. Il passe un aéro boche qui jette des flèches sur les soldats du Culfroid. On dit qu'il jeta des bombes mais je n'en sais rien encore. Toute l'après-midi le canon a tonné. On craint une attaque des Boches sur Soissons et Reims. Le soir à 4 heures 30, le canon fait rage de ce côté, nous ici nous n'avons plus de troupes. Les canons de 109 et 120 de Roche sont revenus à Maubrun car on craint que s'ils étaient poursuivis, ils ne pourraient se sauver assez vite pour passer la rivière.

Mercredi 1^{er} mars.

La nuit fut assez calme, quoique à 10 heures 30 du soir, trois obus sont arrivés sur Le Soulier sans blesser personne mais en nous levant le matin, la première chose fut de nous informer où étaient tombés les 4 obus d'hier soir. Hélas, il y avait un malheur, un obus est tombé sur la tour au-dessus du four, un autre au pied de la Tour à gauche du pont-levis, là il n'y a que dégât d'antiquité, un autre est tombé dans la maison de Mme André proche la

Tour, il a défoncé le pignon et brisé tout à l'intérieur. Le 4^e qui fut le premier est tombé sur la maison de Victorine Déhus, proche la tour et Stachy. La maison de Victorine est anéantie et elle qui était couchée fut tuée dans son lit par l'éboulement de la maison, la tête et le ventre écrasés. Cela fait peur à la population qui quitte le centre du village.

Vendredi 3 mars.

Le soir, beaucoup de canon sur Saconin et Soissons, le matin le canon tonne un peu. C'est l'enterrement de Victorine Déhus. C'est bien triste dans une église dévastée et au bruit du canon. Des troupes arrivent sur St Bandry, aussi des canons. On voit que l'on a peur d'une attaque des Boches. A Pernant on a fait le recensement des civils, ils sont encore 52. On parle que l'on va les évacuer. Là on a dit que l'on en ferait autant à Ambleny. L'après-midi le canon de Maubrun et de Confrécourt et de Châté tonne. Il est 3 heures, les Boches n'ont pas encore répondu. Après ils répondent sur Le Soulier, 7 ou 8 obus de 77. Un tombe chez Etienne Carime dans sa grange, il n'y a pas eu d'accident de personne. Nous recevons une lettre de Gaston, il est arrivé à Mâcon. Il loge dans la salle des fêtes à l'hôtel de Ville. Là il est bien, il n'entend pas le canon.

Dimanche 5 mars.

Après la canonnade du matin, le temps est beau, il gèle, beau soleil. Deux avions boches passent au-dessus d'Ambleny, ils inspectaient tout. C'est mauvais signe. Hier j'ai été à Cœuvres louer une chambre. Marie y va aujourd'hui pour voir si cela peut faire l'affaire. On y déménagera encore quelque chose s'il faut s'y sauver car à Villers c'est loin.

Mercredi 8 mars.

Après la nuit calme, le matin, forte gelée, beau temps. Hier j'ai déménagé Hélène Moutailler, aujourd'hui je vais déménager Mme Cluet. Le canon français tonne une partie de l'après midi. Un nouveau ballon captif est à Laversine, un avion français voyage toute l'après-midi au-dessus de nous. Les Boches tirent dessus sans l'atteindre. Hier les obus sont tombés à Hygnières, un à Poteau. En ce moment on fait beaucoup de tranchées au Pressoir, à Pontarcher et à Chavoie et partout. On amène les hommes en camions-autos, on fait beaucoup d'emplacements de canon. Il y en a beaucoup en arrière.

Vendredi 10 mars.

La neige est tombée la nuit, à peu près 5 centimètres d'épaisseur. Les camions ont amené des gros canons, au moins du 220, pour Montaigu. Le matin on croirait que les Boches font une attaque à Fontenoy et à Vingré, à

coups de grenades. Il est 7 heures 30 du matin, cela tape dur. Un obus boche vient tomber à La Plaine mais n'éclate pas. Ils en tirent encore d'autres mais ne blessent personne et ne touchent pas de maison. Le soir est calme.

Mardi 14 mars.

Nuit calme, beau temps, les aéros et saucisses boches et français sont levés. Dès le matin un aéro français tient l'air toute la matinée et toute l'après-midi. Au-dessus d'Ambleny les canons de Châté tirent un peu pour régler leur tir, les Boches répondent 3 ou 4 coups, toujours dans la côte du Paradis sans blesser personne. Le soir arrivent 6 pièces de canon, du 280 court amenés par des camions-autos. Ils vont se placer à Montaigu dans le jardin de Letrichet et Montigny. En ce moment il y a en moyenne, tous les jours, un mille ou deux de soldats ouvriers qui font des terrassements de tranchées, abris et emplacements de canons dans Le Soulier, Montaigu, le Pressoir. Ils logent à Laversine ou à Ressons. Ils travaillent jour et nuit.

Samedi 18 mars.

Le reste de la nuit fut calme, le matin un aéro boche passe. On tire dessus sans l'atteindre. Une tête d'obus français qui venait d'être lancé après cet aéro, tombe dans le chemin en face de chez nous. Un cycliste qui passait, manque de le recevoir sur la tête. Il tombe en bas de son vélo sans se faire de mal. A 10 heures un aéro français passe, il tourne au-dessus de Maubrun. Il semble régler le tir des canons qui tirent de temps en temps. Vers 6 heures 30, les Boches tirent cinq fusants dans la direction, de Courtançon. On croirait qu'ils tirent après le pied de la saucisse mais ils n'atteignent personne.

Dimanche 19 mars.

Nuit assez calme, mais le matin à 5 heures 30 les Boches envoient une rafale de 10 obus derrière la tour. Martin qui était allé jardiner de bonne heure, crainte des obus, les voit arriver à 90 et 100 mètres de lui. Le premier tombe au-dessus du bois Chrétien, les autres dans le bois. Dans la journée passage d'aéros boches et français sur lesquels on tire de part et d'autre sans les atteindre. Dans le courant de la journée les Boches tirent sur Ressons-le-Long. Il paraît qu'il y a des blessés et même des morts, mais je n'en sais rien au juste. A Montaigu, ils tirent deux obus, le premier tue un sous-officier et blesse 3 soldats. Le soir Marie va coucher à la cave, moi je couche à la maison de commerce. Au moment où je me mets au lit, à 9 heures 30 une rafale de 8 à 10 obus arrive derrière la tour sans blesser personne. J'ai des cauchemars effroyables toute la nuit (pris par les Boches, vitres cassées, maison saccagée par les Français, obus à chaque

instant). Le matin, je suis content de me réveiller pour entrer dans un autre cauchemar.

Lundi 20 mars.

Nuit calme, passage d'autos-camions français qui font trembler la maison. La matinée fut assez calme, quelques coups de canon sur Montaigu, par les Français et par les Boches. La directrice des postes est partie depuis deux jours à Cœuvres, le service des lettres n'est pas fait régulièrement, il faut aller à Cœuvres pour les mettre à la boîte et c'est n'importe qui qui les rapporte. Mais, cela ne doit pas durer longtemps, la municipalité va s'en occuper. Il est 2 heures, tout est calme. A 4 heures, les Boches envoient une rafale d'obus, toujours dans les bois de Chrétien, en allant sur Maubrun. Le soir tout est calme, les Boches ont encore bombardé la ferme de Ressons, Montigny et Trosly-Breuil.

Samedi 25 mars.

Nuit toujours calme, quelques coups de canons tirés par les Français. Au matin gelée, ensuite beau temps, un aéro français plane longtemps au-dessus d'Ambleny. A peine quelques coups de canon des Français, les Boches ne répondent pas. Le soir à 7 heures 30 Normandy tire quelques coups, les autos amènent toujours du bois de la forêt pour faire des abris à Montaigu. Là on travaille jour et nuit à faire des terrassements, le soir on y amène des voitures de sapins, avec toutes leurs branches. Dans Ambleny on a de mauvaises nouvelles, on apprend que Clognier, gendre de Droux du Soulier est tué à Verdun. On dit qu'Emile Lacour de Pontarcher est blessé, c'est la deuxième fois. Henri Lefèvre est évacué de Verdun aussi. On dit aussi que Hénin Emile, mon neveu est tué aussi. Voilà plus d'un mois que l'on n'a pas eu de nouvelles.

Mardi 28 mars.

La nuit grand vent, calme comme canon, la matinée aussi. A 2 heures, les mitrailleurs qui logent dans le vieux Moulin de la Ville font l'exercice dans les marais de Millery. Tir à blanc, résultat 2 obus boches, un tombe en avant d'eux et un tombe en arrière sans blesser personne. Le reste de la soirée fut calme. Mon frère Clovis a reçu une lettre du commandant de compagnie auquel il avait écrit, que son fils Emile était porté disparu à Verdun depuis le 21 février. C'est une malheureuse nouvelle.

Jeudi 30 mars.

Le matin gelée, après beau temps. Les aéros se promènent. Un Boche est abattu, il va tomber derrière Confrécourt, en terrain français.

Dimanche 2 avril.

Toujours du très beau temps, nuit assez calme, un peu de canon français comme les autres nuits. Le matin un peu de canon de Normandy, de Châté et de Maubrun. Les Boches ne répondent pas. L'après-midi Maubrun tire toujours, les Boches répondent mais je ne sais pas où. A 2 heures, il y a conférence à l'église pour les gaz. Tous les civils y vont, il y a aussi à la même heure conférence à St Bandry, à Hygnières et au Soulier. Ce sont des bonnes précautions car il y a à craindre. Le soir il arrive sur Montaigu du 150 long à cheval, mais il n'y passe presque plus d'autos. Je m'occupe avec M. Lebeau-Bruge pour voir ce qu'il y aurait à faire pour déménager le mobilier de l'église à Ambleny. Je ne sais si nous réussirons.

Lundi 3 avril.

Très beau temps, très chaud. On dit 22° à l'ombre. Un aéro français passe, les Boches lui tirent plus de 150 obus sans l'atteindre. Il y reste également toute l'après midi. Le canon de Maubrun tonne beaucoup. A 9 heures du matin, nous avons alerte pour les gaz⁹⁰, nous mettons nos masques et les conservons environ 25 minutes. Ce sont les premiers, c'est une bande d'étoffe appuyée sur la bouche et des lunettes. A 5 heures du soir, les Boches tirent sur le village. En tout une quinzaine d'obus, un artilleur et un cheval blessés, le soir après quelques minen sur les tranchées, tout est calme.

Jeudi 6 avril.

La soirée fut calme. Un peu de canon la nuit, le matin un coup de temps en temps. Les Boches tirent sur Pontarcher à ce que je crois. A midi je vais à Montaigu faire signer un papier au maire pour la maison. Je vois toutes les cabanes dans la côte (fig. 31). Après midi, les canons français de Châté tirent beaucoup ainsi que Normandy surtout à 4 heures. La réponse n'est pas longue à se faire attendre, à 4 heures 30 cinq obus arrivent sur Ambleny, un à La Plaine dans le jardin Lucien Lemoine, pendant que sa fille jardinait. Un tombe sur la maison Breton à la Tour et les autres dans les jardins. Aussitôt après, la batterie de Normandy leur envoie une salve et tout redevient calme.

90. Première alerte aux gaz à Ambleny. Les gaz furent utilisés pour la première fois, par les Allemands, à Ypres (Belgique) le 23 avril 1915. L'Armée avait distribué aux habitants des villages situés sous le feu de l'ennemi des tampons constitués de deux compresses et de lunettes. C'était l'équipement qui avait été improvisé après les premières attaques aux gaz et qui était devenu disponible par la mise en service des masques à gaz type «Tambuté». L'alerte au gaz était annoncée par une sonnerie des cloches de l'église. Il était conseillé aux habitants de calfeutrer les ouvertures à l'aide de linges mouillés et de se tenir dans les étages les plus élevés.



31 – En bordure du plateau, on construit des abris pour les postes de commandement de l'artillerie. Celui-ci se trouvait aux Roches de Tarte.



32 – Pour alimenter les forgerons de l'armée, dans les bois d'Ambleny, les soldats ont construit un four pour fabriquer du charbon de bois.

Dimanche 9 avril.

Nuit très calme. Le jour fut calme aussi, un aéro français passe et c'est tout. Le canon français tire un peu mais les Boches ne répondent pas. J'ai en main une lettre de Monseigneur l'Evêque de Soissons, m'autorisant à enlever le principal mobilier de l'église d'Ambleny, comme j'en ai fait la demande il y a huit jours.

Mercredi 12 avril.

Dans la soirée, 3 obus passent et vont dans la direction de St Bandry. C'est à mon idée du 88 autrichien à grande vitesse. Mais après 8 heures tout rentre dans le calme, tant à Ambleny que les environs. Plus de 4000 obus sont lancés sur un détachement boche qui change de place au nord de Soissons. Il paraît que nos obus ont fait du bon travail. Les Boches le font voir car dès 4 heures 30 du matin leur rage recommence avec des minen sur les tranchées. Le canon de Maubrun, de Châté, Normandy, leur répondent coup pour coup et à 8 heures tout rentre dans le calme. Encore un coup, ensuite il pleut. Des on dit, mais ce n'est pas certain, nous apprennent que des troupes nous arrivent en renfort, troupes noires et autres. On craint toujours une attaque brusque des Boches, car s'ils venaient à prendre Verdun, ils se rejetteraient de suite par ici pour prendre Paris, enfin, attendons.

Jeudi 13 avril.

A 7 heures 10 la canonnade sur Quennevière reprend, plus terrifiante encore. A 10 heures du matin les Boches tirent sur Ambleny, le premier obus tombe sur le puits Annie Brayer rue Poiteau, quatre ou cinq autres suivent et finissent par des fusants au-dessus de La Plaine et Normandy sans blesser personne. Moi j'ai peur, je me sauve à Hygnières chez Marie Neuvéglise car à Hygnières c'est très rare quand il tombe un obus. Mais les Boches ne tirent plus. Le canon tonne toujours très fort du côté de Quennevières. Ici il y a deux versions, les uns disent que c'est nous qui les avons attaqués, d'autres disent que c'est les Boches. En attendant, le canon tonne toujours, il est 3 heures. A 5 heures, Marie arrive de Villers, Paris et Mâcon, le canon tonne toujours. A 7 heures les Boches tirent sur le pont Cheminet, il en arrive aussi à Port sur le pont et à l'écluse sur les mitrailleurs. Nous allons coucher à la cave car on a peur. A 11 heures 30, il en arrive une trentaine, depuis le cimetière jusqu'au lavoir.

Vendredi 14 avril.

Il est à peine 9 heures que voilà des obus qui arrivent. Ce sont des 150 à ce que je crois. Un est tombé chez M. Trouillet, notaire dans le jardin sur un mur,

un dans le jardin du comptoir proche la mairie. A 11 heures 30, voilà encore des obus qui arrivent et enfin à 3 heures du matin, il en est encore arrivé deux, toujours des 150. Un obus est tombé chez M. Cartier géomètre. Il est rentré sur le toit et à fait explosion dans le couloir, renversant les entrefends, brisant les plafonds, les meubles et les vitres. Dans cette maison il y avait 3 personnes, 2 soldats et une femme. Ils n'ont pas été blessés ni l'un ni l'autre. Un soldat était couché dans un lit, une armoire qui se trouvait au pied du lit s'est renversée sur le lit, mettant ainsi le soldat à l'abri. Il n'était pas blessé mais il avait perdu la tête. Cela ne dura pas longtemps, après 3 heures du matin tout rentra dans le calme jusqu'à 10 heures du matin.

Dimanche 16 avril.

A 10 heures, les Boches envoient 3 obus sur l'église, un fusant, un percutant qui tombe au pied du clocher et un dans le vieux cimetière de l'église. Le reste de la journée fut calme jusqu'à 7 heures 30 où il y eut alerte de gaz. Tout se met en branle-bas, avertisseurs et clochettes mais cela n'a pas de suite. Ce fut aussitôt décommandé pour recommencer à 9 heures 30. Cette fois civils et soldats montèrent sur la montagne d'Hygnières et des Fosses. Pendant ce temps les Boches envoyaient par salves une trentaine d'obus de 77, juste une rafale au moment où nous étions en face notre maison de commerce. Mais impossible d'y entrer. Il fallait entrer par la grille et la porte du pignon. C'est de là que venaient les fusants. Un soldat me prit par l'épaule et me tira dans la cave de Charpentier, Marie se sauva dans notre vieille maison où il y avait des soldats. Ils envoyèrent encore une salve après et tout fut fini. Pendant tout le temps de l'alerte, on avait sonné la cloche de St Bandry mais je crois que c'est pour cela que l'on fut bombardé car les Boches l'entendaient et devaient se douter qu'il y avait alerte.

Jeudi 20 avril.

Nuit très calme, la matinée aussi, mais à midi les Boches nous envoient quelques obus qui tombent dans les jardins. Ils y en avait aussi à Courtançon, 4 ou 5 à la ferme Duval à St Bandry. Je crois qu'il n'y a pas eu d'accident de personne. L'après-midi je vais au Bois Brouet travailler de la terre pour planter des pommes de terre. Le canon tonne de tous côtés, du Pressoir, de Montaigu, de Châté, de Véru, mais les Boches ne répondent pas. Soirée calme.

Mardi 25 avril.

Beau temps, nuit calme. Dans la matinée des aéros passent sur lesquels on tire sans les atteindre. Le canon tonne de temps en temps tout l'avant-midi et dans le début de l'après midi. Dans l'après-midi un avion français voyage au-

dessus d'Ambleny au moins pendant 3 heures. Les Boches lui tirent au moins 300 coups de canons, et ils tirent sur Ambleny quelques coups de canons dans la rue Mahieu et dans la rue de La Plaine.

Vendredi 28 avril.

Beau temps, nuit calme, la journée fut assez calme pour Ambleny, mais les Boches tirent dans les champs après les domestiques des fermes qui cultivent la terre, sur Pernant, sur Les Fosses et sur Maubrun.

Dimanche 30 avril.

Nuit très calme, le matin on entend dire que les Boches ont tiré hier sur Cœuvres sur un enterrement, que l'on a laissé le corps dans le chemin pour se cacher. Le matin jusqu'à 7 heures je vais planter des pommes de terre à Pijonville, et les Boches tirent déjà dans la vallée après les ouvriers. A 3 heures ils tirent sur la rue Mahieu, je crois toujours après le colonel. Sur le soir deux avions français volent au-dessus de Poteau, les Boches leur lancent plus de 150 obus sans les atteindre. Vraiment, depuis quelques jours, ceux qui conduisent ces avions sont dignes d'éloges. Le soir, le 69^e territorial infanterie s'en va. Il quitte Ambleny où il est installé depuis 8 mois. C'est le 72^e territorial qui doit le remplacer. Une partie arrive à 10 heures du soir. Les Boches tirent dessus, une dizaine d'obus, sans blesser personne. Un obus tombe dans le bâtiment agricole et un dans un champ à Crépin. Moi j'étais couché à la maison de commerce, je me suis sauvé à la cave de l'autre maison.

Lundi 1^{er} mai.

Beau temps chaud. On me dit qu'hier, à Resson, il a été lancé des obus à gaz par les Boches. A 7 heures les Boches ont envoyé sur Ambleny 4 obus de 150, un est tombé à la grande porte de Monsieur le Curé.

Mercredi 3 mai.

Nuit très calme, le matin brouillard, pas d'aéro de bonne heure. A 10 heures le brouillard disparaît, le canon tonne un peu de partout, les grosses pièces de la croix Bouchot tirent et ceux du Soulier aussi, les Boches répondent sur Le Soulier dans l'après-midi. A 6 heures du matin, enterrement d'Alexandre Lefevre. Marie va à Villers au ravitaillement, je suis seul à la maison, le commerce ne va pas fort. Il n'y a d'abord plus beaucoup de troupes et l'on a peur. J'ai le cafard comme je ne l'ai jamais eu, je passe en revue dans ma tête tous les morts d'Ambleny, soldats et civils victimes de la guerre. Cela me fait peur, je me demande ce que sera notre pauvre pays après cette terrible guerre.



33 – Début 1915. Départ d'un régiment pour le front. Les visages des soldats sont d'une grande gravité. Dans moins d'une heure, car il n'y a que 4 kilomètres à faire, ils seront à leurs postes dans les tranchées de Fontenoy.

Sur le soir, le canon de Normandy tire beaucoup mais les Boches ne répondent pas.

Jeudi 4 mai.

Il y a toujours trois saucisses, une à Cœuvres et une à Pouy, une à Montigny-Lengrain et une à Saconin. Ils observent ce que font les Boches mais eux de leur côté c'est pareil. On en voit toujours 3 ou 4 qui regardent ce que font les soldats français. A 7 heures du soir les Boches envoient quelques obus qui tombent toujours dans la rue Mahieu sans blesser personne.

Du 5 au 10 mai, relativement calme, peu de canon sur Ambleny.

Jeudi 11 mai.

Dans la nuit on entend un peu le canon, mais je ne sais de quel côté. La matinée une pièce de Montaigu tire de temps en temps, avec ceux de Roche. Un aéro passe mais les Boches ne tirent pas dessus. En ce moment tout est calme dans le centre du village, presque plus de civils ni de soldats. Le soir à 7 ou 8 heures, tout marche sur les tranchées de Fontenoy.

Samedi 13 mai.

On me dit le matin qu'hier soir vers 10 heures les Boches ont tiré sur Ambleny une dizaine de coups. J'étais couché, j'en ai entendu en dormant mais j'ai cru que c'étaient des départs. Et nous avons dormi tranquillement le reste de la nuit. Mais nous étions couchés à la cave. On nous a dit aussi qu'il y a eu alerte de gaz au Soulier et à Pontarcher. Les habitants sont montés sur la Montagne mais nous n'en avons rien su. Mais il est vrai qu'il n'y a pas eu de gaz. A partir de 6 heures du matin, il pleut assez fort cela n'empêche pas le canon sur les tranchées de Fontenoy.

Dimanche 14 mai.

La nuit fut assez calme, le matin aussi, je vais mener l'orgue à Cœuvres avec mon frère Clovis, M. Pottelet et M. Sommet. Je suis content qu'il soit un peu hors des obus. L'après-midi on entend le canon qui fait rage du côté de Noyon, ou plus loin. Ici c'est calme. A 9 heures du soir un obus arrive sur la côte de Maubrun mais n'éclate pas.

Jeudi 18 mai.

Soirée et nuit calmes. Le matin à 6 heures, les batteries de 75 de Maubrun, Châté, et Normandy tirent beaucoup. Les crapouillots font rage sur les tranchées, je ne sais ce qui se passe. Cela dure une demi-heure. Dans la journée cela

fut calme, Marie est allée à Villers. A 4 heures, un aviateur français voyage au-dessus de la rivière et Fontenoy. Il reçoit plus de 50 obus en 4 minutes. On dit que l'on va évacuer les derniers habitants de Fontenoy et de Port ainsi que ceux de Berny Rivière et de Vic, mais cela est-il vrai ? (Cela n'a pas eu lieu).

Samedi 20 mai.

Les aéros voyagent déjà, les boches et les Français. L'aéro français tire avec sa mitrailleuse sur le boche, tue les aviateurs boches, et leur aéro descend du côté de Roche. Les deux Boches étaient morts. L'aviateur français descend aux environs de la gare d'Ambleny pour voir ce qu'il avait fait et repart aussitôt. Le reste de la journée se termine sans incident autre que toujours des aéros et toujours du canon dessus. Le soir à 6 heures 30, les Boches tirent 4 fusants de 150 sur Ambleny sans blesser personne.

Mardi 23 mai.

Un peu de canon la nuit, mais calme pour Ambleny. Le jour un peu de canon de Véru, Châté et Maubrun et à 9 heures de Normandy. Mais au total assez calme, on croirait que de part et d'autre on fait des économies d'obus pour Verdun où la bataille est toujours terrible quoique l'on vient d'apprendre par les journaux que les Français ont repris le fort de Douaumont.

Dimanche 4 juin.

Nuit et matinée calmes, ainsi que la journée, mais le soir Maubrun tire un peu. Les Boches répondent à 8 heures moins le quart par 8 ou 9 obus de 150. 4 tombent dans la prairie de mon frère Clovis auprès du ru, dont deux ne sont pas éclatés, deux dans le jardin de Mme Fageot, deux autres encore qui n'éclatent pas et enfin le dernier tombe sur un tas de fumier dans le jardin de Mme Fageot en face notre porte au Moulin de la Ville. Quoique nos volets soient fermés, la dépression de l'air brise nos glaces des fenêtres de la devanture en mille pièces. A l'une, tous les morceaux tombent, à l'autre tout reste, quoique brisé c'est très curieux à voir. Comme nous étions dans la maison cela ne nous a pas empêchés d'avoir peur. Chez les voisins les carreaux sont cassés aussi. Dans l'après-midi il était passé un ballon sphérique qui allait du côté des lignes boches, il jetait des papiers représentant les Boches faisant de la musique, épluchant des pommes de terre et recevant des paquets. Le tout était écrit en allemand.

Mercredi 7 juin.

Nuit et journée assez calmes, les Boches envoient à 10 heures du matin 4 ou 5 fusants sur la route de Chaudière, après, très calme jusqu'à 5 heures où Normandy commence à tirer 5 coups de canon. Il est question de faire l'école

d'Ambleny à Courtançon car M. Buret charron, répare les tables d'école. A cet effet, on doit y transporter également la mairie. La poste se fait par le garde ou le cantonnier, ou le père Dorival, car il n'y a plus de poste à Ambleny. Il faut aller chercher et porter les lettres à Cœuvres, c'est Marcel Manche, blessé militaire, amputé d'un bras qui fait le garde-champêtre.

Samedi 10 juin.

Soirée et nuit assez calmes, dès le matin un aéro boche survole Ambleny. Les Français tirent dessus, il fait beau, un avion français vient à son tour, les Boches tirent dessus avec de gros obus. A 8 heures du matin les batteries de 155 nouvellement arrivées à Montaigu tirent pour régler leur tir. Les Boches y répondent avec acharnement. Ils envoient au moins deux cents obus de gros calibre, tous les abris sont démolis mais pas un tué, ni blessé. On nous dit que les Boches sont en colère parce que les tirailleurs leur ont pris un petit poste. La nuit, l'après-midi et la soirée furent calmes.

Dimanche 11 juin. Pentecôte.

On a entendu quelques coups de canons la nuit. Le matin paraît calme. A 8 heures, les Boches envoient 4 obus sur le village sans blesser personne, ce sont des fusants. Marie se rendait à la messe de 8 heures mais elle a eu peur et rentra dans notre cave où elle suivit sa messe. Moi j'ai été à la messe à 9 heures 30 à St Bandry. C'est une messe basse pendant laquelle on joue de la musique, du violon accompagné par l'harmonium.

Lundi 12 juin.

Quelques coups de canon la nuit mais plutôt calme. Toujours un peu de mitrailleuses et du fusil sur les tranchées. Le matin les 75 de Roche envoient une salve aux Boches et quelques autres aussi, mais à 10 heures les Boches n'ont pas encore répondu. A une heure, on nous prévient que les Boches pourraient bien tirer à 4 heures, qu'il faut se cacher car on va aller jouer de la musique dans les tranchées pour fêter les victoires russes. Mais cela n'a pas eu lieu à 4 heures ce fut à 6 heures où chaque pièce de canon devait tirer 4 coups. En effet à 6 heures tous les 75 tirent chacun 4 coups. Cela était beau à entendre en même temps que terrible. Cela dura 2 à 3 minutes, mais les Boches répondent aussitôt. D'abord sur les tranchées de Fontenoy et continuèrent de sorte que les batteries de Normandy furent obligées de tirer encore. Ce qui amena une réplique des Boches qui crurent tirer sur la batterie. 4 obus de 150 tombent dans le jardin Pottelet derrière chez nous et 2 dans les prés de Mme Delan au côté, 3 obus sur une dizaine en tout n'ont pas éclaté, surtout le dernier. J'étais baissé dans la cave, j'ai eu la sensation de croire que l'obus était tombé derrière nous. On



34 – Le réseau téléphonique militaire relie les principaux postes de commandement.



35 – Le central téléphonique installé dans le sous-sol d'une maison du village assure les liaisons entre les postes de commandement.



aurait cru que la cave était soulevée, mais je crois que l'obus a éclaté sous terre car ce mouvement a été ressenti à plus de 200 mètres. Il n'y eut ni blessé ni une maison d'amochée, sauf le mur du jardin Charpentier qui en porte les marques. La soirée fut calme.

Samedi 17 juin.

Dès le matin, 2 aéros français circulent au-dessus de Fontenoy. Les Boches tirent dessus sans les atteindre. Après c'est un boche qui vient à son tour, les Français tirent dessus sans l'atteindre, les canons qui tirent sur l'avion boche, sont placés aux Fosses En Haut, entre la maison Coqset et Casimir Langlois, dans un petit bois à M. Gourlet.

Lundi 19 juin.

Nuit assez calme, le matin aussi. A 10 heures les Boches tirent des fusants sur les ouvriers de Borgne au Champ Ste Marie, Eugène Carime est blessé. Il reçoit un éclat dans le dos. L'après-midi les Boches tirent beaucoup de 150 sur une batterie au Soulier, les obus arrivent jusqu'à 3 ou 4 à la fois sur Vêru. Une cuisine a été détruite mais il n'y a eu ni tué ni blessé. A Fontenoy, il y eut 3 tués dans une cave où un obus est tombé dans l'entrée. La soirée fut assez calme.

Mercredi 21 juin.

Pendant l'après midi, c'est assez calme. Un obus est tombé au pied de la maison Clotaire Mora à La Plaine et a démolé les cabinets, et la relesse⁹¹ de la maison. Cette maison en avait déjà reçu deux, elle est à peu près perdue. Ces obus faisaient une détonation formidable, des éclats sont allés un peu partout à 400 mètres loin. L'après-midi fut assez calme, passage d'avions français sur lesquels les Boches tirent. Le soir fut calme ici, on entend le canon du côté de la Somme.

Jeudi 22 juin.

L'école se fait à Courtançon. Il y a déjà 13 à 20 enfants. On change les pièces d'identité. Il faut que toutes soient renouvelées pour dimanche. On entend toujours le canon au loin sur la Somme. Le soir un avion français passe et va au-dessus des lignes. A 9 heures, heure nouvelle, les Boches tirent dessus plus de 200 coups de canon. On voit le feu des éclatements, c'est très drôle. Il fait un peu nuit, c'est très curieux à voir. La soirée fut calme.

91. Mur de façade d'une maison.

Samedi 24 juin.

La nuit fut assez calme à peine quelques coups de canon. Dans la matinée, Maubrun tira quelques coups de canon, l'après-midi fut plutôt calme. Les Boches se mettent à tirer des mines sur les tranchées, notre artillerie tire dessus et à 9 heures 30 les Boches envoient 8 obus de 150 sur le village. Un est tombé sur la maison Délaine et l'a défoncée. D'autres sont tombés dans le pré de La Plaine. On a de mauvaises nouvelles de Verdun, les Boches nous ont gagné du terrain. Marie est partie à Villers y passer quelques jours.

Lundi 26 juin.

Nuit assez calme, le matin aussi. A 7 heures 30 un capitaine vient faire inspection de la cave en cas de bombardement. Il nous prévient que l'on va bombarder plus que de coutume, qu'il faut se garer. Après, c'est un commandant qui nous commande de partir sur Hygnières aussitôt que l'on tirera. A 8 Heures 30 un aéro français démolit une saucisse boche en place à Vingré. Elle descend en flammes. On dit que l'on en a descendu une aussi en face de Pommiers, mais cela est-il vrai ? Très peu de canon dans le jour. A 4 heures 30 beaucoup de 75 tirent. On nous dit que le canon français commencera à 10 heures du soir.

Mardi 27 juin.

Contrairement à ce que l'on nous avait annoncé, la nuit fut très calme.

Dimanche 2 juillet.

Jour terrible. Le matin, je monte à Maubrun avec M. Sonnet et Déhus qui devait faire du miel. Il était encore chez nous quand un obus boche arrive. Il se sauve à Maubrun, je me sauve aussi sur la butte d'Hygnières, là je vois éclater un obus sur la maison Sonnet, sur la salle de danse. Il n'y reste pas une tuile. Les éclats trouèrent le plafond et les tables du bas. Je descends la montagne, je vais au pain, la batterie de Normandy tire, les Boches répondent aussitôt. Moi et Marie, nous sauvons par Hygnières. Les Boches tirent de tous côtés sur le village, Maubrun, Le Rollet, St Bandry, Le Soulier, dans les bois de Tarte et Véru. Nous allons jusqu'à la croix St Martin. Enfin le canon cesse, nous rentrons par le marais de Millery. En arrivant sur le pont, nous voyons que la cheminée de notre cuisine est démolie. Un obus était tombé derrière sur le bâtiment de M. Vaillant et toute la décharge avait brisé la toiture derrière la cuisine. Pendant que je réparais les dégâts, on nous dit que j'avais un essaim d'abeilles de sorti. Je m'occupe de le recueillir, et j'avais à peine fini qu'un obus arrive sur le village. En dix minutes, il en arriva plus de cent de tous calibres. Malgré tous ces obus, l'administration militaire nous dit qu'Ambleny en reçut 600 en une journée, il n'y eut ni un tué ni un blessé. La soirée fut calme, je mène un lit à

Hygnières chez mon neveu Julien pour coucher dans sa cave car nous avons peur dans la nôtre. C'est drôle à Hygnières, les Boches n'y tirent presque pas et c'est à 300 mètres de chez nous. La nuit fut assez calme.

Dimanche 9 juillet.

Nuit toujours calme. Aujourd'hui fête d'Ambleny, beau temps, journée calme et triste. Je vais au cimetière arranger les fosses. Il y en a au plus deux ou trois arrangées. Tout est oublié, il est vrai qu'il n'y a plus beaucoup de monde au village, quoique dans les hameaux il n'y a presque personne de parti, mais les trois quarts sont occupés avec les soldats et on n'aime pas quitter sa maison car il faut laisser les portes ouvertes aux soldats que l'on loge et l'on a peur d'aller au cimetière par crainte des obus.

Du 10 au 19 juillet, longue période de calme, très peu de canon.

Jeudi 20 juillet.

Nuit calme. Le matin beau temps, le canon commence à tonner, mais un brouillard monte vers 8 heures du matin, pas mal de canon dans le jour, car l'après-midi le brouillard est parti. Les Boches ne tirent pas sur Ambleny. L'Etat-Major vient visiter Ambleny surtout le secteur du Soulier et Montaigu. Le soir fut assez calme, les Boches répondent sur les tranchées avec des minen.

Dimanche 23 juillet.

Nuit et matin très calmes. Il fait du brouillard comme d'habitude et en ce moment quelques coups de canon des Français et c'est tout. Marie arrive de Villers à pied, Gaston arrive derrière elle en vélo. Il a une permission de 6 jours qu'il veut passer à Villers.

Jeudi 27 juillet.

Je venais de conduire Gaston à la gare de Villers quant il passa deux avions boches. Il vont jusqu'à Crépy où ils lancent des bombes. Ils tuent une fille et blessent 3 femmes. Je crois que Gaston n'était pas encore arrivé à Crépy, mais il ne devait pas en être loin. Nous revenons à Ambleny où il n'y a rien de nouveau.

Dimanche 30 juillet.

Un peu de canon français la nuit, à part cela, tout fut calme. On apprend la mort d'Alcide Defente, soldat conducteur d'auto, fils de Defente, maréchal à Ambleny. Il meurt de maladie, des suites des fatigues de Verdun. Il avait été évacué à Narbonne où il meurt après 3 jours de maladie pulmonaire.



▲
36 - Janvier 1915. Lieutenants du 60^e R.I. en repos à Ambleny (au premier plan, à genoux, le fils Strasser). On remarquera les disparités d'habillement de ces officiers consécutive à la pénurie d'uniformes des premiers mois de la guerre.



►
37 - 1916. Un infirmier et un lieutenant médecin du 72^e R.I.T.

Jeudi 3 août.

Quelques coups de canon la nuit, mais les Boches ne répondent pas. La matinée notre 75 tire un peu, les Boches répondent vers 11 heures sur Maubrun, sur St Bandry. On me dit qu'un obus est tombé à la porte du garde-champêtre, lui cassant son assiette et son verre sur la table pendant qu'il mangeait, sans le blesser. L'après-midi fut plus calme. Les 155 de Maubrun tirent deux coups, les canons de la tour Blanchard tirent aussi ainsi que Châté. On dit que les Boches ont amené des canons en face de nous il y a deux nuits, ça serait le pire pour nous.

Vendredi 4 août.

Nuit toujours assez calme, le matin canon, les minen, les torpilles marchent de temps en temps, le canon fait rage sur le nord du côté de la Somme. Ici l'après-midi les minen et torpilles font rage sur les tranchées de Nouvron et Vingré. Cela ne s'arrête qu'à 8 heures du soir. Les canons français y répondent, mais que peut faire le 75 sur les lance-bombes, je crois rien. Après 4 heures, il passe 3 aéros français ensemble, les Boches tirent dessus sans les atteindre.

Période calme du 5 au 11 août.

Samedi 12 août.

Toujours nuit très calme, le jour assez calme, aussi toujours un peu de canon par les Français. L'après midi, un aéro boche passe et lance des papiers sur lesquels ils se plaignent que les aéros français font des victimes dans les villes libres en Allemagne, que c'est Poincaré et l'Angleterre qui le commandent, que cela est barbare, que dira-t-on d'eux avec leurs zeppelins sur Paris et Londres? Dans ce manifeste on voit qu'ils commencent à avoir peur (fig. 38).

Calme du 13 au 20 août.

Lundi 21 août.

Toute la nuit le canon d'Ambleny a tiré de temps en temps, mais les Boches ne répondent pas. Le jour il fait très beau, les aéros voyagent, boches et français. Les Boches tirent dessus. On nous dit qu'ils nous en ont abattu un sur Nouvron. Il doit être tombé entre les lignes boches et les lignes françaises. Le canon tonne une partie de la journée, mais le soir c'est pire. Les Français tirent beaucoup sur les tranchées de Nouvron, on suppose que les Français tirent pour que les Boches n'aillent pas chercher l'avion français.

Mercredi 23 août.

La nuit fut très calme. Dans l'après-midi les canons français tirent un peu

Français!

Vos aviateurs, au moyen de lancement de bombes, ont tué un grand nombre de civils, hommes, femmes et enfants, dans ces dernières semaines, bien en arrière du front, en Allemagne. Rien qu'à Karlsruhe, le 22 juin 1916, on a compté 48 morts, parmi lesquels 30 enfants innocents. Mullheim fut bombardé le 22 juin, Fribourg le 16 juillet, Kandern, Holzen et Mappach le 17 juillet, Heitersheim, près Fribourg, et Mullheim le 22 juillet. Dans toutes ces attaques on a eu à déplorer des victimes, tant en morts qu'en blessés. Tous ces endroits n'ont pas la moindre importance au point de vue militaire, comme chacun, même n'ayant aucune notion militaire, doit pouvoir s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur une carte.

Le commandement militaire allemand a tout d'abord hésité à croire que le gouvernement français et le généralissime étaient capables de se rendre coupables d'un tel acte de barbarie, qui n'a rien de commun avec la conduite de la guerre. Il avait pensé que vos aviateurs avaient pu se tromper dans l'exécution de leur mission.

Français! Vos aviateurs ne se sont pas trompés! Un hasard nous a permis de connaître la source de ces crimes!

Nous savons aujourd'hui, sans qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard, qu'ils ont été commis **sur l'ordre exprès de votre gouvernement.**

C'est votre président Poincaré lui-même qui a suggéré cet ordre et il n'a pas honte d'avoir prêté l'oreille à la basse instigation des Anglais.

Tout aussi bien que vous et nous, les Anglais savent que le peuple français est las des sacrifices de sang que lui coûte cette guerre. **C'est pourquoi il fallait chercher un moyen pour attirer de nouveau la colère et la haine contre l'Allemagne.**

Y avait-il pour cela une meilleure manière que de faire bombarder vos villes paisibles par des escadres d'aviateurs allemands? Eh bien, pour arriver à ce but les Anglais ont conçu le plan diabolique de faire bombarder Karlsruhe et d'autres endroits paisibles loin du territoire des opérations militaires. Le président Poincaré, **aujourd'hui esclave de l'Angleterre**, et qui tombera aussitôt que vos drapeaux auront été roulés, se fit l'instrument sans conscience de cette action.

Voilà le plan tel qu'il fut conçu et n'oubliez pas que c'est un plan anglais!!

L'Allemagne fait la guerre aux armées françaises, elle ne la fait pas à la population civile, aux femmes et aux enfants. Elle espère que ces explications suffiront pour empêcher de la part des escadres françaises de nouvelles attaques barbares de ce genre. En cas de récurrence l'Allemagne se verrait obligée de prendre des mesures semblables afin de se défendre.

Mais vous saurez alors, Français, que **cet esclave de l'Angleterre, Monsieur Poincaré**, sera responsable de sang répandu par des victimes innocentes, et que c'est la barbarie anglaise qui nous aura obligés à apporter la destruction et le deuil dans vos villes, loin en arrière du front.

38 - Samedi 12 août 1916: Un avion allemand vient lancer des feuilles de propagande au dessus des villages des environs. Cela n'impressionne pas Onézime Hénin qui remarque dans son journal que c'est la contrepartie des raids de zeppelins sur Paris et Londres.

mais c'est plutôt calme. Ici en ce moment il y a comme troupe le 72^e territorial. Le colonel qui en a le commandement n'est pas aimé du tout de ses soldats. Il laisse beaucoup à désirer comme mœurs. Il aime les femmes. Là où il est reçu, il envoie des soldats de tout métier travailler pour lui, pour payer ses fredaines. Tous les autres corps de troupe ne peuvent le souffrir. Il fait des misères aux artilleurs, aux zouaves et aux chasseurs. Il met des sentinelles tous les cent mètres dans les rues, crainte d'être attaqué (fig. 39). La soirée fut assez calme.

Lundi 28 août.

Nuit relativement calme, la matinée aussi, pas d'aéro. Depuis deux jours, l'après-midi, du canon sur les tranchées de Vingré. Le soir à 7 heures l'artillerie française tire beaucoup pour faire une démonstration. On vient d'apprendre que l'Italie et la Roumanie ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Les Boches répondent en lançant des minen sur les tranchées. La nuit, tout est rentré dans le calme.

Jeudi 31 août.

Nuit calme comme canon, grand vent, pluie. On désespère de la moisson, le blé et l'avoine germent beaucoup. Le canon ne tonne pas beaucoup, le soir malgré la pluie, les Boches lancent beaucoup de minen sur les tranchées.

Mardi 5 septembre.

La nuit est assez calme, le matin il ne pleut plus, mais il fait du vent. Pas d'aéro, l'après-midi il pleut. Cette fois la récolte est considérée comme perdue. Vers le soir le canon tonne sur Vingré, sur les tranchées boches. On tire de Ressons, de Roche aussi. Les Boches répondent beaucoup sur les tranchées avec des minen et torpilles, jusqu'à 9 heures du soir, toute la journée on a entendu le canon de la Somme qui a fait rage. Il est 9 heures du soir, il tonne encore beaucoup.

Jeudi 7 septembre.

Le reste de la nuit fut assez calme, la matinée aussi. Mais vers 11 heures les Boches bombardent tout d'un coup Ambleny. Ils envoient 7 obus de 150. Le reste de l'après-midi, les canons de Maubrun, Normandy et Châté ont tiré beaucoup. Le soir tout est rentré dans le calme. La nuit, une partie du 72^e territorial quitte Ambleny pour aller à Sacy, St Christophe et à Vic-sur-Aisne.

Dimanche 10 septembre.

Nuit toujours calme comme canon. Des avions français ont voyagé la nuit, des avions boches aussi. A Ressons-le-Long, ils ont jeté deux bombes : une au-



39 – Août 1916. Le colonel, commandant le 72^e R.I.T, place des sentinelles tous les cents mètres dans les rues du village. A l'arrière-plan, à gauche, le calvaire sculpté par Onézime en 1898, à l'angle de la route d'Hygnières.

dessus de la ferme de M. Ferté, à quelques mètres de sa maison et une plus loin dans la côte. Le jour il y eut beaucoup de canon, de Maubrun, de Normandy et de Châté. L'après-midi les Boches répondent deux coups sur la carrière Harpent. Le soir il fait un fort orage, il pleut beaucoup ce qui désole les cultivateurs, ce n'est pas cela qui empêche Le Soulier de jouer du gramophone⁹².

Jeudi 14 septembre.

Nuit assez calme, quoique toujours un peu de canon la nuit. Le matin beau temps, on entend toujours le canon qui fait rage dans la Somme. M. Sonnet, débitant, est fermé pour la durée de la guerre, pour avoir manqué de respect à un capitaine qui lui refuse de réclamer quoique ce soit, que ce qui a été dit est bien dit. La lettre est plutôt sévère. Je viens de voir cette lettre qui dit que l'on doit respecter les officiers quand même ils feraient mal, que nous propriétaires ne sommes plus chez nous, que nous sommes chez les soldats, qu'ils ont le droit de tout démolir selon leur idée.

Vendredi 15 septembre.

A la pointe du jour, c'est calme. Il fait beau, les avions voyagent beaucoup. L'avant-midi par quatre fois un avion allemand est revenu sur Ambleny quoique bien bombardé par la batterie des Fosses. J'étais au Bois Brouet à arracher des pommes de terre, trois éclats d'obus contre avions sont venus tomber près de moi. Toujours le canon la nuit, mais peu durant le jour.

Lundi 25 septembre.

La nuit fut assez calme, le matin aussi, mais vers 9 heures, les Boches bombardent notre quartier du Moulin de la Ville. Un premier obus tombe je ne sais où mais sans éclater, un deuxième tombe derrière notre maison sur un bâtiment à Pottelet et y met le feu et brûle tout, un autre obus tombe sur le chemin en face la petite grille du moulin démolissant notre mur du jardin et le mur de la grille du moulin.

L'après-midi fut assez calme, nous avons fini d'éteindre le feu à 3 heures. Pour nous, qui avons une maison et un bâtiment contigus à celui qui a été brûlé, nous avons eu un chevron et un bout de panne brûlés et beaucoup d'ardoises cassées. Marie n'était pas à Ambleny. Gaston était avec moi, nous nous étions sauvés sur Hygnières.

92. Appareil qui utilisait le même principe que le phonographe mais reproduisait la musique à l'aide de cylindres.

Mercredi 27 septembre.

La nuit fut calme, le matin, le 36^e d'artillerie quitte Ambleny, la batterie de Normandy s'en va. Elle doit être remplacée par du 35^e, la journée est calme, pas de canon ni d'un côté ni de l'autre. Le soir notre voiture de ravitaillement revient de Villers, Marie ne revient pas, Pottelet me dit que Gaston est placé à Villers chez le géomètre. Je vais coucher à la cave, quoique la nuit a été calme.

Période de calme avec un peu de canon la nuit.

Mercredi 11 octobre.

Un peu de canon la nuit. Il fait beau depuis plusieurs jours, la moisson se termine tant bien que mal, un tiers des récoltes est perdu. Dans la matinée le canon tire un peu, l'après-midi aussi. Nous allons à Cœuvres chercher notre cuisinière. Le soir les canons de Maubrun, Normandy et Châté font rage pendant une heure. Les Boches ont envoyé deux fusants sur le Champ Ste Marie. A 8 heures du soir tout est calme. La réponse sur Ambleny peut se faire demain ou un autre jour, j'ai peur.

Jeudi 12 octobre.

La nuit fut encore assez calme. Dans le jour les canons de Maubrun, de Normandy tirent un peu. Les Boches répondent sur les tranchées et c'est tout. Je vais voir les bois de Poteau où l'armée coupe tous les taillis, sans demander avis aux propriétaires. Nous en avons deux de coupés comme cela.

Vendredi 13 octobre.

Nuit calme, il y a la relève des soldats du 72^e qui sont sur les routes et la ligne du chemin de fer au-dessous des bois du Pressoir, cette relève se fait tous les 10 jours. Ils viennent à Ambleny 10 jours. Ils passent 10 jours au Soulier et 10 jours dans les tranchées du Pressoir. Le jour, toujours du canon français mais pas de réponse des Boches.

Vendredi 20 octobre.

La nuit fut plutôt calme, le jour beau temps, le matin deux avions, un français et un boche, se rencontrent au-dessus d'Ambleny. Ils se tirent à la mitrailleuse, les canons des Fosses tirent sur le boche sans l'atteindre. Les canons de Maubrun, Châté et Roche tirent de temps en temps. Les Boches répondent sur les tranchées mais pas sur Ambleny. Soirée calme.

M. Defente, maréchal, fait venir du charbon des forges, il fume beaucoup et se colle en brûlant. Il vaut 95 francs les mille kilogrammes, la commune en fait venir aussi. Ce n'est pas le même, il vient du Pas-de-Calais, c'est M. Firino

de Fontenoy qui s'en occupe. Il est beaucoup en poussière, il coûte 75 francs les mille kilos. Depuis quinze jours, on ne peut plus aller à Villers, car il faut de nouvelles formalités pour avoir des laissez-passer. Il faut refaire toutes les cartes d'identité pour tout le monde.

Samedi 4 novembre.

Nuit toujours assez calme quoique toujours du canon dans la direction de Vic, pluie la nuit, beau temps le jour. Un peu de canon de Châté et c'est tout. On sent maintenant du côté boche une grande économie de munitions. Soir calme, nuit, toujours des fusées éclairantes.

Jeudi 9 novembre.

Nuit encore calme, pluie jusqu'au matin, mais dans le jour il a fait très beau. Passage d'aéros français, un peu de canon dans le jour. A 5 heures du soir, les Boches tirent je crois avec du 130 autrichien, de Tartiers, sur la montagne de Ressons, sans doute après le ravitaillement.

Samedi 11 novembre. St Martin.

Beau temps, le canon tonne toujours dans la Somme. Le canon français tire aussi. Les Boches tirent aussi sur Châté.

Dimanche 12 novembre.

Toujours un peu de canon la nuit, le jour les Français tirent beaucoup de Châté, mais je crois que les Boches ne répondent pas, je vais voir le bois de la Bruyère. Pendant ce temps le canon tire beaucoup. Marie et Gaston sont à Paris chez cousine Henriette. On est toujours sans vin ni sucre, voilà deux fois que l'on va faire des corvées à Villers.

Samedi 18 novembre.

Nuit calme, mais froide, il neige, il fait de la bise. Dans la journée le temps se radoucit un peu. Il pleut et la neige fond. Presque pas de canon de la journée. Enterrement de Titine Lolotte⁹³, qui a eu trois fils tués à la guerre et un gendre tué et un blessé.

Dimanche 19 novembre.

Toute la journée, il fait du grand vent et de la pluie. Presque pas de canon, je vais toujours chanter la messe à St Bandry où j'apprends que des soldats ont

93. Aurore Albertine Moret épouse Pierre Taisne.

pris le battant de la cloche et la petite sonnette des enfants de cœur à l'autel. Cela est une drôle de farce. Je vais également à Cœuvres chercher une lettre à la poste par laquelle on nous demande des bénéfices de guerre.

Dimanche 26 novembre.

Nuit calme, très peu de canon français à Ambleny. D'abord au Soulier et Châté, il y a moitié des artilleurs de partis, les canons sont là. En Normandy il n'y en a plus, le matin les Boches tirent en Châté et Montaigu, l'après-midi ils tirent sur la montagne de Ressons entre la Vache Noire et le Chat Embarrassé. La soirée est assez calme.

Vendredi 1^{er} décembre.

Nuit calme, gelée et brouillard dans le jour. Un peu de canon de Normandy et de Châté, les Boches tirent quelques coups sur les tranchées. On entendait très bien le train du petit chemin de fer d'Épagny l'après-midi exploité par les Boches. Le soir à partir de 9 heures jusqu'à 3 heures du matin, le canon tonne sur Pernant, à ce que je crois les Français tiraient, les Boches répondaient. On entendait bien distinctement l'éclatement.

Dimanche 3 décembre.

Nuit calme, belle journée, le canon de Châté et de Maubrun tirent après midi. Les Boches répondent sur Châté, le 28^e d'artillerie va partir cette nuit, il est remplacé par le 6^e. Il venait sur la route du Chat Embarrassé, où il fait halte là, en plaine découverte. Il est bombardé par les Boches, il y eut un tué et 3 blessés. Le soir à 9 heures les Boches ont tiré sur le ravitaillement, sur la grande route à la Maladrerie et ont encore blessé des soldats. Le reste de la nuit, un peu de canon sur les tranchées, il passe un aéro à 9 heures du soir.

Jeudi 7 décembre.

On apprend que les Roumains reculent toujours, que leur capitale est prise par les Boches. L'après-midi et le soir furent calmes. A 9 heures du soir un petit ballon vint atterrir aux Fosses. Il est éclairé, la batterie contre avions qui est là l'arrête. Il contient une trentaine de kilos de journaux écrits en français, principalement la « Gazette des Ardennes », des vieux journaux invendus. On y trouve le nom de 70 prisonniers soldats français et ces journaux reprochent à la France d'avoir voulu la guerre.

Samedi 9 décembre.

Après la nuit calme, journée très calme aussi, pas de canon du tout. Le fait remarquable de la journée, c'est le changement de troupes. Le 72^e RIT s'en va, il

est remplacé par le 25^e territorial. Les habitants d'Ambleny regrettent les hommes mais pas les officiers surtout le colonel que l'on appelle « Déguisant ». Il avait une haine après les commerçants, il était plus sauvage que les Boches, il n'aimait que les femmes. La soirée, il pleut, c'est très calme.

Mardi 12 décembre.

Nuit calme, le jour aussi rien à signaler. Le 25^e emménage de son mieux, très peu de canon.

Toujours une période de calme.

Mercredi 20 décembre.

Toujours nuit calme, dans la journée un peu de canon de Châté et de Normandy. Vers 10 heures du matin, un avion boche vient au-dessus des lignes françaises. A 11 heures, quatre avions français volent au-dessus des lignes allemandes, les Boches tirent dessus sans les atteindre. L'avion boche revient encore vers midi ainsi qu'un aéro français. Je n'ai pas su au juste ce qui s'était passé hier à Vingré. Soirée calme. On me dit que les Français ont voulu reprendre la ferme de St Victor⁹⁴, ils sont partis à 220 hommes et ne sont revenus qu'à dix. J'ai dit soirée calme, mais la nuit ne le fut pas. A partir de 9 heures 30 du soir, le canon se remet à tirer du côté de Vic, et ensuite Resson. A 3 heures du matin, nous nous étions levés et à 4 heures du matin nous avons emporté notre lit pour aller coucher à la cave le reste de la nuit.

Lundi 25 décembre.

Nuit calme et journée aussi. Nous allons à St Bandry chanter la messe avec Gaston, Charpentier, Armand et Déhus.

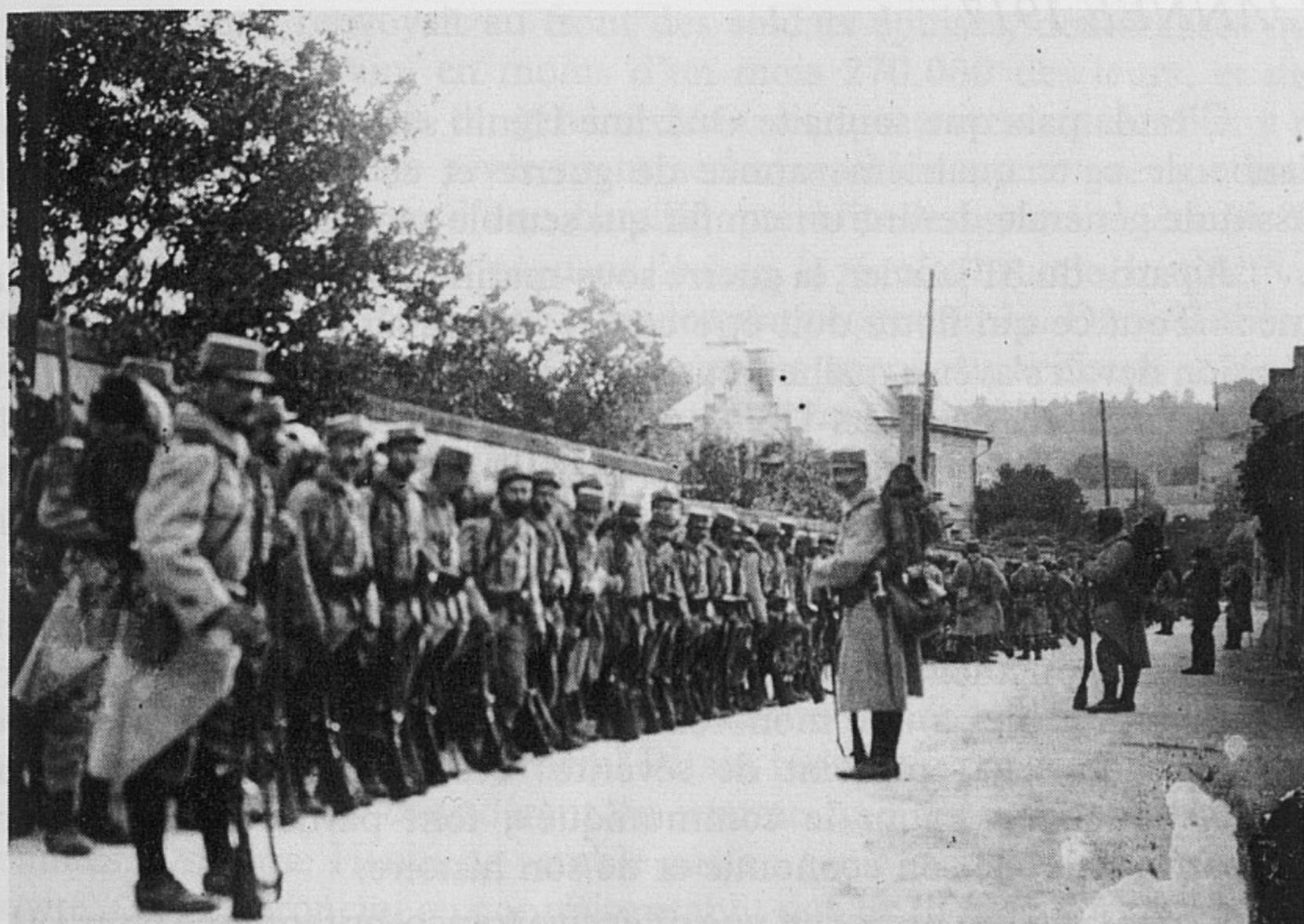
Jeudi 28 décembre.

On apprend que Marcel Meunier d'Hygnières, est mort, soldat à Salonique.

Vendredi 29 décembre.

Nuit calme, matinée aussi. A 11 heures on ramène trois Boches d'en face Osly qui s'étaient évadés de la fabrique de Vierzy. A 1 heure le canon fait rage du côté de Quennevières. Cela dure jusqu'au soir, c'est pour démolir des ouvrages boches.

94. Ferme de la commune de Craonne, à l'extrémité Est du Chemin Des Dames.



40 – Rassemblement avant le départ pour les tranchées durant l'été 1915.



41 – A Fontenoy, devant l'entrée d'une carrière, les soldats attendent l'ordre de retourner dans les tranchées qui se trouvent juste au dessus.

L'ANNÉE 1917

C'est la paix que souhaite Onézime Hénin sans évoquer la victoire, à l'aube de cette quatrième année de guerre et ce vœu correspond à la lassitude générale devant un conflit qui semble sans issue.

A partir du 31 janvier, la guerre sous-marine est déclarée par l'Allemagne : « Tout ce qui flotte doit-être coulé » ordonnait Ludendorff⁹⁵. Cette décision devait s'avérer malheureuse pour l'Allemagne puisqu'elle entraîna l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des forces de l'Entente (6 avril). On s'explique ainsi les difficultés de ravitaillement que mentionne notre chroniqueur, les denrées exotiques comme le café et le sucre devant traverser l'Atlantique pour parvenir en France.

La guerre sur terre s'installe dans une morne routine. Onézime Hénin mentionne ponctuellement les duels d'artillerie de part et d'autre de l'Aisne, semblables à une monotone partie de ping-pong. Ils sont jugés avec un bon sens empreint de sévérité : ces villages que l'on détruit systématiquement « pour le communiqué », font partie de sa terre, de son patrimoine, de son économie et de son histoire.

Ludendorff qui prévoyait une offensive franco-britannique pour 1917, décida de raccourcir son front et de se retrancher derrière une ligne puissamment fortifiée, la ligne Siegfried, courant d'Arras à Vailly-sur-Aisne. Ce mouvement qui n'inquiéta pas semble-t-il les chefs militaires est décelé dès le début, le 1^{er} mars, par notre paysan-journaliste à qui rien décidément n'échappe. Lui d'ordinaire si discret, ne peut cacher son émotion : ces villages évacués par les Allemands de l'autre côté de l'eau, même s'ils sont systématiquement saccagés par l'ennemi, reviennent à la Patrie.

Le général Nivelle qui remplaçait Joffre limogé, décida encore une fois une attaque frontale massive pour essayer de percer les lignes allemandes, comme sur la Somme en 1916. C'est le front de l'Aisne qui devait servir d'axe à l'offensive. Malgré les réserves de certains généraux, et bien que le plan fût éventé par les Allemands, Nivelle s'accrocha à son projet. Plus de 5000 canons tirèrent des millions d'obus sur un front de 40 kilomètres, en partie évacué par l'ennemi. L'offensive retardée par le mauvais temps débuta le 1^{er} avril. Les premières lignes emportées, les vagues d'assaut se heurtèrent à des défenses de seconde ligne intactes et inexpugnables : Le Chemin Des Dames ajoutait son nom aux sinistres tueries de Verdun et de la Somme. Cherchant un second souffle, Nivelle

95. « Souvenirs de guerre », Ludendorff.

du 5 au 10 mai, renvoyait au front des soldats épuisés, démoralisés qui laissèrent sur le terrain, en moins d'un mois 270.000 des leurs, et des meilleurs : ces Sénégalais du général Mangin, qui traversent Ambleny et qu'Onézime Hénin juge sévèrement seront probablement presque tous tués ou blessés à l'issue d'une bataille que Nivelles estimait décisive⁹⁶.

Ce fut cette fois, accompagnant l'échec, la révolte brutale, instinctive, du soldat devant une mort aussi stupidement programmée. Dans sa thèse, Guy Pédroncini⁹⁷, sans nier l'influence des menées pacifistes et de la révolution russe de mars, qui n'influencèrent que 10% des révoltés, s'arrête à la cause réelle des mutineries : un haut-le-cœur du troupier devant l'incurie de certains chefs faisant passer « le communiqué » avant la vie de leurs soldats.

Entre le 20 mai et le 10 juin, près des deux tiers des divisions françaises sont affectés par des révoltes plus ou moins graves, qui éclatent entre Soissons et Reims. Le général Pétain réussira à ramener les troupes dans la discipline, en considérant en somme que les soldats étaient des hommes. Onézime Hénin ne semble pas en avoir mesuré l'ampleur et la gravité. Guy Pédroncini au contraire établit que le 26 mai, à Ambleny, on assiste à un début de coordination des unités mutinées. Certains bataillons de la 158^e D.I, ne veulent se disperser et une entente se dessine entre des éléments des 224^e 228^e et 239^e R.I. Des soldats du 224^e R.I se rendent à la caserne Charpentier, à Soissons pour essayer d'entraîner des unités de la 170^e D.I en les persuadant de refuser de monter aux tranchées. Mieux, une tentative de marcher sur Paris est entreprise. Ces faits sont suffisamment graves pour inquiéter le général Pétain qui s'en ouvre au ministre de la Guerre, Painlevé, le 29 mai⁹⁸.

Certains civils axonais restés au contact des soldats et partageant avec eux les misères de la guerre se solidariserent avec les mutins : 17 habitants de l'arrondissement de Château-Thierry par exemple, furent condamnés par le tribunal correctionnel, à des peines de prison en mai et juillet 1917⁹⁹. Notons enfin, que le département de l'Aisne est l'un de ceux qui comptèrent le plus grand nombre de soldats natifs condamnés à mort¹⁰⁰.

96. « La Grande Guerre », ouv. cité.

97. « Les mutineries de 1917 », G Pedroncini, Paris, 1967.

98. « Les mutineries de 1917 », ouv. cité.

99. « Soissons et ses environs pendant la guerre de 1914-18 », ouv. cité.

100. « Les mutineries de 1917 », ouv. cité.

Onézime Hénin note l'arrivée d'unités du service de santé à Ambleny le 29 juin. En fait, l'état-major du général Nivelles, pêchant par optimisme, estimait que les troupes françaises seraient rapidement victorieuses, en avril, sur le Chemin des Dames et il avait été prévu d'installer des hôpitaux, à l'avant de l'offensive, à Laon et à Anizy, et non à l'arrière. Par ailleurs, on prévoyait 10.000 blessés, alors qu'on en releva 120.000, qu'on ne put soigner sur place, alors que l'offensive piétinait. Ce fut « un Charleroi sanitaire ¹⁰¹ », des milliers de blessés restant sans soin, exposés aux intempéries.

Si l'on continue à se battre aux abords du Chemin des Dames, comme à Laffaux ainsi que le signale Onézime Hénin, c'est que le général Pétain qui avait succédé au général Nivelles, mettant fin aux grandes offensives spectaculaires et meurtrières, privilégiait des opérations plus modestes mais soigneusement préparées : c'est ainsi que les Français sont vainqueurs à la Malmaison, sur ce terrible bastion du Chemin des Dames, (17-20 octobre) ainsi que le relate avec sa précision coutumière notre chroniqueur.

Le front se déplaçant vers le nord-est, Ambleny est rarement bombardé, ce qui permet à Onézime Hénin d'entreprendre des travaux de restauration : quel dynamisme, quel optimisme de vie ! A l'opposé, les dégradations commises par les soldats témoignent que la discipline se rétablit lentement dans l'armée. Enfin si Onézime Hénin épluche les menus faits locaux, il ne néglige pas les événements internationaux, le désastre italien de Caporetto est correctement daté (24-25 octobre), encore que la révolution russe et l'entrée en guerre des Etats-Unis ne soient pas mentionnées.

ANNÉE 1917, qui, je l'espère, sera l'année de la paix pour nous.

Lundi 1^{er} janvier.

Un peu de canon la nuit du côté de Vingré, et sur Morsain surtout vers 5 heures du matin. Dans la matinée les Boches tirent sur la montagne Des Fosses, sur des ouvriers soldats qui nettoient les tranchées aux environs de la Croix St Martin et aussi à Pontarcher dans la cour du moulin. Maubrun tire quelques coups, à part cela c'est assez calme, soirée calme.

101. « La vérité sur la guerre », Lt. Col. Melot.

Jeudi 4 janvier.

Toujours du canon la nuit, mais journée relativement calme ; On amène huit pièces de canon de 155 court du côté de la terrière au Bois Niguet. On nous dit que les canons d'Ambleny vont tirer demain, mais attendons. Soirée calme.

Vendredi 5 janvier.

Beaucoup de canon la nuit du côté de Roche, Vic et Quennevières, le matin tout est calme, beau temps, les canons tirent beaucoup l'avant-midi sur les tranchées de Fontenoy. Les Boches tirent sur Hygnières-En-Haut et Poteau. Ils tirent aussi avec une pièce autrichienne du côté du Pressoir mais je ne sais où les obus tombent. A 3 heures après-midi, plusieurs avions ont passé. Ce sont des Français. Les canons de Maubrun, de Normandy et du Pressoir tirent un peu

Lundi 15 janvier.

La nuit fut assez agitée comme transport de bois et matériaux de toutes sortes pour faire des emplacements de batterie, du côté du Soulier et Tarte, on y fait toujours beaucoup de travaux. Le matin il gèle. A midi le canon de Normandy tire un peu, l'après-midi fut calme.

Mardi 16 janvier.

Nuit calme. Gaston est revenu hier soir de Villers, car on lui avait dit que l'on allait évacuer Ambleny. C'est faux tout au moins pour le moment, il repart le matin, il fait froid le temps est couvert. L'avant-midi un peu de canon mais l'après-midi beaucoup sur Vingré et Fontenoy, canon français en allant sur Tartiers, Châté et Ressons tirent aussi ; à 5 heures tout se tait, tout est calme, il fait très noir, les travaux continuent toujours. Je reçois une lettre de tante Phanie de Paris qui nous dit de ménager notre sucre qu'il ne va plus y en avoir ni de charbon, à Villers on ne trouve plus de vin.

Mercredi 17 janvier.

Nuit calme, il neige, le matin il y a environ 7 à 8 cm de neige, à 10 heures enterrement de Mme Leroy, charcutière décédée avant-hier après une longue maladie. Une fille de M. Pierre, camberlot¹⁰², nommée Louise meurt subitement à 5 heures du matin, âgée de 24 ans, d'une embolie au cœur. La journée, temps couvert, la neige fond un peu, pas beaucoup de canon, il fait froid, des soldats du génie ont réparé la roue du Moulin de la Ville, y ont monté une

102. Les camberlots étaient des travailleurs originaires du nord de la France et de Flandre qui venaient faire la moisson dans le Soissonnais et dont quelques uns se fixèrent dans la région.

scierie, elle commence à tourner aujourd'hui, ils abattent des arbres à Mme Planque au Chemin Blanc, à M. Droux, à Gentilini et voilà des planches qui se fabriquent. Le soir il fait toujours très noir.

Lundi 22 janvier.

Toujours du canon la nuit sur les tranchées de Vingré et Nouvron, le jour neige, un peu de canon de Châté mais plutôt calme, le soir à 8 heures pendant 10 minutes environ violente bataille je crois à grenades sur Vingré et canon boche en même temps. Cela dure jusqu'à 1 heure du matin.

Mardi 23 janvier.

Après le bombardement de la nuit, qui à plusieurs reprises fut très violent, soit du canon, soit des grenades, le reste de la nuit fut calme. Le matin, il avait gelé à 7 degrés au-dessous de zéro, malgré ce froid un avion a voyagé cette nuit à 10 heures du soir. Le jour beaucoup de canon toujours sur les tranchées de Vingré, Nouvron et Fontenoy. La batterie de Normandy ne tire pas ou peu, les Boches ne tirent pas sur Ambleny mais ils tirent sur les batteries du Soulier. Déjà le matin ils avaient tiré plusieurs obus sur la montagne des Fosses, mais au loin, le soir tout est assez calme, vers 1 heure de l'après-midi, un avion boche passe, les canons tirent dessus, mais sans l'atteindre. La soirée fut assez calme.

Jeudi 25 janvier.

Nuit calme quoique toujours du canon. Gelée à 11 degrés en dessous de zéro, matinée à bombardement sur Châté par les Boches dont les éclats viennent dans Le Soulier, il passe des avions boches et français, l'après-midi toujours un peu de bombardement, le soir à 5 heures les grosses pièces françaises du Soulier et de Maubrun font rage, les Boches répondent, un obus tombe au Soulier en face de la maison Juliette Cézile. D'autres tombent à La Barre, un obus tombe à Hygnières en face la porte à Paul Duval, blessant un artilleur, un obus tombe en Normandy devant la maison Détail, un obus tombe à La Plaine, près le chemin du Moulin en Pré chez Armand Vaillant, il laboure la terre sur une longueur de 7 à 8 mètres mais je crois qu'il n'éclate pas. Marie arrive de Villers à ce moment là, elle regrette d'être revenue. Nous apprenons que des obus sont tombés dans la côte du Pressoir, un adjudant est tué et d'autres soldats blessés, du 25^e territorial. A 7 heures du soir tout est calme.

Lundi 29 janvier.

La soirée du dimanche fut assez calme, les artilleurs de Montaigu s'en vont mais à 10 heures du soir, alors que l'on était endormi, les Boches tirent sur Ambleny, moi j'avais supposé une trentaine d'obus, mais les soldats nous disent

64. Cela en 4 fois, la première à 10 heures juste et les autres de demi-heure en demi-heure, je me lève et je vais à la cave après la première rafale, ce sont des 77 et des 105, pleins de soufre.

Dimanche 4 février.

Toujours du canon la nuit, le soir d'hier Normandy a tiré quelques coups, le matin gelée à 19 au-dessous de zéro, cela devient très dur pour les soldats. Je vais toujours chanter la messe à St Bandry, mais on n'y a pas chaud. A midi un aéro boche vient au-dessus d'Ambleny, et Pontarcher, les canons des Fosses tirent beaucoup dessus sans l'atteindre, le soir à 8 heures la batterie de Normandy et celle de Châté tirent beaucoup, les Boches répondent deux coups et tout est calme, quoique toujours un peu de canon la nuit. Le matin gelée à 16 degrés, journée assez calme, rien à signaler. On apprend par les journaux que l'Amérique est en désaccord avec l'Allemagne, le soir tout est calme.

Mardi 6 février.

Nuit très calme, le matin encore gelée à 16 degrés dessous, c'est dur, très dur pour nos malheureux soldats qui sont dans les tranchées. Matinée assez calme comme canon, l'après-midi encore très peu de canon. Le soir à 7 heures un quart, les canons de Maubrun, Normandy, Châté se mettent à tirer ; ils font rage jusqu'à 9 heures sans arrêter, les Boches répondent quelques coups, mais pas sur Ambleny. Le reste de la nuit toujours un peu de canon, mais très peu.

Dimanche 11 février.

L'après-midi j'ai été couvrir le maître-autel d'Ambleny de pierres en cas de bombes. J'arrange aussi l'horloge pour faire sonner la demie, juste au moment qu'il faut, car elle sonnait à 23. Le soir même, canonnade des grosses pièces de Châté, de Maubrun, les Boches répondent sur Châté.

Mardi 13 février.

Le matin encore gelée à 7 degrés, temps clair, dans le jour il fait bon. Il passe des aéros boches, je ne sais pas où ils vont. Très peu de canon de la journée, le soir pas du tout. On dit qu'une grosse pièce de marine est arrivée entre Pernant et Châté, pour tirer sur Coucy, et Chauny. Le soir très calme pas de canon du tout.

Mercredi 21 février.

Nuit et journée calmes, je vais à Villers chercher du cidre, il n'y a plus de vin, pas de canon, toujours du gel.

Lundi 5 mars.

Nuit calme, le matin neige, 3 à 4 centimètres d'épaisseur, on croirait une misère qui vient se greffer sur l'autre. On ne pourra pas semer de blé de printemps, et le blé manquera avec la récolte, on va avoir la carte de pain et la carte de sucre, suivant ce que disent les journaux.

Vendredi 9 mars.

Nuit toujours un peu de canon, le matin de l'artillerie du Soulier s'en va, elle sera remplacée par le 9^e d'artillerie, dans la journée il neige encore, le soir il gèle et ensuite il y a toujours un peu de canon de part et d'autre mais pas à Ambleny. On nous dit qu'il est défendu aux canons de tirer sur les villages français de l'autre côté des lignes. Il est bien temps, à quoi cela a servi de démolir nos villages de l'autre côté, et les Boches répondent en démolissant les nôtres par ici des lignes. On voit sur les journaux que les Boches nous ont déjà démolis seize cents églises, on ne sait pas combien de canons français ont démolis de l'autre côté, histoire de démolir et de satisfaire sa rancune on a démolis les clochers d'Osly et de Cuisy, sous prétexte qu'il y avait des observateurs dedans.

Samedi 10 mars.

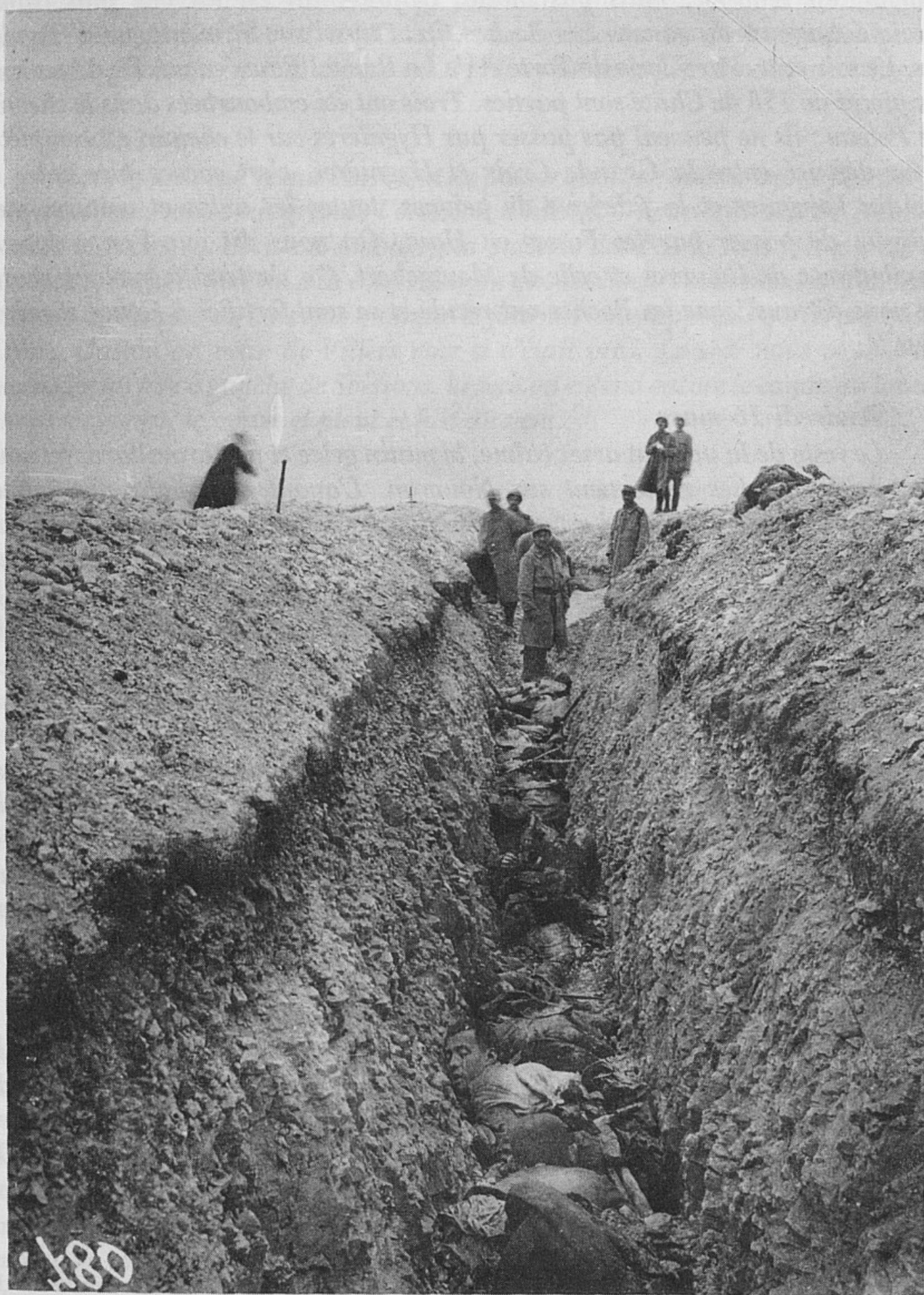
Nuit toujours un peu à canon, il y a du brouillard la neige fond tout doucement, journée assez calme quoique toujours du canon. Le soir Gaston arrive de Villers, le canon tonne à ce moment.

Dimanche 11 mars.

Nuit assez calme, le matin beau temps, réveillés par la batterie de Normandy, nous allons à la messe à St Bandry au sortir de la messe les Boches envoient des fusants sur la batterie de Normandy. N'ayant plus beaucoup de marchandises en magasin, je n'ouvre pas la maison de la journée. Après-midi, vers 4 et 5 heures les Boches envoient une centaine d'obus sur la batterie de Normandy, c'est du 105 et du 150. Moi j'étais à Maubrun, j'avais été à la Fontaine des Chiens, il n'y a eu aucun dégât chez nous. J'apprends que c'est 130 obus que les Boches ont jeté sur la batterie du moulin de Normandy, il n'y a aucun dégât ni blessé.

Lundi 12 mars.

Nuit assez calme quoique la batterie de Normandy ait tiré. Il a fait de l'orage et il pleut beaucoup. Le matin, la batterie du Chalet à Maubrun tire beaucoup. A 10 heures, les Boches répondent encore sur la batterie de Normandy, environ une soixantaine de coups, c'est du 105 et du 150. Un obus tombe derrière le moulin auprès du fournil. Armand Vaillant qui travaillait dans le



42 - 1916. Après une attaque, du côté de Soissons, les corps des soldats allemands sont entassés pêle-mêle dans une fosse commune.

fournil, est renversé, mais pas blessé. L'après-midi est un peu plus calme quoique toujours du canon. Les Boches tirent aussi sur la montagne d'Hygnières. Le soir toute l'artillerie de Tarte et de La Rue à l'Eau s'en va. Déjà hier soir les pièces de 155 de Châtel sont parties. Trois ont été embourbées dans le chemin de Poteau ; ils ne peuvent pas passer par Hygnières car le chemin est complètement défoncé entre la Grande Croix et Hygnières, c'est encore pire entre le moulin Voirgnier et la fabrique de peignes, toutes les autos et voitures sont obligées de passer par les Fosses en Haut. On nous dit que l'on a évacué l'ambulance de Cœuvres et celle de Montgobert. On s'attend à quelque chose, on nous dit aussi que les Boches ont reculé et se sont fortifiés à Coucy et même plus loin.

Vendredi 16 mars.

Le reste de la nuit fut assez calme, le matin gelée et fort brouillard, on nous dit que les Boches reviennent sur Nouvron. L'avant après-midi fut calme, l'après-midi une batterie qui est au Bois Niguet tire beaucoup dans la direction de Vingré. Un avion français qui reste au moins 4 heures au-dessus de Pontarcher semble régler son tir. On dit que les Boches détruisent tout derrière eux. Je crois qu'ils ont mis le feu du côté de Vézaponin et du côté de Cuisy, à voir la fumée, je crois que ce sont des incendies, la soirée est assez calme.

Samedi 17 mars.

La journée fut assez calme, le matin je vais à Cœuvres chanter la messe d'enterrement de M. Dijon. L'après-midi fut assez calme quoique toujours un peu de canon, des avions français survolent toujours Pontarcher durant l'après-midi. La batterie de Normandy s'en va, elle est remplacée par une autre, la nuit les Boches tirent encore jusqu'à minuit, canon et mitrailleuses. Un éboulement de maçonnerie s'est produit à l'intérieur de l'église de St Bandry.

Dimanche 18 mars. Jour mémorable pour Ambleny.

Dans la matinée, on nous dit que les Boches sont partis, qu'ils ont abandonné Nouvron, Osly, Cuisy. On n'en croit rien. L'artillerie lourde du Soulier s'en va, beaucoup d'artillerie s'en va toute l'après-midi dans la direction de Fontenoy. On sait que nos troupes sont dans Nouvron et Osly¹⁰³. On entend encore quelques coups de canon mais au loin et un peu dans la direction

103. Depuis plusieurs mois, le Haut Commandement Français s'attendait à ce recul de l'armée allemande. Deux prisonniers faits dans le secteur de Nouvron avaient révélé que les Allemands projetaient d'évacuer la zone Nouvron-Fontenoy (Archives du château de Fontenoy, bulletin de renseignements n° 66 de la 1^{re} Armée)

de Soissons. Je vais bêcher derrière la Tour car il fait beau, je vois le soleil luire sur la côte de Tartiers et de Cuisy, cela émotionne en pensant qu'ils sont redevenus français, et l'on espère qu'Ambleny ne sera plus bombardé.

Lundi 19 mars.

Après la nuit calme que l'on vient de passer quoique nous n'ayons pas dormi jusqu'au jour, tant était grande l'émotion d'hier, à 7 heures du matin 3 avions boches viennent au-dessus d'Ambleny, la batterie des Fosses tire dessus sans les atteindre. Dans le jour on a la confirmation que les Boches sont reculés loin, mais pas encore du côté de Soissons quoique le journal nous apprend qu'ils ont quitté Crouy. Gaston est venu de Villers voir si c'était vrai. Le soir nous voyons des incendies un peu à gauche de Soissons, la nuit on entend encore le canon au loin de temps en temps, le matin il pleut et fait du vent.

Mercredi 21 mars.

A partir de 2 heures du matin on entend le canon fort à 4 heures et à 6 heures dans la direction de Coucy, d'Anizy. A 4 heures du soir il tonne encore depuis Soissons jusque dans la direction d'Epagny. Les quelques soldats qui restaient à Ambleny sont partis l'après-midi, il ne reste plus que quelques artilleurs au Bois Niguet, cela rend Ambleny triste tout à fait. Marie est partie hier à Villers et à Paris. J'ai été aujourd'hui fermer les portes de l'église à clef. Je pense à cousine Clémence de Crécy, j'espère pouvoir aller la voir car ici cela semble bon de pouvoir aller partout dans les champs et les bois, ce qui nous était défendu depuis deux ans et demi, même avec des papiers car il y avait des sentinelles partout et il fallait être muni de son anti-gaz. L'administration des postes s'occupe de réinstaller la poste à Ambleny et qui nous manque depuis longtemps.

Dimanche 24 mars.

Toute la nuit canon du côté de Coucy, Margival et Vregny. Cette canonnade dura toute la journée, il fait très froid, gelée matinale.

Dimanche 25 mars.

Encore de la gelée le matin, la nuit un peu de canon mais peu, le jour la canonnade recommence du côté de Margival, Coucy et La Fère, cela dure toute la journée. Après-midi nous allons à Pernant avec Gaston, nous y voyons que la mairie et toutes les maisons se suivant en allant à la rivière sont incendiées, l'église fait pitié, brisée par des obus, tout le mobilier est pêle-mêle, la sacristie à l'abandon. Dans l'église beaucoup de mobilier civil, armoire, buffet, billard, tableaux. Tout est sous les plâtras, des obus sont tombés dans le cimetière, allant

jusqu'aux morts. Nous revenons par Châaté, de là nous apercevons encore un fusant dans la direction de Margival, que de travaux sur Châaté! Que de terrassement dans le Bia! Dans un bois, les soldats ont fait un lavoir en ciment et un grand bassin pour se baigner. Le soir le canon arrête tout d'un coup.

Jeudi 5 avril.

Le matin neige, après, très beau temps, des Sénégalais arrivent dans le haut du village rue Mahieu et rue Quillette. Je vais à Cœuvres chercher un petit voyage de déménagement. Rien ne pousse, on entend très peu d'oiseaux chanter, de merles du tout, pourtant il y en avait beaucoup dans les prés.

Vendredi 6 avril.

Beau temps l'avant-midi, pluie le soir, les Sénégalais s'en vont dans la direction de Soissons. On n'en est pas fâché à Ambleny, car ce sont des voleurs qui brisent tout et prennent ce qu'ils peuvent, ils ont volé chez Topaze et forcé les placards en bien des endroits et à la mairie.

Vendredi 13 avril.

Beau temps, toujours pas de troupes à Ambleny, On fait sauter des obus boches à Fontenoy, une dizaine. C'est le génie, on nous dit que l'on prépare une attaque pour dimanche, depuis Reims. Aujourd'hui on entend le canon au loin du côté des Anglais probablement.

Samedi 14 avril.

Continuation à Fontenoy de la destruction d'obus, beau temps les avions voyagent beaucoup. Des avions boches viennent au-dessus de Pommiers et Pernant, on tire dessus sans les atteindre.

Lundi 16 avril.

Toute la nuit canonnade épouvantable du côté de Soissons et Coucy qui dura jusqu'à 11 heures du matin, sur le soir pluie, on ne sait pas ce qui s'est passé de ce côté.

Mardi 17 avril.

Grande tempête la nuit, journée assez belle, pluie le soir, froidure; toute la journée on entend le canon du côté de Coucy. D'après les journaux, les Français ont fait dix mille prisonniers aux Boches et pris la première tranchée entre Soissons et Reims. Ici rien de nouveau, les soldats qui étaient à la gare d'Ambleny pour le ravitaillement et la réparation des chemins s'en vont plus loin dans la direction de Coucy.

Mercredi 18 avril.

Pluie et neige, froid, triste printemps, rien ne pousse, pas encore une fleur ni une feuille aux arbres, comme canonnade la nuit, ce fut épouvantable du côté de Soissons, Coucy et en allant sur Reims. Dans la matinée tout s'arrête, on entend encore le canon du côté de St Quentin, la pluie a duré toute la journée.

Vendredi 20 avril.

Nuit toujours à bombardement du côté de Coucy et Laffaux. Tous les jours des avions passent, partant du camp de Pierrefonds, allant sur Soissons. Ici à Ambleny une compagnie de forçats de la Guyane est logée dans un baraquement derrière la ferme des Fosses, on dit que c'est pour travailler. Beau temps, Marie va à Villers, on apprend que le fort de Condé est pris par les Français.

Mardi 1^{er} mai.

Beau temps sec, le canon tonne sur Laffaux, il arrive à Ambleny beaucoup de malades. Des Sénégalais. On forme une ambulance à Ambleny, je laisse sauver une cinquantaine de litres de vin blanc.

Mercredi 2 mai.

Toujours du beau temps et du canon du côté de Laffaux. Les soldats coloniaux qui étaient à St Bandry et à Pernant s'en vont, c'est un bon débarras pour nous car c'étaient de mauvais sujets, insolents et voleurs. Ils ont pris des poules, des lapins, paons et tout ce qu'ils trouvaient. Ils tiraient du revolver, des grenades et même de la mitrailleuse. C'était la panique dans St Bandry.

Jeudi 3 mai.

Beau temps, rien à signaler.

Dimanche 6 mai.

Beau temps, toujours du canon. On apprend par les journaux que l'on a avancé sur Laffaux. Le 30^e infanterie part en autos le matin, après il arrive le 273^e, les hommes sont gentils, ils boivent moins.

Lundi 7 mai.

Belle journée, rien à signaler comme guerre, le soir pluie.

Mardi 8 mai.

Encore rien à signaler comme guerre. On n'entend plus le canon, nous avons des gendarmes à loger dans notre maison du Pont de la Ville. Le train prend des civils à la gare d'Ambleny.

Mercredi 9 mai.

Toujours plus de canon, Marie part à Paris, je vais déménager le bas de la maison Marchal pour y loger des soldats. Beau temps, tout pousse bien, beaucoup de fleurs aux pommiers et cerisiers. On entend un peu de canon vers 11 heures du matin.

Mercredi 23 mai.

Marie va à Villers, il fait assez beau, la petite fille de Hélène Hénin meurt à La Plaine. Cousine Clémence nous arrive de Paris, elle va aller à Crécy demain voir ses ruines.

Vendredi 25 mai.

Cousine Clémence revient de Crécy, elle n'a rien retrouvé de ce qu'elle avait caché, elle suppose que ce sont les Français qui ont ouvert sa cachette, ses abeilles qui y étaient encore il y a un mois n'y sont plus. Ici il y a un grand mécontentement parmi les soldats, le 228^e qui est à St Bandry et ceux du Soulier sont obligés de remonter en ligne au bout de 9 jours de repos, pourtant ils étaient ici pour 20 jours, ils veulent se révolutionner, malgré cela ils partent quand même à 7 heures du soir¹⁰⁴. On croit que les Allemands vont attaquer sur le chemin des Dames, c'est la veille de la Pentecôte nous ne sonnons pas l'angélus le matin, et faisons la messe à 8 heures et demie où il y a beaucoup de monde, c'est une messe ordinaire et il y a un prêtre qui prêche. Les soldats du Soulier s'en vont tout en maugréant, c'est le 228^e.

Lundi 28 mai.

Toujours du beau temps, rien à signaler, il arrive toujours de la troupe et ils se casent comme ils peuvent, l'armée recouvre la maison de Rousselle et de Desjardin pour s'y loger.

Jeudi 31 mai.

Rien à signaler, j'ai un essaim d'abeilles.

Vendredi 1^{er} juin.

Il fait chaud, les Boches ont attaqué à Laffaux, ils nous ont repris une tranchée, nous avons des pertes à ce que l'on nous a dit.

104. Les officiers du 228^e réussirent à éviter une mutinerie, mais cette manifestation des soldats fut suffisamment sérieuse pour faire dire au général Pétain, dans une lettre adressée à Paintlevé : « Depuis quelques jours les actes d'indiscipline collectifs se multiplient et les manifestations se multiplient de façon inquiétante. Ils sont entièrement organisés et laissent pressentir des mouvements plus sérieux ». (Les mutineries de 1917, ouv. cité.)

Vendredi 8 juin.

J'ai 54 ans, il pleut un peu, Marie va à Villers, je vais recueillir un essaim d'abeilles à La Plaine. On entend beaucoup le canon du côté du Chemin des Dames, il passe beaucoup d'avions. La nuit il pleut.

Samedi 9 juin.

Rien à signaler. Les habitants d'Ambleny commencent à revenir.

Jeudi 14 juin.

On entend beaucoup de canon la nuit sur Laffaux, beau temps, ici rien à signaler. Marie va à Villers.

Vendredi 15 juin.

Toujours grande chaleur, un sous-lieutenant réquisitionne l'ardoise qui se trouve dans le clocher. Le soir, à 10 heures et demie, bataille d'aéros boches et français au-dessus de Pernant, il n'y a pas eu de blessé quoique des bombes soient tombées près des maisons de Pernant sans éclater.

Lundi 18 juin.

Toujours grande chaleur. Il arrive beaucoup de voitures à Ambleny, au moins 400. Elles n'y logent qu'une nuit. Il y en avait plein Hygnières, plein le Moulin de la Ville et plein le chemin du Moulin en Prés et le clos Cachet (fig. 43).

Jeudi 22 juin.

Encore rien comme guerre, un régiment d'artillerie vient coucher à Ambleny se rendant au Chemin Des Dames, pluie le matin, enterrement d'Hélène, le soir visite de la commission du Ministère pour réparer l'église.

Samedi 23 – Dimanche 24 et lundi 25 juin.

Rien à signaler comme guerre, tous les jours il arrive de la troupe et tous les jours elle part sur Laffaux.

Mardi 26 juin.

Beau temps, rien à signaler comme guerre. Il arrive encore de l'artillerie qui couche une nuit avant de partir. Ils arrachent pommes de terre et carottes qui ne sont pas mûres.

Mercredi 27 juin.

Rien à signaler, il n'y a plus de soldats.



43 – Lundi 18 juin 1917, Onézime Henin note dans son Journal : « Il arrive beaucoup de voitures à Ambleny, au moins 400, il y en a plein Hvgnières, plein le Moulin de la Ville, plein le chemin du Moulin en Prés et le clos Cachet ».

Jeudi 28 juin.

Je vais à Longpont chercher l'harmonium, il pleut le matin et le soir.

Vendredi 29 juin.

Il arrive de la troupe à Ambleny, ce sont des brancardiers, dentistes et médecins.

Samedi 30 juin.

Pluie toute la journée, passent et couchent une nuit, beaucoup de chevaux et voitures sous la conduite d'un commandant qui est très insolent et autoritaire.

Vendredi 13 juillet.

Beau temps, je vais à Soissons chercher du charbon c'est la première fois depuis la guerre, je le trouve bien abîmé et les obus arrivent encore.

Lundi 16 juillet.

Je vais avec Gaston à Cœuvres à la Confirmation, après-midi nous recevons Monseigneur à Ambleny.

Jeudi 19 juillet.

Je vais à St Bandry à l'enterrement de Bara Alphonse. Rien à signaler.

Vendredi 20 juillet.

Toujours du canon du côté de Laffaux. Ici il passe de l'artillerie qui va au repos, elle couche une nuit au Soulier et Maubrun.

Samedi 21 juillet.

Un wagon de marchandises arrive à la gare d'Ambleny, c'est de l'épicerie pour notre maison de Reims qui va reprendre son cours.

Dimanche 29 juillet.

Dans la nuit encore des avions boches qui jettent des bombes au-dessus de Soissons et environs. A Ambleny, il arrive pour loger, des dragons. A Maubrun dans la journée 3 orages.

Lundi 30 juillet.

Rien à signaler comme guerre. On nous dit que le Président de la République est venu déjeuner à Osly hier, au Grand Quartier Général.

Samedi 4 août.

Pluie, ce qui fait dire que c'est une misère qui vient se greffer sur une autre.

Dimanche 5 août.

Toujours de la pluie. Gaston va mieux, il installe le magasin en ouvrant toutes les caisses. On entend encore le canon sur Laffaux, le matin fort brouillard, à midi Mme Poiret arrive chez nous pour nous remplacer à la maison de commerce. Le soir fort orage et pluie.

Du 8 au 15 août.

Rien à signaler comme guerre. Ambleny toujours de la pluie par orages presque tous les jours.

Du 16 août au 15 septembre, rien à signaler.

Dimanche 16 septembre.

Déjeuner et dîner chez Mme Poiret, et promenade sur Châté où nous voyons exploser des obus dans la direction de Bucy-Le-Long.

Mercredi 19 septembre.

Les soldats du 52^e sont partis, c'étaient des sauvages de la pire espèce, insolents et malhonnêtes. Le bureau du Colonel qui était chez nous était encore pire, il arrive un autre régiment c'est le 414, nous avons à loger un dentiste de Lyon, il fait ses opérations dans le bas de la petite maison et couche chez nous.

1^{er} – 2 et 3 octobre.

Rien à signaler sauf que les habitants ferment leur maison à cause de la mauvaise tenue du 414.

Dimanche 7 octobre.

Canon sur Laffaux. Les curés-soldats sont aussi indignes que les soldats malgré la défense de sonner la cloche en volée, ils le font quand même et brisent la demi-roue.

Mercredi 17 octobre.

Tous les soldats d'Ambleny et de St Bandry s'en vont sur Laffaux, c'est le 141 et le 75^e d'infanterie.

Jeudi 18 octobre.

On entend beaucoup le canon et la nuit on voit tous les départs des Boches qui bombardent la gare de Soissons et la rue Saint Antoine.

19 – 20 et 21 octobre.

Toujours beaucoup de canon au nord de Soissons et un grand va-et-vient de troupes et d'autos.

Lundi 22 octobre.

Rien à signaler outre que l'on nous prit 3 lapins, beaucoup de canon.

23 – 24 – 25 et 26 octobre.

Grande agitation d'autos et de troupes, les Français remportent une victoire à Laffaux.

27 – 28 et 29 octobre.

Rien à signaler, que les Boches lancent par avion 5 bombes à 2 heures du matin sur Pommiers et Morsain.

Mardi 30 octobre.

Un régiment de chasseurs alpins passe à Ambleny, je crois que c'est le 342, la moitié au moins s'y tient très mal: ils se saoulent et n'ont plus de mœurs.

Mercredi 31 octobre.

Rien à signaler si ce n'est que la guerre d'Italie ne va pas bien pour nous.

Mardi 13 novembre.

Toujours beaucoup de canon du côté de Laffaux, on est toujours dans la désolation des affaires d'Italie.

Samedi 17 novembre.

Le 416^e infanterie vient loger à Ambleny, l'après-midi je vais à Vic chercher de la toile pour l'église.

Dimanche 18 novembre.

Gaston ne vient pas à Ambleny, il va à Meaux, je chante deux messes. Marie est toujours à Paris, le canon tonne sur Laffaux. Le 413 passe à Ambleny, il loge dans les baraquements.

Mardi 20 novembre.

Le 413 et le 416 qui étaient ici à Ambleny pour plusieurs jours, sont rappelés sur le front et partent en autos. On nous dit que les Boches reculent.

Mercredi 21 novembre.

Pluie la nuit, le matin le canon fait rage sur Coucy ou Laffaux, c'est effrayant. Je vais à Vic chercher des clous pour l'église.

Jeudi 22 novembre.

Toujours du canon sur Laffaux et St Quentin, on apprend que les Anglais ont remporté une victoire sur Cambrai. Beau temps et fort brouillard.

Samedi 1^{er} décembre.

Je travaille à mettre de la toile aux fenêtres de l'église, toujours du canon sur Laffaux.

Du 2 au 8 décembre.

Rien à signaler ici comme guerre, toujours du canon sur Laffaux, mais je travaille toujours à l'église.

Dimanche 9 décembre.

Gaston revient et repart aussitôt la messe, car il a de la visite à Villers pour mariage

Lundi 10 décembre.

Nous avons la visite de M. Dauvergne et de sa Demoiselle avec qui il y a des projets de mariage avec Gaston.

12 et 13 décembre.

Toujours beaucoup de canon sur Coucy ou Laffaux.

Samedi 15 décembre.

On entend beaucoup le canon dans la direction de St Quentin et beaucoup d'avions. Je travaille toujours à l'église. Trois ouvriers soldats arrivent pour travailler à la couverture de l'église.

Dimanche 23 décembre.

On redit la messe au Maître Autel, il n'y a plus de soldats à Ambleny.

Mardi 25 décembre. Noël.

Messe à 8 heures du matin, la neige fond un peu mais le soir il en tombe de la nouvelle.

Samedi 29 décembre.

Neige et forte gelée nous partons à Meaux mais arrêtons à Paris.

Dimanche 30 décembre.

Nous sommes à Meaux pour demander Mlle Dauvergne en mariage.

Lundi 31 décembre.

Retour de Meaux à Ambleny, il arrive des ouvriers pour faire une ambulance au Pressoir¹⁰⁵.

L'ANNÉE 1918.

Aucun vœu pour 1918 – contrairement à 1917 – l'espoir de la paix s'étant envolé avec le temps. Le 11 février au contraire, Onézime Hénin laisse percer sa désillusion : « En fait de paix, écrit-il, on est disposé à continuer la guerre à outrance. » Ces lignes visent certainement Georges Clemenceau qui vient d'être nommé président du conseil, et qui, coupant court à tous les compromis s'écriait à la Chambre « Politique intérieure : je fais la guerre. Politique extérieure : je fais la guerre... C'est nous qui aurons le dernier quart d'heure. » Contrairement aux idées reçues, on peut estimer que « Le Tigre » allait à contre-courant d'une certaine partie de l'opinion publique ; en effet, les socialistes français se retiraient du gouvernement, opposés à la poursuite d'une guerre dont on ne prévoyait pas d'issue militaire. Des hommes politiques français comme Briand, Caillaux avaient pris langue avec les Allemands travaillés eux aussi par les menées pacifistes puisque au Reichstag, catholiques et socialistes, votaient contre la poursuite de la guerre. La révolution russe d'octobre, si elle aboutit au traité de Brest-Litowsk (15 décembre 1917) ne ralentit pas les opérations militaires en Occident. Elle facilita au contraire le transfert en France de renforts allemands, prélevés à L'Est, qui permettront à Ludendorff profitant de sa supériorité numérique avant l'arrivée des Américains, de lancer d'ultimes offensives de rupture. Onézime Hénin en décèle l'approche dès

105. C'est un hôpital entier qui fut construit en bordure de la voie ferrée, à proximité de l'actuel cimetière militaire. Il comprenait une dizaine de baraquements.

le 13 janvier, ce qui exclut tout effet de surprise. Effectivement, les Allemands cherchant le point faible des Alliés, attaquaient le 21, dans la région de Saint-Quentin, à la jonction des armées franco-britanniques et y effectuaient une percée de 20 kilomètres. Le commandement unique est alors confié au général Foch. Le 8 avril les Allemands attaquaient encore à la frontière belge et enfin les 27-31 mai, ils crevaient le front sur le Chemin Des Dames. La Marne était à nouveau franchie, et à l'ouest on se battait du côté de Compiègne. Paris bombardé depuis la forêt de Saint-Gobain, par « la Grosse Bertha » et le « Long Max » est à nouveau en ligne de mire. Au plan local, Soissons est occupé le 29 mai ; en fait ce sont les ruines de la ville que les Allemands traversent rapidement en route vers la capitale.

Le 12 juin, le 4^e Tirailleurs, composé en majorité de Tunisiens est en position autour d'Ambleny, appuyé sur des éléments de la Légion étrangère. Jusqu'au 1^{er} juin, il livrera bataille à deux régiments allemands qui essaient de forcer le passage. Des combats furieux allant jusqu'au corps à corps, se dérouleront aux abords d'Ambleny et dans le village lui-même. Les lignes de défense du 4^e Tirailleurs ne seront pas entamées, mais à quel prix ! En 4 jours, 12 officiers et 400 hommes de troupe pour la plupart venus d'outre-mer, sont tombés pour la défense de ce petit coin de France ¹⁰⁶.

Onézime Hénin, sa femme et la dizaine d'habitants qui s'y terrent, quittent Ambleny, le 30 mai à la barbe des Allemands, sur ordre militaire. C'est un arrachement. Jamais encore on n'avait senti sous la plume de notre chroniqueur un tel amour de sa petite patrie. Ce sont bien sûr les biens matériels amassés au prix d'une vie de travail et d'épargne, mais c'est surtout l'amour subtil, qui le lie à la terre, à l'église, aux animaux familiers, aux gens, à ses gens. C'est une agonie qu'il traduit en termes religieux, s'identifiant au Christ et à son long Chemin de Croix. Jamais jusqu'alors au plus fort des bombardements, il n'avait songé à utiliser une telle comparaison : c'est que si la mort l'avait surpris, il serait mort sur sa terre et non à l'étranger. Il part donc avec sa femme, soutenu par son fils, mais il ne s'éloigne guère de la région. Il descend la vallée de l'Oise, contourne Paris par l'ouest, traverse le Hurepoix, la banlieue maraîchère et fruitière avec sa zone d'épandage, aborde la Beauce puis la Brie et se fixe enfin au sud du Bassin Parisien, dans le Gâtinais où la terre n'a pas ce moelleux du terroir d'Ambleny. C'est un réfugié atypique, car il ne subit jamais son sort. Le voyage et le travail lui sont remèdes au malheur et son journal un fidèle confident.

106. Tunisiens Héroïques au service de la France, cap. M Mennerat, Berger-Levrault, 1925.

Le voici de retour à Ambleny le 4 août, alors que le général Mangin a lancé l'ultime offensive de la guerre, appuyée par des tanks Renault et soutenue par les troupes américaines. Soissons vient à peine d'être libéré le 2 août et l'on se bat furieusement dans toute la région. Onézime Hénin n'en a cure. L'appel de la terre natale est le plus fort. Le village est presque détruit et ses maisons à l'agonie. Onézime Hénin y retournera définitivement le 25 août pour constater qu'Ambleny, son cher Ambleny a cessé d'exister.

Mardi 1^{er} janvier.

Gelée et neige. Monsieur le Curé Boursier est en permission, messe à 10 heures 30. Gaston est resté à Meaux. Le canon tonne sur Laffaux.

Mercredi 2 janvier.

Gelée. Vers minuit beaucoup de canon sur Laffaux.

Jeudi 3 janvier.

Canon dans la direction de St Quentin.

Vendredi 4 janvier.

Treize degrés au dessous de zéro, brouillard. Dans la journée soleil et beaucoup d'avions. Le soir on entend la mitrailleuse vers Coucy, c'est sans doute un aéro.

Dimanche 13 janvier.

Marie part à Villers, car Gaston doit y revenir avec Mlle Dauvergne, toujours du canon sur Coucy. De la guerre, il ne se passe pas grand chose, on est dans l'attente d'une offensive boche. On ne sait où cela se fera.

Vendredi 1^{er} février.

Ici rien de nouveau comme guerre, pas d'avions. On entend le canon sur Coucy, Laffaux.

Samedi 2 février.

Rien comme guerre, beaucoup d'aviation française, le 2^e artillerie est toujours ici et le 9^e Cuirassier.

Dimanche 3 février.

On apprend par les journaux qu'en fait de paix on est disposé à continuer

la guerre à outrance. On apprend qu'un fils Pencher, 16 ans, éclusier à Fontenoy s'est noyé accidentellement. C'est le deuxième.

Mercredi 27 février.

Rien de nouveau, je vais à Vic payer mon Conseil de Guerre d'il y a deux ans.

Jeudi 28 février.

Il y a à Ambleny, un service pour le fils Déhus de Maubrun, tué à l'ennemi et pour sa tante Victoire, tuée à Ambleny par un obus. Neige. Le soir beaucoup de canon sur Laffaux, Vauxaillon.

Samedi 2 mars.

Neige toute la journée, froid, pas d'avion. On n'entend pas le canon. On apprend que les Boches ont attaqué avant-hier sur le Chemin des Dames.

Dimanche 3 mars.

Rien de nouveau. On apprend que les Boches font des coups de main et que l'on évacue Noyon et Reims.

Lundi 4 mars.

Le matin gelée après neige et verglas, pas de canon, pas d'avion, et toujours pas de soldats à Ambleny. Je vais à Pommiers acheter du charbon à la fabrique, les chevaux ne tiennent pas pied tellement cela glisse, il neige.

Lundi 11 mars.

Dans le jour, on entend le canon à ce que je crois du côté de la Belgique, le soir encore beaucoup d'avions boches, sur lesquels on tire de tous côtés, dans la direction de Villers. Le matin on apprend qu'ils ont été à Paris.

Mardi 12 mars.

Gelée et beau temps, les avions boches viennent encore au-dessus de Soissons où ils jettent plusieurs bombes auprès de la Cathédrale. On dit aussi sur Pasly, là j'ai cru en avoir vu l'éclatement sur Pommiers. Gaston vient nous voir.

Dimanche 17 mars.

Toujours du beau temps, toujours du canon la nuit et le jour. Le jour beaucoup d'aviation boche et française, le soir les Boches viennent encore beaucoup, ils laissent tomber quatre bombes à Laversine près du moulin



44 – Dimanche 26 mai 1918. On célèbre la communion à Ambleny c'est aussi le dernier office car cinq jours plus tard le village est évacué. A gauche, M. Déhu et Onézime Hénin, à droite son fils Gaston.



45 – Ce qu'il reste de l'église au retour d'Onézime Hénin en août 1918.

Damy qui était très éclairé par l'électricité mais sans blesser personne ni endommager de maisons, sauf les carreaux cassés.

Mercredi 20 mars.

Beaucoup de canon la nuit sur Laffaux et environs, et dans le jour on entend des grosses pièces, pas d'aviation.

Jeudi 21 mars.

Brouillard, très violente canonnade la nuit et le matin sur Laffaux et environs, cela dure presque toute la journée c'est épouvantable. Le soir les avions boches survolent Ambleny et les environs, on tire toujours dessus sans les atteindre.

Vendredi 22 mars.

Toujours très violente canonnade la nuit dans la direction de Coucy, Laffaux, le matin les soldats du 113^e s'en vont, ils devaient partir à 7 heures mais il partent à 9 heures et on vient les chercher en autos. Je vais deux fois à l'église avant le jour pour donner ce qui appartient aux prêtres-soldats aumôniers, le canon tonne toute la journée. L'après midi je vais au bois à Vêru, quand je suis arrivé sur la montagne je ne sais plus si je vais travailler tellement je suis épouvanté d'une telle canonnade. On apprend que Soissons a été bombardé hier, et quand je rentre, j'apprends que les vieux ouvriers qui travaillaient à l'ambulance du Pressoir, sont partis l'après-midi.

Le soir les avions boches survolent encore Ambleny et les environs, mais je n'ai pas entendu éclater les bombes, nous avons logé un officier 4 jours qui doit nous payer, mais il est parti sans dire au revoir.

Samedi 23 mars.

Fort brouillard, toujours du canon sur les tranchées mais moins à ce que je crois, beaucoup d'aviation française l'après-midi. Il passe au moins 50 autos anglaises sur la route du Chat Embarrassé et un peu à Ambleny, le soir il passe beaucoup d'avions boches. Gaston vient à Villers.

Dimanche 24 mars.

Beau temps toute la journée, beaucoup de monde à la messe de 8 heures, beaucoup d'aviation. Le soir plusieurs avions boches circulent au dessus d'Ambleny et environs. On a de mauvaises nouvelles du front, on dit que les Boches ont avancé de 17 kilomètres. On dit que les boches ont tiré sur Paris avec un canon qui porte à 120 kilomètres. Le soir, il arrive à Ambleny 80 autos qui

logent au Moulin de la Ville. Le soir les avions boches passent encore et vont sans doute sur Paris.

Mardi 26 mars.

Beau temps sec et froid. On entend toujours le canon, beaucoup d'aviation française, il arrive de nombreux camions-autos à Ambleny, le 82^e d'artillerie. Dans la matinée, passe un troupeau de vaches appartenant à des émigrés de Trosly-Loire. On voit des gens qui se sauvent une deuxième fois, on n'a ni lettre ni journal, cela est triste, on craint, on a peur. Les obus boches viennent jusqu'à Tartiers. Le soir beaucoup d'avions boches qui viennent au-dessus d'Ambleny et autres pays.

Mercredi 27 mars.

La nuit fut entièrement en canonnades, surtout à deux heures. Le matin, gelée. On apprend qu'une femme est tuée à St Bandry, c'est une nommée Marie Gentilini qui est revenue d'Italie depuis trois jours. Elle fut tuée par un éclat de bombe étant debout dans sa chambre. Trois obus tombèrent à St Bandry, aux environs de la forge du maréchal. On apprend aussi que 4 bombes sont tombées à l'hôpital du Pressoir, sans blesser personne. Le matin et toute l'avant-midi, canonnades du côté de Coucy et du côté de Compiègne, l'après-midi fut un peu plus calme. On n'a encore ni lettres ni journaux, la ligne de Soissons à Compiègne est fermée au public, nous voilà comme en 1914. Le soir le temps est couvert, il y a moins d'avions mais on voit les éclatements de canon dans la direction de Compiègne.

Vendredi Saint 29 mars.

On a reçu l'ordre d'enlever tous les grains d'Ambleny, blé et avoine, il faut mener tout cela à Villers. Nous avons fait l'enterrement de la femme Gentilini, nous commençons à encaisser du mobilier par crainte d'évacuation.

Samedi 30 mars.

Pluie, le canon fait rage depuis 4 heures du matin jusqu'à 11 heures dans la direction de Noyon. Les autos d'Ambleny transportent des troupes de Reims à Montdidier. Le soir on entend de forts éclatements dans la direction de Vic-sur-Aisne. Ce sont les Boches qui tirent après le petit train qui va à Epagny, le train vient encore à Ambleny et à Soissons.

Dimanche 7 avril.

Notre voyage a bien été. Le soir nous arrivons à Meaux dans de bonnes conditions pour le mariage de Gaston.

Lundi 8 avril.

La journée se passe bien. Contrat de mariage. D'après les journaux, je vois qu'il n'y a rien d'inquiétant à Ambleny.

Mardi 9 avril.

Mariage de Gaston. Le matin je vois le journal qui ne me rassure pas du tout, les Allemands se sont avancés dans la direction de Coucy, cela se rapproche d'Ambleny, enfin le mariage va bien. Beau discours à la mairie, et à la cathédrale belle cérémonie. Les journaux du soir ne sont pas plus rassurants mais de loin on ne sait rien.

Mercredi 10 avril.

Enfin nous revenons assez inquiets, il y a des gens qui déménagent de Meaux, il y en a qui déménagent de la Ferté-Milon, il y en a qui déménagent de Villers et quand nous arrivons à Ambleny, on apprend que personne ne bouge, on a moins peur qu'à l'arrivée, pourtant on nous dit que l'on a fait évacuer jusqu'à Cuisy en Almont qui n'est pas loin de chez nous. On n'entend point le canon, le soir très peu d'éclatements, il y a beaucoup d'infanterie à Ambleny qui vient de Coucy et Pont St Mard.

Jeudi 11 avril.

Nuit très calme, le matin un peu de brouillard, mais beau temps, ensuite grande activité de l'aviation française et boche, l'après-midi on entend les éclatements arriver sur Cruisy à ce que je crois, le soir violente canonnade. De part et d'autre, de Laffaux à Chauny, on voit les fusées d'ici et les éclatements des saucisses sont bien rapprochés, le canon a tiré presque toute la nuit.

Vendredi 12 avril.

Le matin il arrive un régiment d'artillerie venant de Pont St Mard. En allant au pain, je crois avoir entendu un fusant sur le Pressoir, une partie de la journée les aéros boches font du repérage sur Ambleny, je crois même que l'un d'eux est allé jusqu'à Villers ou autres lieux. On nous dit qu'une saucisse française qui se trouvait face Osly a été brûlée par un avion boche et que l'avion boche aurait été abattu après par les Français. L'après-midi aviation française, les grosses pièces tirent toujours un peu, le soir les avions ont survolé la contrée, la première bombe est tombée au Pressoir, les autres je ne sais pas où, mais il y en a eu plusieurs.

Dimanche 21 avril.

Beau temps, presque pas de canon depuis plusieurs jours, nous allons nous

promener sur Châtel et à Tarte, il passe une caravane de petits baudets qui servent à porter à manger dans les tranchées. Le soir pas d'avion.

Jeudi 25 avril.

Journée calme, Marie va à Villers, elle emmène 3 ou 4 caisses de linge et des tableaux. On apprend que la bataille de la Somme a recommencé, le soir on entend le canon de ce côté.

Dimanche 28 avril.

Beau temps jusqu'à 6 heures du soir, après pluie. Dans l'après-midi on entend une violente canonnade venir du côté du Chemin des Dames. Dans la direction de Coucy, tir de grosses pièces toute l'après-midi, beaucoup d'aviation française.

Samedi 11 mai.

Très beau temps, encore de l'aviation française et boche. On entend beaucoup le canon du côté de Noyon, ici changement de troupes, les dragons s'en vont ainsi que l'échelon de camions automobiles d'artillerie qui était à la Grande Croix et il arrive dans la rue Mahieu et rue Quillette des tirailleurs. A 7 heures du soir un avion français tombe à la Croix Blanche à Maubrun, l'aviateur a été obligé de descendre étant blessé à la main, et son appareil percé de plus de 150 balles, poursuivi par 3 avions boches.

Dimanche 12 mai.

Pluie, le matin des gros tracteurs qui étaient aux Fosses s'en vont. On apprend que des soldats zouaves ont pénétré chez Alphonse Bara, la nuit par deux fois pour voler probablement. On entend toujours un peu le canon, c'est aujourd'hui que l'on distribue la carte de pain à Ambleny pour entrer en vigueur demain.

Mercredi 15 mai.

Très beau temps, les artilleurs qui étaient à Ambleny s'en vont, enterrement de Marie Andry. On apprend la mort de M. Breton propriétaire de la tour d'Ambleny¹⁰⁷. Le soir beaucoup d'aviation boche et française. Les Boches lancent trois bombes au Cul Froid, après la voiture d'un roule¹⁰⁸ à vapeur.

107. Deux semaines plus tard, lors de l'évacuation, Mme Breton refusa de quitter le village et se réfugia dans le donjon qui se trouvait dans sa propriété. A l'abri des fortes murailles elle survécut à tous les bombardements qui, en juin et juillet détruisirent le village.

108. On dirait aujourd'hui un rouleau compresseur.

Vendredi 17 mai.

On plante des poteaux sur la place, sans doute pour la télégraphie sans fil. On enterre M. Breton. Deux personnes à son enterrement, un civil et sa femme.

Mercredi 22 mai.

Nuit calme comme avion, le matin il passe beaucoup de troupes d'artillerie, je crois que ce sont ceux d'Ambleny qui s'en vont, toujours de la chaleur. On entend un peu le canon, toujours de l'aviation. Je me pèse, je suis diminué de 2 livres.

A partir de cette ligne le texte du journal redevient intégral jusqu'à la fin.

Mardi 28 mai.

Nuit toujours du canon et beaucoup d'aviation boche, à 3 heures du matin je suis réveillé pour aller ouvrir la porte à l'église. Il y a alerte et l'aumônier demande à enlever sa chapelle et ce qui lui appartient. On apprend que nous avons perdu du terrain à Laffaux. Le matin c'est un véritable branle-bas dans Ambleny, quoique les habitants soient calmes. On est très inquiet. Dans l'avant-midi, violentes canonnades de l'autre côté de Soissons, en allant sur Reims. Les bruits les plus divers circulent. On apprend que les Français reculent. A 3 heures après-midi on apprend que les Boches sont à Fismes et à Braine, cela ne nous rassure pas. Toujours des avions boches, mais on n'entend plus beaucoup les canons. On apprend que les Boches nous les ont pris.

Mercredi 29 mai.

La nuit fut très agitée, comme aviation. A 11 heures du soir un avion boche vole très bas et tire de la mitrailleuse sur le ravitaillement, et ensuite lance 5 bombes sur le Soulier. L'une tombe au dessus du Bois Brouet, l'une au jardin Burguet, l'une au jardin Sidonie Mauprivez, l'une sur la maison Gentilini, l'une à Chantraine. Il y eut des soldats blessés mais pas de tués. A 2 heures du matin un autre avion vient en jeter sur Le Rollet, deux n'éclatent pas, pas d'accident de personne. Une saucisse française vient s'installer à la grande croix d'Hygnières. Les Boches viennent tirer dessus sans l'atteindre, les Boches tirent sur le pont de Fontenoy, les nouvelles les plus diverses nous arrivent de tous côtés. Où sont les Boches ? On nous assure qu'ils ont avancé de 25 kilomètres et on parle de nous évacuer. Nous allons coucher à Maubrun dans une cave, chez Marie.

Jeudi 30 mai.

Du canon toute la nuit. La matinée, c'est effrayant on a tiré du canon

depuis Nouvron, Soissons et Chaudun, la saucisse monte, aussitôt les avions boches arrivent pour l'abattre, l'observateur se jette en bas avec un parachute, il y remonte à deux heures, encore la même chose, les Boches arrivent aussitôt, il saute encore en bas. A 4 heures, 3 avions boches viennent très bas et font plusieurs fois le tour du pays. On tire dessus plusieurs milliers de coups de mitrailleuse et fusil sans les atteindre. L'observateur de la saucisse se jette encore en bas de sa nacelle pour la troisième fois de la journée. On mène la saucisse en Normandie dans les peupliers pour ne pas être vue. Le canon tire toujours sur la gare et Pontarcher. On reçoit l'ordre d'évacuer le pays. C'est pitié de voir les gens quitter leur maison avec une brouette ou autre véhicule. Nous, nous partons avec le camion par Maubrun. Que c'est dur de dire au revoir à tout ce que l'on ne peut emmener de nos six maisons. Tous les habitants sont partis aujourd'hui, nous, nous lâchons 48 lapins dans la cour et les chats, cela fait pitié de les laisser là. Ils se cramponnent à nous et ne veulent pas quitter le grenier. Je vais faire adieu à l'église, que cela est dur pour moi. Je laisse l'église ouverte et prend le calice et nous allons coucher à Maubrun. 1^e station.

Vendredi 31 mai.

La nuit fut assez calme comme avions, mais toujours beaucoup de canon, enfin on décide qu'il faut partir. Le matin de très bonne heure nous descendons à Ambleny chercher la chèvre mais nous sommes obligés de la laisser à Maubrun. Elle ne veut plus marcher. Pompier, notre chat, se réclame encore à nous mais impossible de le prendre. Je vais pour voir Sonnet, mais il est parti, nous remontons à Maubrun avec une brouette sur laquelle nous avons mis un peu de literie et on décide de partir de suite. Quand nous remontons, la saucisse est au Rollet et on place des canons au chalet de Maubrun. On charge la voiture à Déhus et le camion et nous partons avec Déhus et ses enfants par Pouy et Pierrefonds. Les chemins ne sont pas bons pour descendre dans Chelles et nous remontons à St Etienne, là nous déjeunons, nous avons rencontré des autos et Marie est partie avec les enfants Déhus à Eméville et de là, Marie espère aller à Villers, elle revient à Pierrefonds avec une malle de linge et des affaires qu'elle a trouvées chez Gaston à Villers. Nous couchons dans une ferme de M. Cugnère dans une écurie avec beaucoup d'émigrés. La nuit une bombe d'avion tombe auprès de la ferme mais n'éclate pas c'est la 2^e station.

Samedi 1^{er} juin.

Nous avons couché avec Armand Mora, nous partons au matin, notre but de voyage pour aujourd'hui sera Verberie. Nous dînons près de la Croix St Ouen et nous arrivons à Verberie à 5 heures 30. Mais nous avons éprouvé une perte,

nous avons perdu un colis, un des meilleurs, un que Marie était allée chercher hier à Villers, dans lequel se trouvaient 2 sacs en cuir neufs, la trousse de Gaston, la montre en or de Marie et beaucoup d'effets de valeur. A Verberie, nous couchons sous des hangars à chevaux pour la troupe, la nuit passent des Gattas, aussitôt on tire dessus, les éclats tombent sur nos baraques sans aucun danger. 3^e station.

Dimanche 2 juin.

Après avoir été à la messe de la Fête Dieu, nous repartons à 1 heure pour Pont St Maxence, où nous arrivons à 6 heures 30 après bien des montées et des descentes, c'est la 4^e station. Nous sommes bien reçus chez un garde-frontière, là nous mangeons à table, mais on nous dit que les avions bombardent toutes les nuits, il faut aller coucher en forêt dans une sape, là nous sommes très mal, il tombe seulement une bombe et encore c'est loin, à 1 kilomètre de nous environ, nous retournons coucher à nos voitures. Le matin, nous partons d'assez bonne heure, direction de Creil, à une brasserie, un capitaine nous fait entrer et nous fait servir à manger, c'est très bien. Mais nous en repartons sans savoir où nous allons, nous sortons de Creil en montant une rampe fort raide, nous arrivons au dessus du château de Laversine et nous arrêtons dans une propriété de ce château. Ce château doit appartenir à la baronne Rothschild, là nous couchons dans le poulailler qui est très propre. 5^e station.

Mardi 4 juin.

Nous repartons le matin, nous passons à Gouvieux. A Boran, nous mangeons à midi à Bruyère et partons pour Beaumont-Persan où nous logeons dans une écurie que l'on nous a indiquée à la mairie, pour cela nous faisons un détour de deux kilomètres pour être mieux logés, mais une bonne femme voisine nous fait à souper et après nous dormons bien quand même. 6^e station.

Mercredi 5 juin.

Le matin nous repartons direction de Pontoise, nous passons à l'Isle Adam, à Mériel, là nous dînons et repartons à Méry sur Oise, où des habitants de Mériel nous donnent un logement n°72 rue de Paris. 7^e station.

Jeudi 6 juin.

Nous avons passé une bonne nuit couchés par terre sur nos matelas, mais cette fois dans une maison. Déhus a une écurie pour mettre ses chevaux. Le matin, il part à Paris avec sa femme, nous nous allons travailler à Mériel dans un jardin, moi je sarcle des pommes de terre et je plante des haricots, le soir on

rentre pour souper et on va se coucher, un moment après on entend le canon qui fait des tirs de barrage au-dessus de nous, mais pas de bombes.

Vendredi 7 juin.

Toujours beau temps, nous allons encore travailler au jardin à Mériel, M. et Mme Déhus restent à la maison et s'ennuient. On décide de partir plus loin. Lundi dans le courant de la journée, j'entends la grosse Bertha sur Paris, l'après-midi nous retournons travailler à Mériel et la journée se passe ainsi.

Samedi 8 juin.

J'ai aujourd'hui 55 ans. Je vais le matin finir mon travail à Mériel, l'après-midi nous allons à la ferme de la Haute Borne chercher de l'ouvrage, mais on nous refuse. Dans cette ferme de quinze cents hectares, on fait du maraîcher, pois, carottes, oignons, poireaux, pommes de terre enfin de tout. Le tout est arrosé avec de l'eau d'égouts de Paris, mais comme travail cela ne fait pas notre affaire et c'est très loin. Comme guerre nous ne savons rien de ce qui se passe chez nous.

Dimanche 9 juin.

Nuit calme, le matin Marie, Déhus et sa femme partent à Paris, moi je vais au bois, cela est dur, après je vais à la messe à Auvers où je trouve une église comme celle d'Ambleny. Là Gaston vient m'y retrouver, il y avait déjà 3 jours qu'il cherchait après nous. Nous revenons à Mériel dîner ensemble et le soir nous allons à la gare au devant de nos gens, nous soupons et couchons ensemble.

Lundi 10 juin.

Le matin après nous être levés nous refaisons nos voitures, Gaston part à Meaux, nous dans la direction de Triel, mais il pleut, nous sommes mouillés et sommes obligés d'arrêter en route dans un château du député de Pontoise, là nous couchons dans une mansarde. 8^e station.

Mardi 11 juin.

Il fait beau, nous nous dirigeons vers Triel que nous traversons vers 3 heures et allons jusqu'à Vaux où nous nous arrêtons dans une ancienne ferme. Nous venons de traverser de beaux pays, beaucoup de petites villas, on y cultive beaucoup les pois, les pommes de terre, les choux, les oignons et tout en grande quantité, beaucoup d'arbres à fruits, cerisiers, pruniers, ici c'est des abricotiers, mais cette année il n'y a pas de fruits ni sur les uns ni sur les autres, pas de noyers, très peu de pommiers. Je visite un four à plâtre, nous couchons à Vaux et

y soupçons aussi quoique la maison ne soit pas très propre, mais la femme a bon cœur. 9^e station.

Mercredi 12 juin.

Nous partons le matin, nous passons à Meulan et Les Mureaux, nous nous y arrêtons pour déjeuner au bord de la ligne de chemin de fer, nous retournons à Meulan où nous touchons notre allocation d'évacués. Pendant ce temps, le chemin de fer met le feu aux herbes où étaient nos voitures, là aussi nous croyons voir un officier boche nu-tête qui se cachait dans les bois. Enfin nous repartons et allons coucher à Aubergenville, là nous couchons dans une grange et y dormons bien. 10^e station.

Jeudi 13 juin.

Après la bonne nuit que nous venons de passer, Déhus part à Paris voir ses enfants et aux renseignements, la matinée je fais l'ouvrage de la cuisine et vais à l'herbe, le midi je monte la montagne voir les cultures, ici c'est tous des petits particuliers qui cultivent chacun leur propriété, le plus gros cultivateur peut avoir 5 hectares de terre, on y cultive beaucoup la pomme de terre, l'oignon, la carotte, les navets plus tard en saison. Comme arbres à fruits, c'est le cerisier, le prunier, et l'abricotier, mais les pièces de terre sont toutes petites. A 7 heures du soir je vais au devant de Déhus qui rapporte une lettre qui l'invite à aller à St Cyr auprès d'Orléans. Donc nous allons nous coucher encore dans la grange où nous dormons bien.

Vendredi 14 juin.

Le matin nous quittons Aubergenville, nous nous dirigeons sur Montfort L'Amaury, nous passons à Maule, à Beynes et arrivons à Saulx Marchais, nous sommes en plein pays de culture comme à Ambleny mais le pays ou du moins les maisons sont pauvres et mal bâties, mal entretenues, l'herbe pousse partout dans les cours, l'église paraît pauvre du dehors, le cimetière plein d'herbe, je regrette de ne pas être resté à Aubergenville. 11^e station.

Samedi 15 juin.

Levés de bonne heure, nous remballons nos ustensiles de couchage et allons déposer notre camion chargé, dans une ferme inhabitée appelée ferme de la Pissotte, où logent déjà M. Moutailler, maire d'Ambleny, Albert Montigny, la mère Lévêque, de là nous partons avec Déhus jusqu'à Montfort pour chercher un logement, là nous quittons notre ami Déhus qui, sur la route de Rambouillet, part pour Orléans. C'est en pleurant que l'on se dit adieu car quand se verra-t-on ? Nous cherchons dans Montfort du travail et un logement, mais il n'y a rien

pour nous ; sauf à la mairie, où nous nous adressons on nous donne un secours de 20 francs, nous revenons dans une petite commune à côté de Montfort, je crois que c'est Méré, où nous ne trouvons rien. Nous revenons à la Pissotte, où nous couchons sous un hangar sur la paille. 12^e station.

Dimanche 16 juin.

Après avoir dormi à moitié bien, nous préparons un logement pour faire la cuisine et coucher. Je ne vais pas à la messe ne sachant pas où il y a une église où l'on dit la messe, car dans ces pays les curés ne sont pas drus, et je crois qu'il n'y a pas beaucoup de religion. L'après-midi nous allons avec Moutailler à un pays voisin, mais là aussi l'église est fermée.

Lundi 17 juin.

Nous allons avec Moutailler travailler à la ferme de la Tuilerie, la matinée nous allons au foin, l'après-midi je fauche de la luzerne, on arrive à la ferme à 5 heures du matin, on mange de suite, après on ne mange plus avant 11 heures, l'après-midi on goûte à 4 heures et le soir on finit à 7 heures. Après, on soupe, l'on est bien nourri.

Mardi 18 juin.

Je vais encore à la ferme, la matinée je fauche et l'après-midi je vais à la faucheuse avec la demoiselle de la maison. On entend le canon du front.

Mercredi 19 juin.

La nuit il pleut et le matin aussi, nous n'allons pas à la ferme, mais nous y allons l'après-midi, je vais faucher.

Jeudi 20 juin.

On dort assez bien pendant la nuit on est toujours en rêve à Ambleny, je vais travailler à planter des haricots le matin, et l'après-midi au foin.

Vendredi 21 juin.

La matinée je plante des haricots, l'après-midi au fumier, Marie coud toujours pour nous. Nous recevons des nouvelles de Gaston et de Jeanne.

Samedi 22 juin.

Toujours du beau temps. Le matin je vais avec le châtelain au fumier et labourer, l'après-midi je vais au foin nous recevons encore une lettre de Gaston et de Manliline.



46 – L'offensive du 18 juillet 1918, préparée dans le plus grand secret et lancée sans préparation d'artillerie, fut une grande réussite. Elle fit d'innombrables prisonniers et un important matériel de guerre fut pris à l'ennemi. Résultat de cette offensive du côté de Cutry: En haut, une colonne de prisonniers, en bas l'un des nombreux canons de 77 pris aux allemands.

Dimanche 23 juin.

Le matin je vais à la messe à Beynes, 4 kilomètres, nous recevons une lettre de tante Phanie et de Henriette, l'après-midi je vais promener à Neauphle Le Vieux et à Vicq et je reviens à la Pissotte. Je vois des beaux champs de blé, de pommes de terre, une belle église à Neauphle, vitraux à portraits.

Lundi 24 juin.

Beau temps je charrie du foin toute la journée, Marie va à Paris. Le soir je couche seul car Marie ne revient pas. Olympe est venu voir ses parents, elle nous dit qu'Ambleny est occupé par les Boches, cela me fait beaucoup de peine.

Mardi 25 juin.

Il est tombé un peu d'eau la nuit. Nous allons travailler quand même l'avant-midi. Après-midi Gaston et Jeanne viennent nous voir, je ne vais pas travailler, ils vont nous emmener à Châtillon-Coligny, Loiret.

Mercredi 26 juin.

Gaston et Jeanne qui ont couché sur la paille avec nous s'en vont à Paris et reviennent, moi je vais travailler toute la journée. La nuit nous couchons encore tous ensemble sur la paille.

Jeudi 27 juin.

Nous nous levons de bon matin, nous mettons notre camion et nos malles chez M. Duval qui vient nous conduire au train et nous partons pour Paris où nous arrivons vers 10 heures et demie du matin. Nous changeons nos colis de gare, pour reprendre le train le soir à la gare de Lyon, Jeanne pour cela prend un taxi, Gaston son vélo et nous deux avec Marie le métro. En arrivant à la gare de Lyon, nous cherchons après Jeanne, pendant que Gaston demande des renseignements, enfin les colis sont enregistrés gratis et nous allons déjeuner dans la gare gratis comme évacués, «Au Bon Accueil», un bouillon de haricots, de la viande, du fromage et du cidre. L'après-midi nous allons à Charenton voir tante Phanie et ensuite au comité de l'Aisne, mais il n'y avait personne. Nous allons au musée Grévin dans les catacombes et nous retournons dîner toujours gratis «Au Bon Accueil». Pour le dîner on nous donne chacun un œuf, du café en grain, du raisin sec, une cigarette et le soir nous montons dans le train pour Montargis, toujours gratis, là nous arrivons à minuit car le train ne va pas plus loin, mais comme c'est un express il n'arrête pas à la gare de Nogent-sur-Vernisson. Il faut que nous nous arrêtions pour aller à Châtillon-Coligny.

Vendredi 28 juin.

De minuit à cinq heures du matin, nous avons couché dans un wagon où nous avons eu froid, enfin le matin nous sommes partis pour la gare de Nogent. Là nous prenons une voiture pour nous conduire à Châtillon car il y a une dizaine de kilomètres, nous y arrivons, à 9 heures du matin. Nous trouvons la maison que M. Dauvergne a louée pour lui. La maison est vieille mais le mobilier très beau. En arrivant Jeanne fait l'inventaire de tout. Je croyais en arrivant à Châtillon avoir des nouvelles d'un camarade qui y demeurerait mais j'apprends qu'il vient d'être tué par une explosion d'une usine de guerre dans la midi de la France, c'était Brayer Aristide d'Ambleny, dont la dame tenait l'hôpital de Châtillon. 13^e station.

Samedi 29 juin.

Toujours du temps sec. Ici on ne trouve pas de légumes faute de pluie. Le matin je vais faire un tour sur la plaine. Je vais voir l'église avec Gaston, l'après-midi nous allons voir Mme Brayer-Douët à l'hôpital où elle est depuis 10 ans. Nous faisons un peu de musique car il y a ici dans la maison un piano et un harmonium.

Dimanche 30 juin.

Le matin nous allons à la messe, et l'après-midi aux vêpres. Après nous allons à la pêche, d'où nous rapportons 4 petits poissons. Nous achetons les journaux mais nous ne savons pas grand chose d'Ambleny.

Lundi 1^{er} juillet.

L'avant-midi Gaston retourne à la pêche, moi je commence l'inventaire en mémoire de ce que nous avons laissé à Ambleny, l'après-midi nous retournons à la pêche. Le soir il y a eu une petite brouille dans la maison, on ne se trouve pas d'accord sur certains points, cela fait maudire la guerre et encore davantage, car c'est la guerre qui est cause de notre mal.

Mardi 2 juillet.

Aussitôt le matin je vais me promener sur la plaine. Les récoltes ne sont pas si belles que chez nous, il fait trop sec, l'après-midi M. Dauvergne arrive, il visite ses locataires, sur le soir on se promène en haut de la côte.

Mercredi 3 juillet.

La matinée je vais me promener le long du canal jusqu'à Montbouy au devant du bateau qui ne vient pas. Après-midi on va à la pêche mais on n'attrape rien.

Jeudi 4 juillet.

St Martin, patron d'Ambleny, mais ce n'est pas nous qui le fêterons cette année, car nous ne savons rien de ce qui se passe à Ambleny. Le matin M. Dauvergne retourne à Meaux, j'écris à Déhus et Moutailler, l'après-midi on va à la pêche, le soir je vais sonner un baptême. C'est la fête américaine.

Vendredi 5 juillet.

Toujours du temps sec. La matinée je reste à la maison, j'écris, l'après-midi je vais me promener avec Achille Brayer voir 3 écluses et de là à Ste Geneviève nous voyons de la belle vigne, un cimetière avec ses beaux sapins taillés.

Samedi 6 juillet.

Nous allons encore à la pêche mais ne prenons pas de poissons. Gaston part pour aller à Villers.

Dimanche 7 juillet.

Fête d'Ambleny, le matin nous allons à la messe, l'après-midi je vais avec les ouvriers à M. Dauvergne jouer aux cartes et au billard, le soir je range du bois.

Lundi 8 juillet.

Le matin je scie du bois, l'après-midi je vais arroser avec Auguste dans un jardin maraîcher, il fait très chaud.

Mardi 9 juillet.

Le matin je fends du bois, l'après-midi Mme Dauvergne arrive, je scie encore du bois.

Mercredi 10 juillet.

Le bateau arrive le matin, on commence à le décharger.

Jeudi 11 juillet.

Continuation du déchargement.

Vendredi 12 juillet.

Toujours du déchargement, nous recevons une lettre de M. Moutailler qui nous dit qu'il n'y a rien de resté à Ambleny que tout est démoli et brûlé.

Samedi 13 juillet.

Toujours déchargement du bateau.

Dimanche 14 juillet.

Nous travaillons très fort toute la journée car aujourd'hui nous avons la grue pour décharger, cela va beaucoup plus vite, il ne reste que peu pour demain, le soir on entend le canon.

Lundi 15 juillet.

La nuit et le matin on entend toujours le canon, nous finissons de décharger le bateau, à midi tout est fini. L'après-midi M. Dauvergne reçoit une dépêche de Meaux le rappelant de suite, il part avec Auguste le soir.

Mardi 16 juillet.

Je vais emménager M. Housseaux, rien à signaler, les journaux nous donnent espoir sur l'offensive, je reçois une lettre de Clovis.

Mercredi 17 juillet.

La matinée je vais finir d'emménager M. Housseaux, l'après-midi je vais chercher une place d'aide-jardinier dans un château à 3 kilomètres de Châtillon, je suis à peu près d'accord, le soir il fait un orage et un ouragan épouvantables.

Jeudi 18 juillet.

Nous retournons au château dire que nous acceptons la place, 150 francs par mois, logés, chauffés et légumes. Délivrance d'Ambleny.

Vendredi 19 juillet.

Beau temps, je pars au jardin du Moulin Pommiers, car je sais que c'est le nom du lieu de notre nouvelle habitation. Le château s'appelle Mivoisin, là je commence à défoncer une partie du jardin, il fait très chaud. Ce jardin est le nôtre avec notre maison, car je ne dois entrer en service que le 19 août.

Samedi 20 juillet.

Je retourne au jardin défoncer un peu, car c'est plus que difficile et il fait très chaud. Marie plante poireaux, choux, carottes, haricots.

Dimanche 21 juillet.

Le matin nous allons à la messe, et l'après-midi nous allons à Moulin Pommiers avec Achille Brayer.

Lundi 22 juillet.

L'avant-midi nous allons recharger du savon au bateau et l'après-midi je vais à l'entrepôt.

Mardi 23 juillet.

La matinée, pluie, je vais scier du bois chez M. Housseaux, l'après-midi nous allons au jardin à Moulin Pommiers. Nous dormons à Moulin Pommiers. Je bêche et rentre du bois, je vais au dessus de la maison voir le départ d'aéroplanes, je n'en avais jamais vu s'élever de si près.

Jeudi 25 juillet.

Je vais toujours rentrer du bois, rien à signaler, nous savons qu'Ambleny est débarrassé des Boches mais que les canons le bombardent encore.

Vendredi 26 juillet.

Je rentre des fagots et commence à faucher dans le jour. Gaston avait fait une demande de sauf-conduits, mais ils sont refusés, il en refait une autre pour nous trois afin d'aller à Villers.

Samedi 27 juillet.

Je vais à Moulin Pommiers, je finis de bêcher le jardin, mais c'est dur et c'est plein de cailloux silex.

Dimanche 28 juillet.

Toujours du temps sec, mais froid aujourd'hui. Nous allons à la messe à Châtillon et à vêpres à St Geneviève, tristes vêpres, curé qui ne tient pas en place, cela n'a rien de religieux.

Lundi 29 juillet.

Je vais toujours à Moulin Pommier bêcher et défoncer avec un piochon, toujours sec.

Mardi 30 juillet.

Toujours au jardin, bêcher et avec le piochon.

Mercredi 31 juillet.

Le matin Gaston part à Villers, nous recevons aussi nos laisser-passer

Jeudi 1^{er} août.

Nous partons pour Paris à 9 heures par le taquo, Gaston revient de Villers au moment où nous allons partir. Il fait chaud. Nous arrivons à Paris le soir chez tante Phanie où nous soupons et couchons. Marie a été très fatiguée dans le train.

Vendredi 2 août.

Le matin à Charenton, forte pluie, nous partons à 7 heures pour la gare du Nord. Gaston n'y était pas, nous partons pour Villers avec Marie, nous y arrivons à 2 heures, nous trouvons la maison ouverte sans personne dedans. On a pris toute la literie, toute la vaisselle est sale, il n'y a plus de linge ni celui de Manliline, ainsi que ses habits qui avaient été amenés ici avant le recul. 14^e station.

Samedi 3 août.

Nous emballons le mobilier de Gaston qui arrive le soir. Nous allons à Haramont, son lit y est encore et le sommier, mais plus de matelas.

Dimanche 4 août.

Nous chargeons la voiture le matin et Gaston la conduit, croyant aller jusqu'à Ivors, mais en chemin le cheval est blessé par son collier. Gaston décide d'aller à Meaux de suite et décharger en chemin. Nous, nous nettoyons la maison et descendons tous les meubles. Nous nous présentons au foyer du soldat pour travailler, car on nous y a demandés.

Lundi 5 août.

Nous partons à 5 heures du matin pour aller à Ambleny, il pleut beaucoup quand nous quittons Villers. Nous rencontrons beaucoup de troupes à Soucy, les soldats ont couché dans l'église, il y a quelques maisons d'abîmées, mais ce n'est trop rien, là nous prenons un chemin dans les bois à gauche de la route mais nous arrivons à un endroit où il y a eu des batteries. Il y a de la boue et des arbres cassés, nous redescendons dans l'entrée de Cœuvres, mais là nous sommes arrêtés par les gendarmes qui nous conduisent à Hautefontaine à la prévôté où le commandant nous signe un laissez-passer pour la journée. Nous revenons par Maubrun où toutes les maisons sont abîmées en partie démolies, nous allons chez Déhus, ensuite nous descendons dans Cachiot. La croix Têtefort est détruite mais la croix Auge est debout. Nous arrivons à Ambleny où toutes les maisons sont presque démolies sans exception. L'église l'est entièrement, on voit encore deux cloches dans la charpente du clocher qui est démoli mais à ce moment, le canon tonne beaucoup et je ne vais pas la voir intérieurement. Nous arrivons chez nous au Pont de la Ville, notre maison est bien abîmée, elle est découverte, surtout la cuisine et la pièce du derrière, mais une grande partie du mobilier est encore là. En face, la maison de Mme Marchal est entièrement aplatie, les murs du jardin en plusieurs endroits, l'orgue y est encore, un peu abîmé, mais pas brisé tout à fait, l'harmonium y est encore aussi, un soufflet de brisé. J'emporte la bannière de la fanfare qui est retirée de sa caisse, les récompenses ont été volées, ainsi que tous les instruments de la fanfare. Notre maison du comptoir est debout, elle n'a pas

trop souffert. La maison de Manliline est découverte mais pas démolie, le hangar l'est entièrement, il y a encore beaucoup d'outils dans le chantier qui n'est pas détruit exceptés tous les carreaux cassés. Notre chat Pompier est encore vivant, il nous entend parler et nous reconnaît, mais nous ne restons pas longtemps car le canon tonne et les Boches répondent sur le Soulier. Nous repartons par Hygnières et les Fosses en Haut, pour sortir au Moulin Brûlé, pendant ce temps, les Boches tirent toujours sur le Soulier. Nous ramenons une brouette dans laquelle nous mettons si peu d'objets que nous avons emportés. Nous arrivons à Villers à 8 heures et demie le soir, par une pluie assez forte, nous sommes très fatigués on va se coucher car on l'a bien gagné.

Mardi 6 août.

La nuit pluie, le matin Marie fait un peu de lavage et moi j'emballe les meubles de Gaston, l'après-midi nous allons au foyer, Marie commence à faire la cuisine et moi je l'aide, Gaston vient nous voir à Villers et repart le soir.

Mercredi 7 août.

Il pleut beaucoup, nous allons au foyer et Marie fait toujours la cuisine.

Jeudi 8 août.

Toujours au foyer, rien de nouveau.

Vendredi 9 août.

Toujours au foyer, Marie part à Paris, je fais la cuisine avec un employé du foyer.

Samedi 10 août.

Voilà deux jours que l'on entend le canon du côté d'Ambleny, on dit que les Boches y tirent beaucoup. Marie revient de Paris.

Dimanche 11 août.

Toujours au foyer, je vais à la messe à 9 heures et travaille le reste de la journée. Ludovic Fageot vient nous voir.

Lundi 12 août.

Rien de nouveau à signaler toujours au foyer, nous déménageons à la villa St Hubert.

Mardi 13 août.

Pendant que nous sommes à travailler au foyer on vient chez nous et chez Gaston forcer les portes et voler un peu d'argent.

Mercredi 14 août.

Gaston envoie une voiture chercher du mobilier, toujours du bombardement par avions, un capitaine tué et deux soldats blessés.

Jeudi 15 août.

Vingt-deux bombes tombent du côté de la gare, pas de blessés.

Vendredi 16 août.

Rien à signaler.

Samedi 17 août.

On entend beaucoup le canon dans la direction de Vic et Attichy.

Dimanche 18 août.

Le canon fait rage du côté d'Ambleny. Au foyer beaucoup de monde à manger, entre autre un colonel du Ministère. J'ai vu Ludovic Fageot, le gendre à Armand Vaillant, le gendre à Chrétien, et Mme Sonnet qui a couché chez nous.

19 et 20 août.

Toujours violentes canonnades du côté d'Ambleny, c'est épouvantable, l'après-midi on apprend que Vassens est repris. Le soir les Boches viennent bombarder Villers, il tombe 3 bombes dans la cours de la mairie, une en avant St Hubert, une en arrière et beaucoup ailleurs.

Mercredi 21 août.

On apprend que Osly, Cuisy ont été repris. Il fait beau et chaud ce qui fait que les Boches viennent le soir lancer des bombes sur Villers, 72 et des grosses, c'est à y mourir de peur.

Jeudi 22 août.

Après avoir été coucher à Haramont, je reviens très fatigué et avec mal à l'estomac, nous avons la visite de Armand Mora qui revient d'Ambleny et de M. Sonnet. Nous recevons des papiers pour y aller, valables du 24 août au 2 sept.

23 et 24 août. Rien à signaler.

Dimanche 25 août.

Nous partons à 5 heures du matin à Ambleny, en auto anglaise. Nous trouvons nos maisons bien plus en ruines qu'il y a 3 semaines. La cuisine de notre maison est entièrement démolie et le devant de l'escalier. La maison

Manliline est entièrement découverte. Au Soulier la maison est très abîmée et notre maison Faidherbe est entièrement démolie. Notre maison du comptoir a reçu 3 obus en plus. Nous encaissons et emballons le mobilier qui reste, l'orgue n'est presque pas abîmé et le lundi 26 août un camion vient le chercher et nous le conduire à Haramont, où nous avons loué une chambre.

27 et 28 août.

Rien à signaler, nous travaillons au foyer, il ne vient pas d'avions mais beaucoup d'autos, c'est par milliers qu'il en passe à Villers, nuit et jour.

29 et 30 août.

Toujours beaucoup d'autos.

Du 31 août au 5 septembre.

Rien à signaler.

Vendredi 6 septembre.

Les Boches viennent jeter des bombes sur la gare de Villers et sur la route de Paris, on dit qu'il y a des morts mais je n'en sais rien.

Du 7 au 12 septembre.

Rien à signaler. Le 12, Gaston vient nous voir, nous partons à Ambleny



47 – Canon de 120 long en batterie vers Cutry en août 1918.

ensemble. Nous trouvons l'orgue brisé, 15 tuyaux arrachés. Gaston revient à Villers, moi je reste à Ambleny.

Vendredi 13 septembre.

Je mène l'orgue chez M. Sagnier avec mes frères qui sont revenus ce jour là.

Samedi 14 septembre.

Je reviens à Villers, rien à signaler. Ni le 15, ni le 16, le 17.

Gaston vient passer le conseil de révision mais on le renvoie à Paris, le soir alerte, mais les avions ne viennent pas jusqu'à Villers, à 3 heures du matin il pleut à torrent, la charpente tombe dans le grenier de la maison où nous couchons.

Mercredi 18 et jeudi 19 septembre.

Il passe à Villers cinq mille prisonniers allemands.

Vendredi 20 septembre.

Nous avons la visite de Monsieur le Curé d'Ambleny, de Monsieur le Curé de Cœuvres et de M. Sonnet.

Samedi 21 et dimanche 22 septembre.

Alerte mais pas de bombe.

Lundi 23 septembre.

Marie part à Ambleny, nuit calme bien que beaucoup d'avions boches passent, ils laissent tomber seulement une bombe.

Mardi 24 septembre.

Encore beaucoup d'avions qui ne laissent encore tomber qu'une bombe, route de Paris qui blesse plusieurs soldats qui avaient de la lumière.

Mercredi 25 septembre.

Le soir, les avions viennent bombarder Villers, une bombe tombe à la mairie, une dans le parc du logis St Hubert, quatre sur l'hôpital, une dans le jardin Salançon, cela nous fait encore peur.

Du 26 au 28 septembre.

Rien à signaler.

29 septembre.

Je vais à Ambleny avec M. Lecouble et M. Farera, eux reviennent à Villers, mais moi je couche à Ambleny.

30 septembre.

Je rentre le bois à Ambleny et vais chercher des tôles pour mettre sur la maison.

Mardi 1^{er} octobre.

Je retourne à Villers, le soir alerte mais les Boches ne viennent pas.

Du 2 au 7 octobre rien à signaler. Le 8 Marie va à Ambleny, les Italiens qui étaient dans notre maison sont partis. Depuis, les civils vont voler ce qui reste. Le 9, on entend beaucoup le canon du côté du Chemin des Dames.

Le 10, le 11 rien à signaler. Le 12 je pars à Ambleny et je rentre à Villers le lendemain où j'apprends que la direction du foyer va partir à Laon, mais on ne sait pas quand.

Le 14, 15, 16, 17 rien à signaler. Le 18, le 19 et le 20 encore rien à signaler.

Le 21 Jeanne vient à Villers pour chercher sa literie, elle retrouve plusieurs affaires, torchons, draps et couvertures. Le 22 je vais à Ambleny.

Le 22 je vais à Ambleny avec la camionnette jusqu'à Montigny, je cherche après le frère de M. Farera qui est mort à Ambleny mais je ne le trouve pas. Je retourne à pied à Villers, je traverse la forêt, noire nuit, enfin j'arrive très fatigué.

Du 23 au 31 octobre rien à signaler.

Vendredi 1^{er} novembre.

Nous allons faire le chocolat pour la dernière fois au foyer, nous sommes libres à 9 heures, nous allons à la messe à Villers, après Marie part à Ambleny, moi je vais à Haramont, mais mes douleurs me font mal et j'ai bien du mal à revenir. Le soir, seul dans la maison de Gaston, je pense à l'ancien temps d'avant la guerre, aux belles fêtes de la Toussaint que nous faisons à Ambleny.

Samedi 2 novembre.

Je vais à la messe et après je retourne à Ambleny, il n'y a plus de soldats dans la maison.

Dimanche 3 novembre.

Marie est retournée à Villers hier, moi je commence à nettoyer la maison.

Lundi 4 novembre.

Marie revient de Villers avec une voiture de mobilier par Déhus de Maubrun.

Du 4 au 8 novembre.

Nous nettoyons toujours un peu la maison, Marie repart avec Déhus à Villers chercher encore une voiture de mobilier.

Samedi 9 novembre.

Mon frère Clovis vient réparer un peu la couverture de la maison car il pleut partout.

Dimanche 10 novembre.

On apprend l'abdication du Kaiser. Je répare portes et fenêtres.

Lundi 11 novembre. St Martin.

Signature de l'armistice, le soir les soldats tirent un feu d'artifice, en signe de joie.

Le 12 et le 13 novembre.

Je continue le nettoyage et je bêche pour planter de la salade et des choux.

Jeudi 14 novembre.

Je continue à nettoyer la cuisine où plus de 40 brouettées de débris ont été entassées par les soldats, bois, paille, livres, meubles brisés, linge pourri. Il y en avait au moins 6 centimètres d'épaisseur, je mène tout cela dans les trous d'obus, dans le jardin car il y a une quinzaine de grands trous.

Vendredi 15 novembre.

Je nettoie les placards de la cuisine et vais dans les tranchées chercher quelques tôles pour faire un abri au-dessus de la cuisine, pour mettre du bois à l'abri.

Samedi 16 novembre.

Je couvre une partie de la cuisine avec les tôles.

Dimanche 17 novembre.

Je vais à la messe dans une baraque en bois ayant servi d'écurie aux Fosses, et commence à descendre les gravats qui sont dans le grenier. Marie part à Villers.

Lundi 18 novembre.

Les soldats qui étaient venus passer la nuit à Ambleny s'en vont. Je continue le déblaiement des greniers, le soir Gaston arrive en vélo.

Mardi 19 novembre.

A 11 heures, Marie arrive de Haramont avec une voiture de meubles que nous y avons transportés. Nous les rentrons. M. Farera notre patron du foyer arrive nous voir de Laon en auto. Il cherche après son frère mort, mais nous ne le trouvons pas. M. Buret et Taquoy arrivent à Ambleny. De leur évacuation, on apprend que M. et Mme Milcent, faits prisonniers au recul, sont morts dans leur évacuation. Cela fait en tout seize civils morts pendant l'évacuation, sur 600 habitants qu'il y avait à Ambleny.

Le 20, le 21, et le 22 novembre rien à signaler. Je travaille toujours au déblaiement et décide d'arrêter bientôt mon journal de guerre car il n'y a plus rien d'intéressant à signaler.

Du 27 novembre au 5 décembre, rien à signaler. Je continue le nettoyage des maisons et des terres, on recouvre les maisons en papier. Il y a beaucoup de jalousie entre les habitants d'Ambleny car il pleut dans toutes les maisons et il n'y a pas beaucoup d'ouvriers pour les réparer et encore ce ne sont pas des hommes de métier. On les paie 18 sous de l'heure. C'est Monsieur Vernet, entrepreneur de travaux publics à Ambleny, qui a l'entreprise de ces travaux. C'est l'Etat qui paie et fournit tout. Il y a des équipes d'ouvriers français et boches qui retirent les fils de fer et bouchent les tranchées et les trous d'obus, des trous d'obus il y en a partout une moyenne de 1 à l'are, mais il y a des endroits j'en ai compté 120 dans un are, mais généralement beaucoup de petits. Les plus grands trous sur Ambleny sont au chemin qui va du Moulin de la Ville au Moulin en Pré. A cinquante mètres du Moulin de la Ville, là il y a 25 trous tous près l'un de l'autre qui ont en moyenne dix mètres de diamètre et deux mètres de profondeur. Cela a dû être fait par des minen tirés de Tarte. En ce moment, c'est autant de petits lacs et tout autour tous les pommiers sont brisés. Mais qu'Ambleny est triste, que de ruines ! Quelques prisonniers civils sont rentrés d'hier M. Langlois, M. et Mme Lécuru, Mme Guilbeau Anastasie. Eugène Mora et un nommé Lefevre ont été tués par un obus à Soissons étant prisonniers au mois de juillet.

6 et 7 décembre.

Je continue à réparer les murs à la maison du comptoir.

Dimanche 8 décembre.

Marie part à Paris et à Saulx Marchais chercher les affaires que nous avons laissées en évacuant. Moi je vais la conduire à la gare, je reviens par Pontarcher je vois le désastre qu'il y a de ce côté là, tout est démoli. Au Grand Marais, il y a un avion boche de tombé au bord du ru. L'aviateur y a

été tué et enterré dans notre pièce. L'après-midi je vais à St Bandry, je fouille avec Bertrand dans la sacristie. Je retrouve une partie du reliquaire de St Blaise, mais pas de reliques. Ce reliquaire datait de 1532.

Le 9 et 10 décembre, rien à signaler.

Mercredi 11 décembre.

Je reçois une lettre de Marie qui m'écrit de Paris que sa machine à coudre n'est pas réparable, elle en achète une neuve.

Le 12 et le 13 décembre.

Rien à signaler, il n'y a presque plus de soldats à Ambleny, il y en a encore un peu à la gare, à Maubrun, à Pernant et à Ressons qui n'est presque pas abîmé. Marie revient de son voyage qui a été à peu près bien.

Du 15 au 20 décembre.

Rien à signaler, je répare toujours un peu provisoirement.

Vendredi 20 décembre.

Je travaille chez M. Decoudun avec mon frère Clovis, rien à signaler, toujours des fêtes à Paris et nous ici nous sommes dans la plus noire misère, pas beaucoup à manger car il n'y vient pas beaucoup de ravitaillement. Tout est cher, pommes de terre 70 francs les 100 kilos, le vin 2,80 le litre, poule 15 à 20 francs, lapin 10 à 12 francs, un fromage camembert qui coûtait 0,60 francs est à 2,50, les œufs 0,60 pièces, pas de fruits du tout car il n'y a eu ni pommes ni poires.

Samedi 21 décembre.

Rien à signaler.

Dimanche 22 décembre.

Je vais à la messe à la baraque après je vais à la gare chercher un appareil à photo que j'ai racheté car on m'a pris le mien. Aujourd'hui je mange un bifteck de bœuf prix : 10,70 le kilo.

Lundi 23 décembre.

Je travaille toujours chez M. Decoudun.

Mardi 24 décembre.

Nous partons à Villers voir Gaston. Je manque la voiture à Déhus et y vais par le train.

Mercredi 25 décembre.

Je vais à la messe et aux vêpres.

Jeudi 26 décembre.

Nous revenons de Villers à pied, mais on ne rencontre plus ni voitures ni autos. Les relations commerciales avec Villers qui ont été si fortes pendant la guerre sont terminées.

Vendredi 27 décembre. Rien à signaler. Le 28, non plus.

Dimanche 29 décembre.

Je vais pour aller à la messe dans la baraque mais il n'y vient pas d'aumônier.

Lundi 30 décembre.

Rien à signaler.

Mardi 31 décembre.

Dernier jour de mon journal, car je ne vois plus rien d'intéressant à dire. Gaston et Jeanne viennent nous voir à Ambleny. Gaston arrange la machine à coudre.

FIN – HENIN ONEZIME¹⁰⁹

109. Après sa rédaction, Onézime Hénin a ajouté une page à son journal, la voici.

Mercredi 1^{er} janvier. Bastien Debuire charron âgé de 64 ans, va travailler dans son jardin, il fait exploser une grenade qui le blesse au pied. On l'emmène à l'hôpital du Pressoir où on lui coupe le pied, il a deux fils soldats.

Dimanche 12 janvier. M Coqset, propriétaire aux Fosses en Haut, en allant se promener dans le ravin de Lapersonne pour voir ses bois, a sans doute heurté une grenade qui explose et le tue net, blessure à la tête et au ventre. Pendant les mois de mai, juin, juillet et août, je conduis une vingtaine de prisonniers allemands pour déblayer l'église d'Ambleny. Nous rangeons en tas séparés toutes les pierres et les bois. Au mois de décembre arrivent des maçons pour faire une petite église dans la partie de l'église qui est encore bonne. Il arrive aussi des charpentiers qui vont recouvrir ce qui reste de l'église en papier (goudronné). Ils descendent les deux cloches qui restent et les installent un peu plus bas, dans les poutres. La société de l'entreprise Richard de Paris commence à rebâtir les maisons d'Ambleny. Le génie rural les recouvre en papier en attendant et on fait des baraques en bois et en pierre.

CONCLUSION.

L'armistice du 11 novembre est mentionné sans aucun triomphalisme parce que, surtout pour les habitants des régions sinistrées, cette amère victoire accuse le contraste entre l'atmosphère de fête qui règne dans les grandes villes de l'arrière « et la misère noire » d'Ambleny. Les denrées de base sont hors de prix, car pour financer la guerre, la France a préféré faire appel aux emprunts extérieurs et intérieurs plutôt qu'à l'impôt. Mais c'est surtout l'inflation, la planche à billets qui ont servi à équiper et nourrir les soldats : la masse monétaire a quadruplé provoquant une hausse vertigineuse des prix. Sont alors affectés, les petites gens et les rentiers qui ont troqué leur or contre du papier. Onézime Hénin en est le pitoyable exemple.

L'hémorragie humaine est sans précédent : 1.500.000 morts dont 1.350.000 militaires pour une population atteignant à peine 40.000.000 de personnes soit un pourcentage de 3,7%, le plus élevé parmi les belligérants. Cette perte de substance vive qui affecte encore aujourd'hui la démographie française, est inégalement ressentie dans le pays. Clémenceau écrivait au lendemain du conflit : « Ce fut une guerre de paysans gagnée par les paysans »¹¹⁰. C'est en effet la paysannerie qui paya le plus lourd tribut à Mars. Le cas d'Ambleny est exemplaire. Population en 1914 : 832 habitants. Pertes militaires : 53. Pertes civiles : 16. Total 69, représentant 8,4 %, soit plus du double de la moyenne nationale. Les cas de Cœuvres, de Ressons-Le-Long entre autres ne sont guère différents. La raison en est simple : quasiment tous les enfants du village servent dans l'infanterie qui subit les pertes les plus élevées. Dans les villes certains sont requis sur place, d'autres sont versés dans des armes moins exposées. A Cœuvres par exemple¹¹¹ sur 35 soldats morts à la guerre, 31 d'entre eux étaient fantassins et la quasi-totalité n'avait connu que l'humble condition du simple troupier.

Enfin, cette catastrophe humaine a été particulièrement sévère en France. Là encore les statistiques accusent¹¹². Le nombre de morts et de blessés par rapport aux appelés est de 60% chez les Français contre 37% chez les Britanniques et 41% chez les Allemands. Les fautes du commandement français se payaient avec le sang du soldat.

Les hommes qui reviennent de la guerre ne peuvent à eux seuls

110. « Grandeur et misère d'une victoire », G. Clemenceau, Paris, 1968.

111. « Page d'Histoire locale », ouv. cité.

rebâtir le village. C'est l'immigrant étranger qui redonnera vie à ces campagnes exsangues. En attendant, aux deuils s'ajoute la misère; il faut survivre dans les ruines ¹¹³.

Onézime Hénin rebouche son encrier. Qu'aurait-il à consigner, après l'Apocalypse, après ces temps de furie et d'héroïsme? Il nous reste ce document, sobre, précis d'une grande justesse de ton qui témoigne, à travers la propre personne de l'auteur, de l'obstination d'un peuple paysan dur à la peine, viscéralement attaché à sa terre et qui a gagné « le dernier quart d'heure ».

112. « La Grande Guerre », M Ferrot, Paris, 1969.

113. « Un demi-siècle d'immigration étrangère dans le Soissonnais », R. Attal, *mémoire de maîtrise*, 1971.

III- DOCUMENTS.

LES COMBATS DE MAI A JUILLET 1918.

En 1973, D. Rolland, avant qu'il ne soit trop tard, essayait de retrouver les acteurs des âpres combats de mai, juin, juillet 1918, qui se déroulèrent dans la région, et qui marquaient l'ultime sursaut de la Grande Guerre. Les témoins, tant français qu'allemands, ont conservé de ces événements tragiques, qui s'étaient déroulés plus d'un demi-siècle auparavant, une fraîcheur dans l'évocation et une précision remarquables. Tous les témoignages se recourent, ce qui leur confère une valeur historique. Nous vous les livrons tout palpitants de vie et d'émotion.

L'ultime tentative de Ludendorff en mai.

Nous ne possédons qu'un seul témoignage, celui du chef de section Oléon, alors sergent au 3^e bataillon de chasseurs à pied, qui était articulé dans la division de fer de Nancy, la fine fleur de l'armée française. C'est une mission de sacrifice qui incombe aux 3^e et 10^e BCP ; afin de contenir l'offensive allemande qui a crevé le front au Chemin Des Dames et qui déferle sur l'Aisne. Occupant Soissons qui venait d'être abandonné le 28 mai, et où s'infiltrèrent déjà des éléments avancés ennemis, les Chasseurs tiennent l'Aisne sur une ligne étirée de 5 km, avec des éléments de La Légion, du 31 mai au 2 juin. Ils sont obligés ensuite de se replier sur Pernant, sous la menace d'être encerclés. Ces missions de retardement, comme celles des tirailleurs tunisiens que nous avons évoquées, permirent à l'armée française de se ressaisir et de préparer l'offensive victorieuse de juillet 1918. Mais à quel prix : l'auteur de la lettre l'énonce avec une sobriété poignante. Les Chasseurs ne sont plus qu'une poignée de sur-

vivants. Ce laconisme spartiate est le propre des héros, des humbles acteurs de la Grande Guerre.

Témoignage du chef de section Oléon, sergent au 3^e BCP.

Les troupes de réserve dont nous faisons partie sont alertées et transportées en camion-automobiles en arrière des lignes dans la journée du 27.

Le 3^e BCP est à l'effectif de sept compagnies, dont deux compagnies de mitrailleuses. Il forme avec le 10^e BCP la demi-brigade. Le commandant du 10^e étant en convalescence, notre commandant, Jean Quillard, prend le commandement des deux bataillons. Dans la nuit du 27 au 28 nous montons en ligne...L'ordre est de marcher en direction de Soissons, de passer l'Aisne, d'aller prendre position à l'ouest de la ville et de rétablir la liaison avec...Qui?...Il n'y avait plus personne. Nous donnons dans le vide et ne trouvons que les Boches devant nous.

C'est le 28 mai au petit jour que nous arrivons aux lisières de Soissons. La 2^e compagnie (capitaine Glotz) reçoit l'ordre d'aller en toute hâte vers les trois ponts de l'Aisne, chercher à les occuper, au besoin les faire sauter. Deux des ponts sont déjà occupés par les Allemands, mais la compagnie arrive à temps pour faire sauter le troisième après avoir exécuté dans les rues de Soissons d'audacieuses reconnaissances obligeant l'ennemi à repasser les ponts qu'il occupait.

Jusqu'au 31 mai les compagnies s'étirent en longueur depuis l'Aisne et prennent position aux lisières-est de la ville, jusqu'à la colline située au nord (La Montagne de Paris). Sur un front de 5 km, le 1^{er} régiment de la Légion Etrangère, les 3^e et 10^e BCP ont tenu seuls pendant six jours et six nuits, sans rempart, sans artillerie lourde, sans aviation, avec une artillerie de campagne très insuffisante, sous la pression d'une armée formidable, repoussant les attaques successives des assaillants.

Du 31 mai au 2 juin nous nous trouvons aux abords de la ferme de Canivet où le peloton de pionniers du 3^e BCP repousse lui aussi les attaques successives d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre ; il n'hésite pas à contre-attaquer vigoureusement le 3 juin pour arrêter la progression de nos assaillants ; puis nous voici aux abords de Pernant.

Depuis trois jours nous n'avons ni repos ni ravitaillement, et nous sommes exténués.

Malheureusement, le 3 juin, les unités voisines manquant de cran lâchent le terrain à notre droite et le bataillon est menacé d'encerclement. Il fallait décrocher. De ma compagnie (la 1^{ère}) nous restons une poignée. Où

nous trouvons-nous ? Très exactement tout près de Pernant. Maintenant, les Allemands sont à quelques mètres de nous. A notre gauche, de l'autre côté de l'Aisne, nous voyons sur la route les convois allemands se succéder sans arrêt. Il nous fallait donc partir à notre tour. Sans nous préoccuper de prendre tel ou tel chemin, nous nous élançons à travers champs sous un tir de barrage des plus serrés ; nous faisons des crochets, tombons dans les trous d'obus, pour arriver enfin très probablement vers Fosses en Haut.

Lorsqu'au soir de cette douloureuse journée du 3 juin les débris du 3^e BCP se retrouvèrent auprès de leur commandant, le moral de tous était bien bas, mais en le retrouvant nous avions repris espoir. Vers la tombée de la nuit, le bataillon reçoit l'ordre de se « reformer » et d'attaquer en pleine nuit la ferme de Montaigu. Commandant en tête marchant en file indienne (nous devions être une trentaine), nous exécutons l'ordre donné, chassant les occupants et laissant un cadavre ennemi. Pendant toute la journée du 4 juin, dans une situation critique et sans espoir de soutien, ayant passé sept nuits entières sans sommeil, les chasseurs du 3^e BCP, mes camarades ont fait preuve d'une ténacité exemplaire, se regroupant eux-mêmes pour contre-attaquer contre une pression de l'ennemi qui se faisait de plus en plus forte et que chaque heure rendait plus dangereuse ; cette poignée d'hommes disséminés sur un grand front en une seule ligne, face à l'ennemi – ce qui restait du 3^e BCP – s'opposa à toute avance des Boches.

Mais lorsqu'ils furent relevés dans la nuit du 4 au 5 juin, officiers, sous-officiers et hommes de chasseurs étaient absolument à bout de force.

Aujourd'hui, avec le recul, je crois même pouvoir ajouter que nous venions d'accomplir, au mieux, une véritable mission de sacrifice. Nous nous comptions 1500 le 27 mai, le 5 juin nous restions 40.

L'offensive victorieuse de Foch du 18 juillet.

L'ultime grande offensive est vécue du côté allemand et du côté français : des témoignages du colonel en retraite Walter Zimmerman et de l'ancien lieutenant Christoph Fischer d'une part, et des relations de F. Tassin, lieutenant à l'époque et de M. Houdry, sans mention de grade mais qui devait probablement être officier.

Les points de vue convergent sur un point capital : les préparatifs de l'offensive ont été si bien réglés et camouflés que l'effet de surprise a été total chez les Allemands et peut être considéré comme un élément central de la victoire.

L'attaque des unités de chasseurs a été si prompte, si bien réglée

qu'elle a surpris les éléments avancés ennemis et neutralisé des batteries pourtant à l'arrière sans que celles-ci aient pu réagir. Les soldats allemands se rendent sans coup férir, du moins dans un premier temps.

C'est la première fois que des soldats américains interviennent dans le conflit, provoquant la surprise d'un des acteurs allemands. Ludendorff, justement avait ajusté son offensive, avant l'entrée en lice des Américains. La coordination entre Américains, et Français semble bien fonctionner, sous le commandement de Foch.

La tonalité des lettres est différente. Celles des lieutenants Fischer et Tassin, sont sobres, celles du colonel et de M. Houdry, s'ingénient à mettre de la couleur dans leurs témoignages, campant des personnages – Clémenceau par exemple – recourant aux dialogues, au plaidoyer. Le témoignage du colonel allemand, nous montre, qu'il a réussi à se sortir d'une situation difficile – il risquait d'être fait prisonnier avec sa troupe – en faisant jouer la corde sensible chez l'ennemi. Mais il est intéressant sur un autre point : il illustre les scènes de fraternisation que nous avons évoquées et qui sont rapportées plus souvent par les Allemands que par les Français, comme si ces derniers éprouvaient une gêne à présenter des ennemis qui occupaient le sol national, sous un jour quelque peu favorable. Notons un point curieux de vocabulaire : Les Allemands appelaient les Noirs des troupes Françaises « des Chleux », et ce même nom sera employé par certains Français pour désigner les Allemands.

Si les appels à la réconciliation des deux peuples sont très nettement affirmés par les anciens combattants allemands, on note plus de réserve chez l'ancien lieutenant Tassin : le propre exemple de sa famille montre combien les pertes subies comptent encore beaucoup, dans l'entretien d'un certain ressentiment.

Une note d'optimisme pour conclure. Monsieur Houdry rapporte comment, avec culot, en pleine offensive, il arrive à faire moissonner et à faire battre la récolte de blé de M. Rouzé : le chant de vie semble irrésistible, symbolisé par l'épi nourricier et illustre bien cette « débrouillardise » à la française qui a permis de s'adapter aux dures nécessités de la guerre.

Témoignage du lieutenant Walter Zimmerman (fig. 48), commandant la 2^e section de la minenwerfer-kompagnie 441 (Témoignage en français dont nous avons conservé la forme).

C'étaient les jours avant le 18 juillet 1918, entre Pernant et Ambleny, à l'ouest de Soissons, sur une colline¹¹⁴. Là j'étais engagé avec mes trois gros lance-mines. Quoique nous étions mis en état d'alerte, nous ne craignons rien de mal du côté français. Entre les lignes se trouvait un moulin détruit où les nôtres et les chleux (nègres) venaient à pas de loup chercher de la farine, sans qu'il y eut un accident. On l'avait surnommé « au Tourlourou ».

Sans que l'on s'y attendait, au grand matin du 18 juillet 1918, l'artillerie française ouvrit un feu dispersé et les poilus attaquèrent. Nous tirâmes le feu de barrage sur les buts fixés et je l'observais.

Sans que nous nous en aperçûmes, nos positions étaient franchies. Soudain un sous-lieutenant français avec une douzaine d'hommes se trouva dans mon emplacement et me déclara que j'étais son prisonnier. Nous autres étions pas mal étonnés, ignorant complètement la situation. Moi, je passais à la contre-offensive et lui expliquais que c'était lui qui était mon prisonnier car nous étions en majorité et que les troufions risquaient une contre-offensive. Embarras, étonnement, incertitude. La situation était en vérité confuse pour nous deux. Les soldats s'assirent sur le sol et en attendant le développement nous discutâmes la situation. Pour ne pas perdre du temps, je pris une résolution et proposai une séparation honorable en bonne camaraderie, car nous deux n'étions pas responsables de la guerre et nous ne la finirions pas. Mon camarade de l'autre côté faisait la sourde oreille. Ces propos n'étaient pas acceptables et indignes d'un soldat. Un autre coup de ma part : « voyez, là bas (montrant vers l'ouest) votre bonne amie se soucie de vous, elle vous protège avec ses prières. Là bas (montrant vers l'est) la mienne, Hédie, s'inquiète aussi de moi. Voulons-nous faire du chagrin à ces deux filles ?... Non pas du tout ! »

Les poilus et mes gars se ragaillardissaient. Nous serrant les mains et nous souhaitant bonne chance, nous nous séparâmes à la manière de champions après un match nul.

Aujourd'hui, nous devons oublier et penser à une réconciliation définitive.

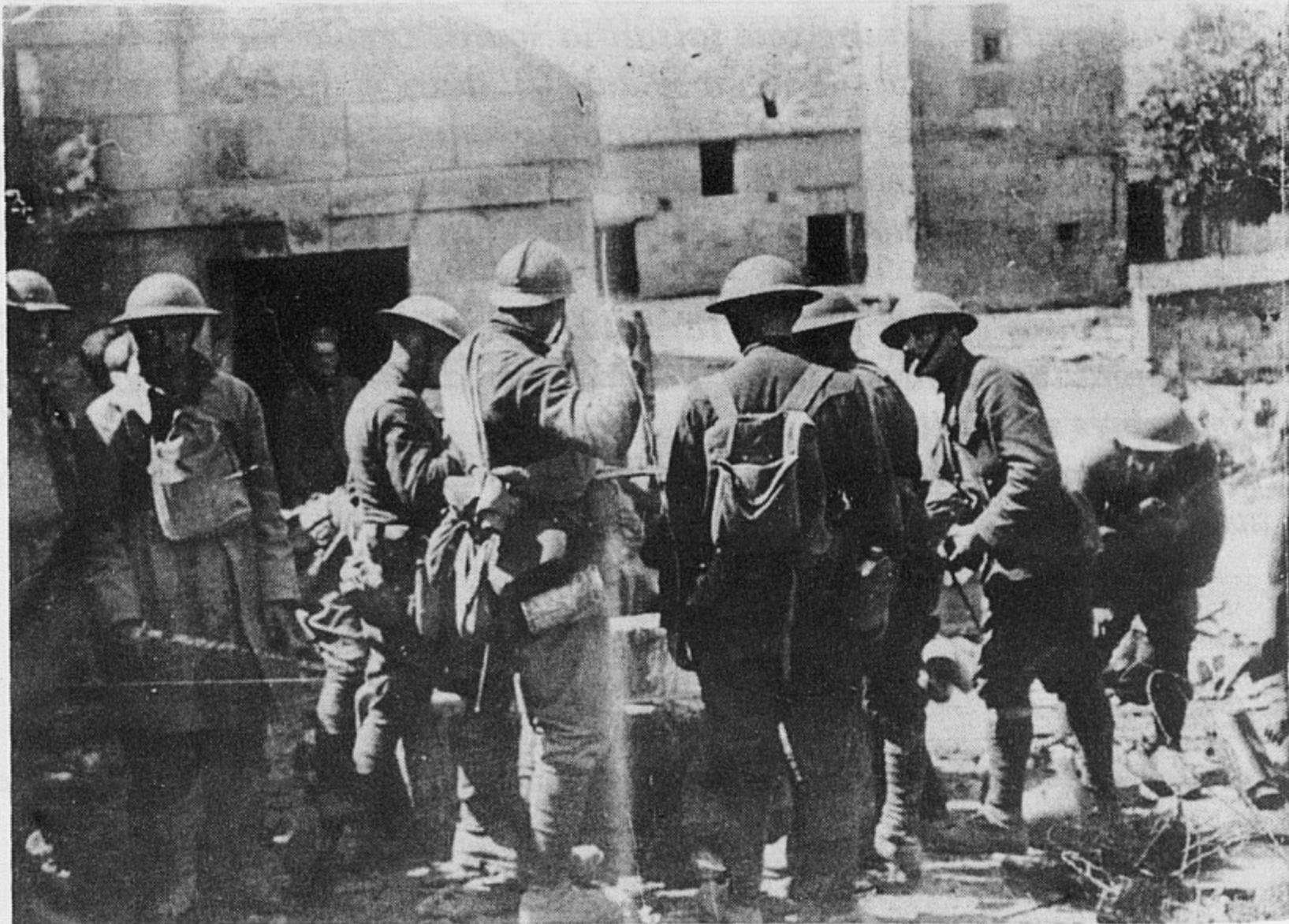
114. Il s'agissait de la colline de Châté qui domine la RN 31 et la ferme du Pressoir.



48 – Le lieutenant Walter Zimmerman qui commandait une batterie de lance-mines en juillet 1918 sur la colline de Châté.



49 – Les troupes américaines, engagées pour la première fois dans l'offensive du 18 juillet 1918, furent encadrées par des régiments français. A Domiers, soldats français et américains se rafraîchissent à une fontaine.



Témoignage du lieutenant Christoph Fisher, officier du 48^e régiment d'artillerie (traduit de l'allemand).

J'étais alors lieutenant dans la 2^e batterie du 48^e régiment d'artillerie de Sachs. Nous avons installé notre cantonnement dans une grotte, dont l'entrée se trouvait dans un chemin creux, profondément entaillé, qui va de Pernant à Ambleny¹¹⁵. D'après le haut commandement allemand, nous n'attendions pas d'attaque française, ce qui apportait un véritable soulagement pour nos unités, épuisées par les engagements précédents. Officiers et hommes de troupe dormaient profondément, lorsque je sursautais, réveillé par le feu violent de l'artillerie ennemie et des avions qui volaient bas. Il était 5 heures 30 du matin.

Je grimpais en haut du chemin creux et vis, à ma grande surprise, que la position de tir de notre batterie 9/502 sur la colline à l'ouest de Patry était déjà occupée par l'ennemi. Les sentinelles étaient prisonnières. Entre cette batterie et notre unité, l'ennemi avançait. Déjà, la fusillade résonnait dans notre chemin creux. Je vis distinctement que ces troupes étaient des Américains. C'était la première fois que j'avais devant moi des soldats américains. Leurs uniformes et leurs armements m'apparurent comme quelque chose d'irréel. Je prévenais les hommes de mon unité et, conformément aux ordres reçus, détruisis notre poste récepteur. Une caisse de papiers sous le bras, je courus avec mes hommes vers la batterie 5/48 qui se trouvait à l'ouest de Pernant. Ma caisse fut détruite à coup de fusil et je soutenais un camarade qui avait reçu une balle dans la bouche. Pendant ce temps, les lignes françaises s'étaient approchées très près de nous en direction de la ferme de Châlet. Là, les artilleurs ne pouvant plus tirer, ils se défendirent à l'aide de leurs mitrailleuses jusqu'à ce qu'ils tombent. L'infanterie ennemie atteignit la bordure du coteau boisé qui se trouvait à l'ouest de Pernant à proximité de l'Aisne. A quelque 300 m de là se dressait le poste 3/48. Je m'y rendis et nous étions juste en travers du feu de l'ennemi pour gêner leur avance. Il se retrancha à la bordure des bois. Au lever du jour, cette batterie, sur la rive gauche de l'Aisne n'était pas prise. De toute la guerre ce fut le jour où notre régiment subit le plus de pertes. Nos deux peuples sont maintenant réunis et c'est une bonne chose.

115. Les abris utilisés par les Allemands sont toujours visibles dans ce chemin qui passe à proximité du lieu-dit « Le Roc Potier » à Pernant.



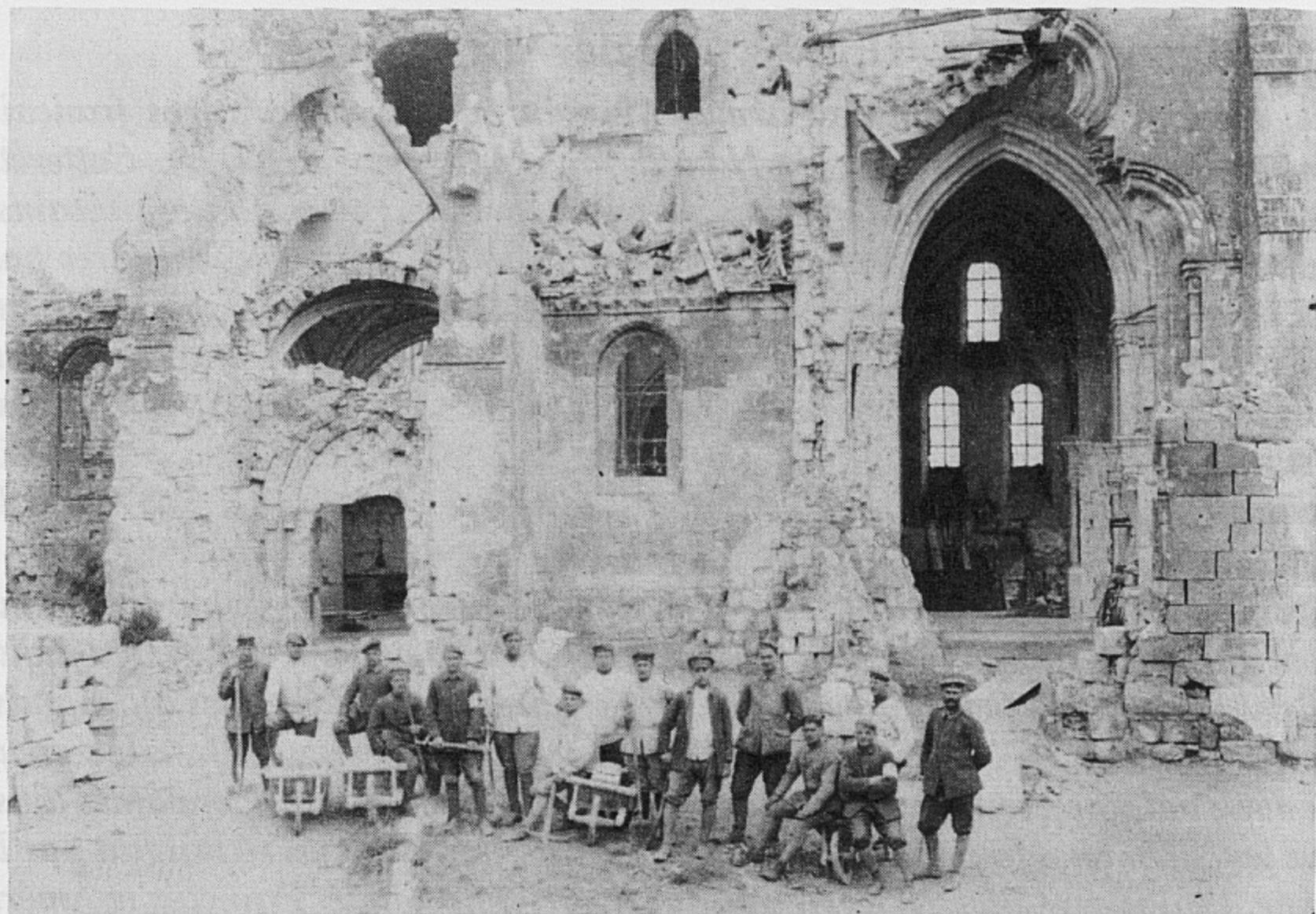
50 – A la fin de la guerre les tombes de soldats sont innombrables, elles sont isolées ou regroupées en petits cimetières. Onézime en fera le relevé et en dénombrera plus de 600.

Témoignage de M. Houdry officier du 4^e BCP.

Nous faisons partie de l'armée Mangin qui, avec des corps français comme le nôtre, le 20^e corps de Nancy, tenait le secteur de Villers-Cotterêts jusqu'à Soissons. Nous avions avec nous les premiers éléments américains, jeunes soldats ardents qui allaient au feu pour la première fois, encadrés par des officiers français. Les ordres étaient très stricts, aucun transport de jour, défense, même à un isolé de circuler. L'artillerie prit position la nuit et en silence, un obus de réglage par batterie et le silence et un camouflage absolu. Nous savions que deux grosses pièces de marine avaient été mises en batterie dans le plus grand secret. Les Allemands ne se doutaient de rien et c'était le plus grand calme.

Brusquement, vers 4 heures du matin, deux coups de canon de marine dont les obus provoquèrent l'effondrement et l'incendie du bureau téléphonique allemand, dans un petit château sur la Vesles, puis aussitôt pour les Allemands, l'enfer. Français et Américains suivaient le feu roulant des obus. Dans le secteur de notre bataillon tout un régiment de 77 fut pris. Les officiers épouvantés ainsi que leurs hommes furent fait prisonniers et enfermés dans un réduit fait par le génie. De Villers-Cotterêts à Soissons, la surprise fut totale. Français et Américains tenaient la route de Soissons. C'est là que le lendemain, le père Clémenceau apprenant que Soissons avait été pris par des reconnaissances de chasseurs à pied du 2^e et du 4^e nous demanda de retirer les arbres tombés sur la route. Il voulait revoir Soissons.

Nous revînmes ensuite dans nos villages de départ. Nous habitons dans la ferme de M. Rouzé (à Cœuvres). Le plateau lui appartenait et il y avait une centaine d'hectares de blé magnifique. Je suis un vieux terrien. Equipant douze faucheuses-lieuses, je me mis en avant avec mes chevaux du bataillon, ceux du bataillon du génie à faire couper les blés. J'avais eu la chance de trouver à Ambleny un dépôt de ficelle. Les douze faucheuses coupaient, les chasseurs rassemblaient les gerbes en tas. Je venais de faire recouvrir un hangar en tôle, mais je savais que nous allions partir pour attaquer au-delà de l'Aisne. Alors, rapidement, avec toutes les fourragères disponibles, les blés furent rentrés dans les hangars. Les Allemands nous tiraient dessus avec des obus fouilleurs à tête retardée qui ne faisaient aucun dégât. Mais ce blé que je rentrais, il fallait le faire battre et je savais qu'il y avait à Ambleny une batteuse avec sa locomobile et sa courroie de cuir. En plein travail, arrive près de moi, dans une vieille carriole attelée d'un pauvre cheval, un homme médusé qui regardait et ne disait rien. « Alors, vous-êtes souffrant, monsieur ? Eh bien ! répondez ! »... « Monsieur je suis Rouzé, le propriétaire de ces blés. Je croyais tout perdu et je vois que vous avez tout sauvé ». « Oui, mais je vais vous dire une chose, cette nuit nous irons à Ambleny chercher un bon matériel



51 – Mai 1919. Un groupe de prisonniers allemands déblaye l'église sous la direction d'Onézime Hénin.



52 – Après la guerre on procède à l'exhumation des innombrables tombes qui parsèment la campagne. Ce sont des régiments indochinois ou annamites qui sont chargés de cette macabre besogne. On les surnommait « les Chinois ».

de battage tout neuf, avec ses courroies et du charbon, mais il ne faut pas faire de bruit car les Allemands ne sont pas loin, et on va envelopper les fers des chevaux avec des chiffons ». Ce fut fait et le père Rouzé n'a eu qu'à faire battre sa récolte qu'il croyait perdue. Aussi, par la suite, jamais il ne venait à Laon sans venir me chercher pour un déjeuner au champagne.

Témoignage du lieutenant F. Tassin du 2^e BCP.

Le bataillon se trouvait avant le 18 juillet dans une creute à Mortefontaine, avec interdiction de se montrer pour ne pas révéler aux avions et saucisses ennemis notre présence. Dans la nuit du 17 au 18 le bataillon venait prendre position le long du ru de Retz, à l'est de St Bandry. Ma compagnie, la 5^e, se trouvait en avant du village au pied de Fosses en Haut.

L'attaque partit à 5 heures 30 du matin avec notre premier coup de canon, sans préparation d'artillerie. Au pas de gymnastique, nous grimpons la forte pente et en arrivant au sommet nous trouvons, au milieu des blés qui sont très haut, une tranchée où un Boche, l'arme posée à côté de lui monte la garde près d'une sape. Il est stupéfait de nous voir et lève aussitôt les bras en l'air. Les occupants de la sape se rendent et partent sur l'arrière. Nous continuons notre avance, toujours au pas de gymnastique car l'enthousiasme est grand et un quart d'heure plus tard nous arrivons, en traversant ce grand plateau au-dessus de Saconin-et-Breuil, sur les canons allemands de 77 qui, nous voyant, nous tirent à blanc dessus sans d'ailleurs nous faire de mal. Nous dépassons les canons, les artilleurs ayant été tués ou envoyés vers l'arrière et arrivons sur une creute où l'on ne sait rien de ce qui se passe. Je place un fusil-mitrailleur à l'entrée de cette creute et je m'avance en criant « herouis »¹¹⁶. Il sort alors de cette caverne bon nombre d'Allemands stupéfaits qui sont recueillis par la section de renfort et nous descendons la pente sur Saconin. Des avions arrivent et nous demandent notre position, nous déployons les panneaux de signalisation. Remontant la pente, nous traversons à nouveau le plateau après nous être arrêtés en haut du ravin. Vers 16 heures, je pense, nous repartons et arrivons à hauteur de Mercin-et-Vaux, Saconin. Rapidement nous sommes sur le sommet de la Montagne de Paris, au-dessus de Soissons. Il n'y a plus de résistance, les Allemands rencontrés, peu nombreux maintenant, lèvent les bras sans difficulté. Nous descendons la Montagne de Paris, mais arrivés presque dans le faubourg de Soissons, nous

116. Il voulait probablement dire « heraus » (dehors).

recevons l'ordre de faire demi-tour et de remonter la Montagne de Paris car sur la droite, la progression a été stoppée et il y a un gros décalage dans les lignes. C'est dommage car le moral y était et si on nous avait laissé faire, Soissons était certainement pris ce soir là. Nous avons fait une avance de 15 km, fait de nombreux prisonniers, pris des canons et des mitrailleuses. J'ai dit souvent et je le répète aujourd'hui, cette journée du 18 juillet 1918 a été le plus beau jour de ma vie. Le soir du 18 juillet, nous sommes restés en position au sommet de la Montagne de Paris, devant Soissons.

Si un Allemand veut venir me voir, je ne lui fermerai certainement pas ma porte bien qu'ils m'aient pris un frère en 1915, un autre en 1940, et j'ai un frère amputé du bras droit (1914) et moi-même une jambe en moins (1918). Si on pardonne, on n'oublie pas !

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Les illustrations de cet ouvrage proviennent des collections ci-après :

– Collection D. Rolland :

- Clichés O. Hénin : 1, 44, 45, 51.
- Clichés Strasser : 8b, 12, 13, 14 16h, 17, 18, 19h, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 43, 50.
- Divers : 4, 48.
- D. Rolland : 2, 3.

– Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons, clichés Vergnol : 9, 10, 16b, 42, 52.

– Service historique de l'Armée de Terre : 5, 6, 7.

– Bibliothèque du château de Fontenoy : 8h, 15, 19b, 27, 38, 41, 46, 47, 49.

– Archives municipales d'Ambleny : 11.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	5
ONEZIME HENIN ET SES SOUVENIRS.	7
JOURNAL D'ONEZIME HENIN	17
Introduction	17
Les débuts de la guerre. Juillet-Août 1914.	20
Du 1 ^{er} septembre au 23 septembre 1914	32
Du 24 septembre au 31 décembre 1914.	46
L'année 1915	87
L'année 1916	123
L'année 1917	158
L'année 1918	177
Conclusion	208
DOCUMENTS	211

Imprimé sur les Presses de Limonaire
à Troesnes dans l'Aisne, au mois d'octobre 1993.
Dépôt légal : octobre 1993. Imprimé en France.

Mon journal de la guerre Aout 1914

Hénin Onézime a Ambleny Aisne

Le samedi 23 juillet, quand Gaston revient en permission ce 24 heures avec un mal de gorge il dit à sa Mère qu'il venait d'entendre dire dans le train que l'on allait avoir la guerre, moi je n'étais pas là, j'étais aller faire de l'herbe en Normandie j'en ai rien su. Le lendemain matin Dimanche 26, Joseph me dit en donnant son journal nous allons avoir la guerre, je n'ai pas relevé le mot ni en connaissant rien du tout. (L'après midi Lucovic Saget me dit que l'on allait avoir la guerre, mais qu'il voudrait bien que cela retarde de trois jours pour

Robert Attal et Denis Rolland, tous deux membres actifs de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons, se sont fait connaître par leurs travaux et publications portant sur l'histoire et l'architecture locales.

Ce journal d'un modeste habitant d'Ambleny, Onézime Hénin, qu'ils présentent et commentent, écrit dans une langue drue et populaire, retrace d'une manière simple et méticuleuse le goutte-à-goutte de la vie dramatique des civils restés accrochés à leur terre sous les bombardements quotidiens qui ont ponctué la vie du village de 1914 à 1918.

Il porte témoignage pour la Terre et pour les Hommes.

Ouvrage édité avec l'appui de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Picardie, la Municipalité d'Ambleny, l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (Somme) et la Municipalité de Soissons (Aisne).



LE CONSEIL
RÉGIONAL
DE PICARDIE